

And that for the

us. and that we

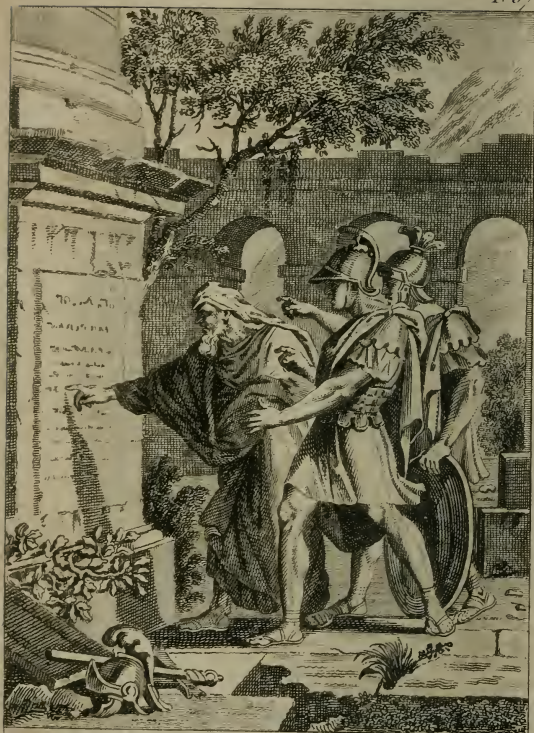
of the North of

the city.

362

Large 152

90235



Colonne élevée à la gloire de Leonidas
aux Thermopyles.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE GRECQUE,

OU

TABLEAU DES ÉVÈNEMENTS

QUI ONT IMMORTALISÉ LES GRECS;

Actions et belles paroles de leurs grands Hommes, avec une esquisse des Mœurs, et un aperçu des Arts et des Sciences à différentes époques, depuis Homère jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine.

Par R. J. DURDENT.

Orné de huit belles gravures.

« L'Histoire est un Théâtre où la Politique et la Morale sont mises en action. Les jeunes gens y reçoivent ces premières impressions qui décident quelquefois de leur destinée. Il faut donc qu'on leur présente de beaux modèles à suivre, et qu'on ne leur inspire que de l'horreur pour le faux héroïsme. »

BARTHELEMY (*Voyage du jeune Anacharsis*).

PARIS.

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n° 30.

1812.

BIBLIOTHECA

Mediæviensis

425688

Je ne reconnoîtrai pour authentiques que
les exemplaires qui porteront ma signature ,
et je poursuivrai les contrefacteurs.



CSP

~~~~~  
A TOURS, DE L'IMPRIMERIE DE MAME.  
~~~~~

DF

78

.D85

1812

PRÉFACE.

C'EST à l'Angleterre que nous devons , sous le titre de *Beautés* , un certain nombre de traits saillans , tirés de l'Histoire ancienne ou moderne.

Si des juges , peut-être un peu trop sévères , ont cru devoir proscrire ces sortes de collections ; il n'est pas moins vrai , qu'ils auroient été et plus indulgens et plus équitables , s'ils avoient bien saisi le but que les Auteurs se proposoient d'atteindre. Ce n'est point aux hommes faits que l'on présente ces recueils ; mais on veut que les jeunes gens puissent orner leur mémoire d'un grand nombre de traits intéressans qu'ils renferment. Avant de se livrer à une étude approfondie de l'Histoire d'une Nation , il est bon qu'ils acquièrent des connoissances préliminaires aussi utiles qu'indispensables. On pourroit seulement observer , que ceux qui entreprennent ces sortes d'ouvrages , doivent plus que tous les autres Ecrivains , sacrifier leur amour-

propre au désir de former à la vertu une jeunesse l'espoir de la Patrie. Car enfin , les études , les recherches que leur travail exige , ne diffèrent en rien de celles qui pourroient suffire pour donner , sous le titre imposant d'*Histoire* , ces fruits de leurs veilles.

Mais , dira-t-on , ce titre de *Beautés* que l'usage adopte , ne donne pas toujours une idée assez juste de ce que l'on s'est proposé de faire. Tout n'est pas *beau* dans les faits que l'on a voulu , et dû rapporter. Les hommes fameux n'offrent point constamment des modèles de vertu : dans la conduite de plusieurs , on apperçoit un mélange affligeant de vertus et de vices. Par exemple , et pour ne point sortir du sujet qui nous occupe , quelle différence entre plusieurs coutumes bizarres ou même atroces , consacrées à Sparte , et le sublime dévouement de Léonidas ! Que cet Alexandre , si admirable dans une foule de circonstances , devient odieux , lorsqu'il ordonne l'assas-

sinat du vertueux Parménion ! Mais je répondrai, que l'Histoire se fait un devoir d'une inflexible sévérité, que son principal but est d'instruire, qu'enfin elle laisse aux Panégyriques le soin de couvrir d'un voile les grandes fautes, et d'atténuer les grands crimes.

A Dieu ne plaise que nous prétendions qu'il faille présenter sans cesse les actions des hommes sous un aspect défavorable. Ce seroit, dans des livres destinés à la jeunesse, le moins excusable de tous les torts. On doit s'attacher à lui montrer les hommes et les choses sous l'aspect le plus vrai. L'admiration pour les anciens, ne doit point tenir de l'engouement; et l'aversion qu'inspirent naturellement des actions coupables, ne doit point dessécher le cœur, ni le fermer aux douces impressions qui honorent l'humanité. Telle est la pensée constante qui a dirigé la composition de cet ouvrage. On ose se flatter que les hommes respectables qui veillent à l'éducation des jeunes gens, ne

la méconnoîtront pas ; et qu'ils compteront pour quelque chose, le désir bien prononcé de disposer à l'amour du grand et de l'honnête, le cœur de leurs élèves.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE GRECQUE.

Tems héroïques.

C'EST sous ce nom que l'on désigne les époques les plus reculées de l'histoire grecque. Plusieurs des héros dont on y rapporte l'existence, et qui furent divinisés par la suite, n'étoient pas des personnages fantastiques; mais on peut dire, que l'amour du merveilleux mêla beaucoup de fables à leur histoire.

Les anciens habitans de la Grèce étoient encore sauvages, lorsque des législateurs Égyptiens y apportèrent les premières lois, et y jetèrent les fondemens de la civilisation. Inachus et Phoronée son fils, furent les bienfaiteurs d'Argos, de l'Arcadie et de quelques contrées voisines. Trois cents ans après parut Cécrops dans l'Attique, Cadmus en Boétie, et Danaüs en Argolide. Les dieux de ces législateurs furent adorés chez les peuples qu'ils civilisèrent; mais quelques-uns d'entre eux

eurent un culte plus particulier dans des lieux qui leur furent spécialement consacrés, comme Junon à Argos, Minerve à Athènes, etc.

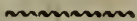
Ce fut dans ces tems que les héros firent paroître un courage, qui dans la suite, produisit l'enthousiasme des poètes et l'admiration des peuples. Semblables aux chevaliers errans de l'histoire moderne, ils cherchoient les dangers, combattoient les monstres et les oppresseurs; mais, comme eux aussi, ils se rendirent souvent redoutables, en tournant leurs armes contre ceux mêmes qu'ils s'étoient chargés de défendre.

Les Argonautes qui entreprirent un long voyage pour ravir les trésors d'Æetes roi de Colchos; Hercule si célèbre depuis, et Thésée son émule, nous présentent autant de mauvaises actions que de bonnes. Dans le dessein que l'on a de n'offrir à l'attention des jeunes gens que des faits reconnus comme vrais, on ne s'occupera pas de chacun de ces héros en particulier.

Cependant on ne passera point sous silence un trait remarquable de la vie de Thésée. Lorsqu'il se vit possesseur du trône d'Athènes, ce prince mit lui-même des bornes à son autorité, en donnant la forme démocratique à son gou-

vernement. Tout le fruit qu'il en retira , fut de voir les Athéniens s'élever contre lui. Ils le forcèrent de se retirer chez Lycomède roi de l'île de Sciros ; mais après sa mort , ils rendirent de grands honneurs à sa mémoire. Nous aurons souvent l'occasion dans la suite , de nous convaincre que cette versalité dans les opinions et cette ingratitude , caractérisoient les Grecs en général , et les Athéniens en particulier.

On peut ranger au nombre des évènements réels , mais défigurés par une foule de fables , les deux sièges de Thèbes , ainsi que celui de Troie. La Muse d'Homère a fait connoître cette dernière catastrophe à toutes les nations civilisées.



HOMÈRE, HÉSIODE.

LE poète dont la réputation est la plus généralement répandue , est celui dont on connoît le moins ce qui a rapport à lui-même : On n'a que des conjectures sur sa vie et sa mort.

Il est le plus ancien de tous les poètes dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous , (puisque les fragmens attribués à Orphée sont ré-

gardés comme apocryphes). Cependant la poésie étoit très-cultivée avant le chantre de l'Illiade et de l'Odyssée; car, outre Orphée, dont l'histoire a été surchargée de tant de fables, Linus, Musée, et plusieurs autres poètes dont nous ignorons jusqu'aux noms, s'étoient acquis une grande renommée.

Homère vivoit environ 300 ans après le siège de Troye.

Dans l'Illiade, il nous rapporte les évènements de cette guerre qui tourna à la gloire des Grecs; et dans l'Odyssée, il décrit les causes des voyages d'Ulysse, et les malheurs qu'il eut à éprouver avant de rentrer dans ses états.

Tout ce qu'on a écrit sur Homère, les commentaires, les explications, les critiques, les apologies dont il a été l'objet, formeroient une bibliothèque immense. Il suffira de dire ici, que les plus grands écrivains des siècles postérieurs, montroient pour lui une vive admiration. Eschyle disoit, quand on louoit ses pièces, « qu'elles n'étoient que des reliefs des festins d'Homère ». Sophocle s'honoroit de le prendre pour guide. On sait à quel degré de gloire Virgile est parvenu en suivant fidèlement ses traces; et les plus distingués des poètes modernes se sont empressés de l'imiter ou de

le traduire. Il est en un mot, selon la belle expression d'Ovide, « la source intarissable où les poètes vont puiser ». (1) Il paroît trop probable que pendant sa vie, Homère fut pauvre, errant et aveugle. Après sa mort, sept villes, Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes, se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. On croit que les prétentions de Smyrne étoient les mieux fondées.

Les poètes ne furent pas les seuls qui l'aient admiré avec une sorte d'enthousiasme. Des historiens, des orateurs, des hommes d'état, des philosophes, tels qu'Hérodote, Platon, Démosthènes, et tant d'autres venus après eux, étudièrent ses écrits avec autant d'amour que d'assiduité. Les meilleurs auteurs didactiques de l'Antiquité, Aristote, Longin, Horace, Quintilien, le proposent presque toujours pour modèle, et vont chercher de préférence dans ses écrits des exemples du grand et du beau.

Dans les ouvrages de ce poète, on trouve des défauts qui ont donné lieu à une rigoureuse censure ; mais ces défauts qui auroient anéanti tout poème où l'on n'eût trouvé d'ailleurs que

(1) « Respice Mœoniden, à quo, ceu fonte perenni,
» Vatum Pieriis ora rigantur aquis ».

des beautés ordinaires , sont effacés par les traits sublimes qui dans les siens , frappent et enlèvent à tout instant.

Il dort quelquefois ; mais son sommeil , a dit ingénieusement l'auteur d'*Anacharsis* , « ressemble à celui de Jupiter qui , suivant Homère lui-même , se réveille en lançant le tonnerre ».

Quoique les Béotiens eussent la réputation d'être les plus stupides des Grecs et les plus insensibles aux charmes de la poésie , ils ne virent pas moins naître chez eux des poètes illustres , parmi lesquels Hésiode passe pour le plus ancien de tous.

Il naquit au village d'Ascora peu éloigné de Thespies. On le croit contemporain d'Homère , et l'on a même supposé qu'il avoit remporté la palme sur lui dans un concours ; mais le Quintilien français a fait à cette assertion une réponse sans réplique.

« Il n'est pas vrai , dit la Harpe dans son Cours de Littérature , comme quelques-uns l'ont écrit , qu'Hésiode ait vaincu Homère dans une joute poétique aux funérailles d'Amphidamos : il y remporta en effet , une couronne ; mais s'il l'avoit obtenue sur un concurrent tel qu'Homère , il y avoit assez de

» quoi s'en glorifier , pour qu'Hésiode , qui
 » rappelle dans un de ses poèmes cette cou-
 » ronne qu'on lui avoit décernée , nommât le
 » rival qu'il avoit vaincu , et il ne le nomme
 » pas ; c'est donc évidemment un conte qui n'a
 » pu être imaginé que par les détracteurs d'Ho-
 » mère ».

Dans le poème intitulé *les Travaux et les Soins* , Hésiode donne des conseils à son frère Persée , et entre dans d'assez grands détails sur l'agriculture. Il a servi , en ce dernier point , de modèle à Virgile , qui dans ses *Géorgiques* , l'a surpassé. *La Thégonie* ou *la Naissance des Dieux* , est le second poème d'Hésiode qui soit parvenu jusqu'à nous , mais il en composa un grand nombre d'autres , ayant vécu jusqu'à une extrême vieillesse , et n'ayant jamais cessé de cultiver la poésie.

LYCURGUE.

Ce fameux législateur étoit un Héraclide , ou descendant d'Hercule et frère de Polydecte. Après la mort de ce roi , il fut appelé au trône ; mais la reine étant enceinte , Lycurgue n'accepta que le titre de tuteur du jeune prince qui

pouvoit naître. La veuve du roi lui offrit de faire périr son enfant, s'il consentoit à l'épouser : Il lui donna des espérances pour l'empêcher de commettre un si grand crime ; et quand l'enfant qui étoit mâle , vint au monde , Lycurgue le montra aux magistrats, en disant : « Voici votre roi qui vient de naître ». Pour exprimer la joie que cet évènement causa au peuple , Lycurgue appela l'enfant Charilaüs.

Une si grande vertu ne désarma point ses ennemis : la reine et ses partisans disoient hautement, qu'il étoit absurde de confier le jeune roi à un homme intéressé à sa mort : Lycurgue s'éloigna de Sparte, et voyagea dans l'intention de donner un jour des lois à sa patrie. Il étoit en Ionie. Ayant eu connoissance des poèmes d'Homère , il rapporta ce trésor dans la Grèce. A son retour, il essaya d'établir ses lois, et souvent il éprouva une forte résistance. Dans une émeute il reçut un coup qui le priva d'un œil. A la vue de son visage sanglant, les séditieux couverts de honte et pénétrés de douleur, lui livrèrent l'auteur du délit : c'étoit un jeune homme bouillant ; il l'emmena chez lui, et par les réprimandes qu'il lui fit avec douceur, il lui inspira des sentimens de reconnaissance, et gagna son affection.

Lorsqu'il eut fait accepter toutes ses lois , il dit au peuple assemblé , qu'il avoit encore à lui en faire connoître l'article le plus important , mais qu'auparavant , l'oracle de Delphes devoit être consulté. Il lui fit jurer que jusqu'à son retour, il ne changeroit rien aux lois qu'il venoit d'accepter ; et quand le serment en fut prêté , ce législateur partit dans l'intention de ne plus revenir. Il se contenta de transmettre à ses concitoyens la réponse de l'oracle , qui portoit , « que » Sparte seroit la plus florissante des villes, tant » qu'elle obéiroit aux lois de Lycurgue ».

Il mourut dans son exil volontaire , et après sa mort , Sparte lui consacra un temple où chaque année on lui offroit un sacrifice.

Dès avant Lycurgue , deux rois , dont chacun étoit chef d'une des branches de la famille des Héraclides , régnoient à Sparte ; il y avoit un Sénat qui partageoit l'autorité avec les deux chefs de la nation. Le roi Théopompe avoit fait établir , sous le nom d'*Éphores* ou inspecteurs , cinq magistrats chargés de surveiller la conduite des rois , et de défendre la liberté du peuple. Lycurgue confirma toutes ces dispositions législatives ; mais dans la suite , les deux rois furent divisés ; les *Éphores* prirent parti tantôt pour l'un , tantôt pour l'autre , ou se déclarè-

rent ennemis de tous les deux : ce qui occasionna des dissensions civiles dont les Spartiates ne furent pas plus exempts que les autres peuples ; quoique l'histoire semble nous autoriser à croire, que l'intention de Lycurgue avoit été de former des citoyens sages et heureux.



Sur les lois et les mœurs des Spartiates.

PAR mœurs des Spartiates , on entend la manière de vivre de ce peuple , tant qu'il ne s'écarta point des institutions de Lycurgue.

Ces mœurs ont un caractère frappant de singularité : En rassemblant les principaux traits qui le font connoître , on ne se livrera point à l'engouement , qui chez les modernes , a fait regarder quelquefois comme admirables les réglemens et les usages de cette nation : on évitera aussi l'esprit de dénigrement. Les faits parleront.

Lycurgue avoit résolu de combattre presque toujours la nature chez le peuple qu'il vouloit former. Un enfant Spartiate , dès sa naissance , étoit exposé à un examen rigoureux. S'il paroissoit démontré qu'il ne seroit pas fort et bien constitué , on le précipitoit dans un gouffre ,

peut-être le même que cette affreuse *Ceada*, où étoient précipités les prisonniers de guerre pour les y laisser mourir de faim (1).

Quand l'enfant avoit sept ans , il appartenoit moins à ses parens qu'à l'Etat. Une éducation dure le préparoit à une vie de privation , telle que celle que mènent les peuplades sauvages.

Souvent les jeunes gens de 18 ans partagés en deux troupes , se livroient des combats où leurs pieds, leurs poings , et même leurs ongles et leurs dents étoient leurs armes. Ces exercices avoient lieu sous l'inspection de cinq magistrats , et à la vue d'un grand nombre de spectateurs qui se plaisoient à exalter les vainqueurs , et à lancer contre les vaincus les sarcasmes les plus amers.

Tous les ans , à une fête de Diane sur-nommée *Orthia* , on déchirait à coups de fouet de jeunes enfans , qui mettoient de la gloire à supporter avec une fermeté inébranlable ces tourmens affreux.

Si les bourreaux , (car quel autre nom donner aux ministres d'une pareille atrocité) ? si les bourreaux rallentissoient les coups , la prêtresse présente , et tenant une petite statue de

(1) Voyez *Aristomène* et *Agésilas*.

Lois de la déesse , s'écrioit qu'elle ne pouvoit plus en supporter le poids. Ainsi , à Sparte , on avoit trouvé le moyen d'encourager la cruauté par la superstition ; et pour comble de barbarie , les parens , par leurs avis dénaturés , exhortoient les jeunes victimes à se montrer insensibles à la douleur.

On vit , par un point d'honneur si singulier , un jeune homme qui avoit dérobé un renard , et l'avoit caché dans son sein , aimer mieux se laisser déchirer les entrailles par cet animal , que d'avouer son vol : car , à Sparte , le voleur adroit étoit comblé d'éloges et récompensé , et le voleur mal - adroit étoit accablé de mépris et puni.

La *cryptie* ou *embuscade* , que quelques écrivains confondent avec la *chasse aux Ilotes* ou *esclaves* , et que d'autres en séparent , est l'un des points de l'Histoire de Sparte qui a fait rougir les admirateurs de Lycurgue. Barthelemy , dont l'ame étoit douce et pure , fait tous ses efforts pour pallier ce que cet usage avoit d'atroce ; mais il est aisé de voir , qu'il n'est pas lui-même bien appuyé de la force de ses raisonnemens , puisqu'il conclut par cette phrase : « j'ai pensé qu'il n'étoit nullement nécessaire de faire les hommes plus

» méchans qu'ils ne sont , et d'avancer sans
 » preuves , qu'un législateur sage avoit or-
 » donné des cruautés ».

Mais on ne peut révoquer en doute la chasse des Ilotes , sans démentir Héraclide de Pont , Plutarque , et Aristote qui ajoute cette particularité , « qu'en entrant en charge , les Épho-
 » res déclaroient la guerre aux Ilotes , afin
 » qu'on pût les tuer impunément ».

Voici en quoi consistoit cette chasse : les jeunes gens se répandoient dans les campagnes que les Ilotes cultivoient pour leurs maîtres. Pendant le jour , ils se mettoient en embuscade ; et la nuit , bien armés , ils massacroient sans danger ces malheureux de la part de qui la moindre résistance eût été considérée comme un crime.

On donne deux motifs de cet exécrationnable usage : d'abord , on vouloit aguerrir les jeunes gens ; ensuite , on désiroit que les Ilotes ne devinssent pas trop nombreux. Ces motifs n'inspirent pas moins d'horreur que le crime lui-même.

L'éducation des filles étoit aussi austère que celle des garçons , sans aucun égard pour la différence des sexes. Dans le reste de la Grèce , et sur-tout à Athènes , les jeunes filles étoient formées avec soin à la modestie , à la re-

traite , à l'amour du travail ; mais à Sparte , rien ne devoit se faire comme ailleurs. Les jeunes Lacédémoniennes étoient donc exercées à lutter entre elles , à se disputer le prix de la course , et même à lancer des disques ou des javelots , comme si elles eussent dû avoir leur part dans les fatigues et les dangers de la guerre. Les rois , les magistrats , les citoyens et même les jeunes gens , étoient témoins des exercices auxquels elles se livroient demi-nues. On alléguoit , pour justifier ce mépris de la pudeur , des raisons non moins étranges que l'usage lui-même , et qu'il ne convient pas de rapporter ici.

Le jeune homme marié n'étoit pas dispensé d'habiter en commun avec ses compagnons. Dans les premiers tems de l'union , souvent même pendant plusieurs années de suite , il ne visitoit sa femme qu'à la dérobée , et ç'eût été pour lui une sorte de honte , qu'on l'eût vu sortir de chez elle. Pour justifier encore cette coutume , on fait des raisonnemens qu'on regarde comme péremptoirs. On prétend entre autres , que la tendresse des époux étoit par ce moyen , de plus longue durée que dans les pays où elle n'éprouve aucun obstacle. Plutarque et Barthelemy lui-

même, qui n'avoit cependant aucun intérêt à vanter les mœurs des Grecs, ne sont point éloignés de cette opinion ; mais l'un et l'autre ne paroissent pas appercevoir les graves inconvéniens qui peuvent résulter de l'état d'isolement où se trouvoient presque toujours les femmes Spartiates.

Il est vrai que leur caractère, formé de bonne heure, et les exercices auxquels on les assujettissait les rendoient peu accessibles à la séduction ; quoique les attachemens illicites ne fussent pas inconnus à Sparte, sur-tout lorsqu'elle eut dévié de la ligne rigoureuse que Lycurgue lui avoit tracée (1).

Le célibat n'étoit pas formellement proscrit à Sparte ; mais les désavantages, et même des humiliations qui y étoient attachés, en éloignoient le plus grand nombre des citoyens. Une des punitions infligées à ceux qui avoient fui le nœud de l'hymen, consistoit à les priver de la vue des jeunes filles, luttant dans leurs légers costumes les unes contre les autres. Mais ce n'étoit pas tout, les magistrats avoient droit d'ordonner aux célibataires, de faire tout nuds

(1) Voyez dans ce livre le passage où est rapportée l'attaque de Sparte par Pyrrhus, roi d'Epire.

en hiver , le tour de la place en chantant des chansons , où ils se reconnoissoient eux-mêmes dignes de la punition qu'on leur infligeoit. Cette procession avoit quelque chose d'aussi singulier que beaucoup d'autres usages de Sparte : l'on eût vainement cherché parmi les autres nations de la Grèce quelque chose de semblable. Les magistrats lacédémoniens ne privoient pas le peuple et eux-mêmes d'un spectacle qui annonçoit la fécondité et l'originalité de l'imagination dont les dieux avoient doué leurs législateurs.

Parvenus à 20 ans , les Spartiates ne se coupoient plus les cheveux ni la barbe. Cette coutume leur donnoit un aspect farouche ; et l'on cite à ce sujet une belle réponse d'un Spartiate à quelqu'un , qui lui demandoit pourquoi il avoit une barbe si longue : « Je laisse » croître ma barbe , dit-il , parce que depuis » qu'elle est blanchie par le tems , elle m'avertit de ne rien faire qui déshonore ma vieillesse ».

L'habillement des Spartiates étoit très-simple , et le même pour les rois que pour le moindre citoyen. Il consistoit dans une tunique courte et un manteau d'une laine grossière. Leurs bonnets avoient la forme de ceux qu'on voit

DE L'HISTOIRE GRECQUE.

encore à certaines statues de Castor et de Pollux, deux de leurs héros ou demi-dieux. Ils avoient pour chaussure des espèces de sandales, le plus souvent de couleur rouge. Leurs maisons, leurs ameublemens se ressentoient de cette simplicité. Leur territoire pouvoit fournir avec abondance à leur table des mets assez délicats; mais Lycurgue avoit eu soin de porter la réforme sur ce point, comme sur tous les autres. Leur brouet étoit du jus de porc, assaisonné de sel et de vinaigre. Denis de Syracuse, qui, sur la réputation de ce mets, voulut le goûter, ordonna à un cuisinier lacédémonien de lui en servir. Il le trouva détestable; mais l'esclave évita sa colère, en lui observant avec beaucoup de sens que s'il trouvoit ce plat si mauvais, c'est qu'il y manquoit le principal assaisonnement que les Spartiates y joignoient, les courses, la lutte, et tous les exercices violens qui précédoient leurs repas.

Ils avoient de bon vin, et chacun pouvoit en boire autant qu'il le désiroit; mais ils mettoient un orgueil estimable à ne point s'abandonner à l'ivresse. Un d'eux dit un jour, à ce sujet, « qu'il usoit du vin avec modération » pour n'avoir jamais besoin de la raison d'au-

» vrai ». Dès l'enfance on leur inspiroit de l'horreur pour l'ivresse, en faisant paroître devant eux des esclaves dans l'état d'abrutissement dont elle est cause.

Ils mangeoient tous en public à des tables le plus souvent de quinze personnes. Les magistrats et les rois eux-mêmes n'étoient pas exceptés de cette règle. Les lits sur lesquels ils se plaçoient pour prendre leurs repas, étoient de bois. Un autre morceau de bois ou une pierre supportoit leurs coudes. Leurs discours rouloient sur la morale ou sur les belles actions; mais Lycurgue voulut aussi qu'ils ne fussent pas ennemis d'une gaieté décente, et leur ordonna d'avoir dans leur salle à manger le Dieu du Rire. Les jeunes gens, admis seulement pour écouter ce qui se disoit, tâchoient souvent de dérober quelque portion des mets. Les femmes étoient exclues de ces repas pris en commun. On a déjà vu que le vol étoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, fort bien organisé à Sparte.

Leur aversion pour tout ce qui tient à l'éloquence est connue, et le mot de *laconisme* a même conservé chez les modernes la signification qu'on lui donnoit en Grèce. Nous en citerons quelques exemples. L'île d'Égée, man;

quant de blé, leur envoya un ambassadeur pour les déterminer à leur en donner. Son discours avoit quelque étendue; ils lui répondirent, « qu'ils en avoient oublié le commencement, et n'en avoient pas compris la fin ». Il en vint un autre, à qui la concision avoit surtout été recommandée, comme le seul moyen de réussir. Il se contenta de leur montrer un sac de farine entièrement vide. Les Spartiates consentirent à venir au secours de ses compatriotes; mais ils lui reprochèrent encore de la prolixité, parce qu'il avoit ajouté à sa pantomime « qu'il étoit nécessaire de remplir ce sac ».

Philippe leur écrivant des menaces, et concluant que s'il entroit dans la Laconie, il ravageroit tout le pays et les soumettroit à ses lois; ils lui répondirent « Si... ». Dans une autre circonstance, ils lui avoient écrit : « Denys à Corinthe », lui faisant sentir que le sort de ce prince détrôné devoit lui donner à réfléchir. C'est parce qu'ils étoient si bien connus par leur attention à économiser les paroles, que la réponse qu'ils reçurent un jour d'Épaminondas parut si piquante et si spirituelle. Dans une conférence publique, ils se plaignoient avec quelque diffusion des injures qu'ils prétendoient avoir reçues des Thébains. « Con-

» venez du moins, leur dit l'illustre Béotien,
» qu'ils vous ont rendu le service de vous
» faire allonger vos monosyllabes ». Les Épho-
res craignant que la garnison qu'ils avoient
mise dans la forteresse de Décélie ne fût sur-
prise par les Athéniens, ou qu'elle ne se li-
vrât en faisant ses exercices habituels, lui
écrivoient : « Ne vous promenez point ».

Quel exemple plus frappant de laconisme
que la lettre où Lysandre manda, qu'en se
rendant maître d'Athènes, il venoit de terminer
la longue et sanglante guerre du Peloponèse ;
elle ne contenoit que ces mots : « Athènes
est prise ».

En quelle qualité, disoit un roi de Perse
à des Spartiates envoyés vers lui, suivez-vous
la négociation ? Ils répondirent : « Comme am-
» bassadeurs, si elle réussit, comme particuliers,
» si elle manque ».

Quelle élévation d'ame dans ce dernier trait !
Un Lacédémonien étoit mis à l'encan dans une
ville ennemie ; « Je vends un Lacédémonien ,
» dit le crieur ; — Dis un prisonnier, reprit
» vivement le Spartiate, en lui mettant la
» main sur la bouche ».

Avec cette manière de s'exprimer, on sent
que leur amour pour leur patrie, et la haute

opinion qu'ils avoient d'elle et d'eux-mêmes, devoient leur inspirer des mots d'une grande énergie.

Les femmes Spartiates une fois mariées , étoient vêtues avec une extrême modestie, et vivoient dans une grande retraite. Plusieurs traits prouvent, qu'elles rivalisoient de grandeur d'ame avec leurs époux. Comme eux , elles pousoient quelquefois l'héroïsme jusqu'à une sorte de férocité. Une de ces fières républicaines dit à son fils , en lui donnant son bouclier : « Reviens avec ou dessus ». Argiléonis, mère de Brasidas, mort glorieusement en triomphant des Athéniens , sous les murs d'Amphipolis , répondit à ceux qui , pour la consoler, lui disoient que jamais Sparte n'avoit produit un aussi grand général : « Vous vous trompez ; » mon fils étoit brave , mais Sparte a plusieurs » citoyens qui valent mieux que lui ».

Des mères alloient voir sur le champ de bataille les cadavres de leurs fils , pour s'assurer s'ils étoient morts glorieusement. Une de ces femmes magnanimes apprenant la mort de son fils aîné , répondit : « Qu'on l'enterre, et que son frère prenne sa place ». Une autre demande des nouvelles à un Ilote revenant de l'armée. « Vos cinq fils ont été

» tués , répond - il. — Esclave , est-ce sur
 » cela que je t'interroge » ? Il reprend : « Sparte
 » est victorieuse ». Alors elle vole au temple
 remercier les dieux. Enfin , s'il en faut croire
 Plutarque , des mères , à Sparte , immoloient
 elles-mêmes leurs fils convaincus de lâcheté.

Ce sont là les vertus que le grand Corneille
 prête à son Horace dans la tragédie de ce
 nom ; mais il n'est personne qui n'applaudisse
 à la belle réponse de Curiace , et sur-tout à
 ces deux vers :

« Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain ,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain ».



Guerres des Spartiates contre les Messé- niens. — Aristodème.

LES guerres entre ces deux petites contrées
 de la Grèce furent très-sanglantes , et se termi-
 nèrent par la ruine totale de la Messénie , région
 du Peloponèse , peu éloignée de Sparte , et
 qui avoit ses rois particuliers. On présentera
 quelques traits de cette partie de l'histoire
 grecque.

Les Messéniens étoient retranchés sur le
 mont Ithome : ayant consulté l'oracle de Del-

phes , il leur fut répondu , qu'il falloit immoler une jeune fille de la maison régnante , pour obtenir des succès contre les ennemis. L'histoire n'est malheureusement que trop défigurée par ces atrocités , chez les peuples à demi-barbares , tels que l'étoient alors les Grecs.

Le sort tomba sur la fille d'un Messénien , appelé Lyciscus. Ce bon père prit la fuite avec elle , et vint se réfugier à Sparte ; alors Aristodème , qui devint roi dans la suite , et qui s'étoit déjà signalé par des actions courageuses , imita le dévouement d'Agamemnon , en présentant lui-même sa propre fille au couteau sacré. Un jeune Messénien , à qui elle étoit fiancée , voulut la sauver , en déclarant qu'elle étoit déjà son épouse ; mais il ne fit que hâter sa mort. Aristodème , irrité de l'injure que ce jeune homme faisoit à sa fille , porta lui-même à cette infortunée le coup fatal. Les prêtres déclarèrent qu'il falloit une autre victime , parce que la fureur et non la piété avoit conduit les bras du meurtrier. Le peuple alloit l'immoler en sacrifice , si Aristodème n'eût épargné ce nouveau crime aux Messéniens , en leur persuadant que l'oracle devoit être satisfait.

Aristodème soutint quelque tems la guerre contre Sparte. Dans une action où il avoit

battu les Lacédémoniens, il immola à Jupiter, sur le mont Ithome, trois cents d'entre eux qu'il avoit faits prisonniers. Leur roi Théopompe étoit du nombre ; mais enfin, ces oracles, pour lesquels il avoit montré une obéissance si aveugle, et sans doute aussi les remords, troublèrent ses esprits : ayant appris des devins, que la fin de la guerre seroit funeste aux Messéniens, il se perça de son épée sur le tombeau de cette même fille, dont il s'étoit rendu l'assassin dans l'espoir d'obtenir la victoire.



Seconde guerre de Messénie. — Aristomène.

LE Messénien Aristomène passa pour avoir été l'intrépide défenseur de sa patrie, contre l'oppression de Sparte : il montra l'ame d'un héros dans les diverses fortunes qu'il éprouva.

La première guerre avoit été terminée par l'humiliation des Messéniens, et la paix les réduisit en servitude. Ils en supportèrent le joug pendant quarante années, après lesquelles ils tentèrent de recouvrer leur indépendance, avec le secours de quelques peuples voisins justement révoltés de l'ambition de Sparte.

Aristomène , né du sang des rois , étoit à la tête des Messéniens. Un premier combat n'eut aucun résultat important ; mais le chef Messénien , dans l'intention de braver les ennemis , et d'animer le courage de ses troupes , se glissa furtivement dans Sparte , et attacha au temple de Minerve *Chalcicæcos* un bouclier sur lequel il avoit écrit : « *Aristomène , vainqueur , offre ce présent à la déesse , des dépouilles qu'il a enlevées aux Lacédémoniens* ».

Sparte demanda aux Athéniens un général. Ainsi , d'après l'ordre de l'oracle de Delphes , dans la crainte de trop contribuer aux succès de leurs voisins , devenus déjà leurs rivaux en puissance , les Athéniens leur envoyèrent Tyr-tée , poète jusqu'alors obscur et boiteux. Ce choix lui donna une nouvelle énergie ; il réveilla , par l'élévation de ses chants , la valeur des Spartiates (1) ; il les conduisit à la victoire , et il reçut dans la suite , des distinctions honorables , et fut mis au nombre des citoyens de Sparte.

(1) Il ne reste de ce poète que quelques fragmens , mais on connoît ces vers d'Horace :

Tyrtæusque mares animos in martia bella.

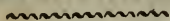
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes.

Aristomène défait , se retrancha sur une montagne nommée Ira , et s'y défendit pendant onze années , contre les attaques des ennemis. Pausanias nous a transmis une aventure extraordinaire de cet intrépide guerrier :

Entouré un jour par l'armée ennemie , il reçut une blessure et fut fait prisonnier. Les Lacédémoniens le jetèrent dans une fosse profonde qu'ils appeloient la *Céada*. C'étoit dans ce gouffre qu'ils entassoient leurs captifs tout vivans , et qu'ils les laissoient mourir de faim. Aristomène y resta trois jours , au milieu des morts et des mourans. Alors , un renard qui s'étoit glissé dans la fosse , par une issue secrète , devint son libérateur. Il saisit cet animal , se laissa guider par lui , et retourna vers ses compagnons. Il soutint encore quelque tems le choc des Lacédémoniens , jusqu'à ce que ceux-ci se fussent emparés , moitié par force , moitié par surprise , d'Ira , comme ils s'étoient autrefois emparés d'Ithome. Les Messéniens furent faits captifs et réduits à la condition des Ilotes , et plusieurs allèrent s'établir à Zancle , ville de Sicile , à laquelle ils donnèrent le nom de Messane. C'est celle que nous appelons Messine.

Aristomène mourut à Rhodes , dont le roi

avoit épousé une de ses filles , dans le tems qu'il projetoit de se rendre à Sardes en Lydie , et à Ecbatane capitale des Mèdes , pour essayer d'armer les princes de ces contrées contre les vainqueurs de sa patrie.



Des sept sages de la Grèce , et principalement de Solon.

CES hommes contemporains , qui furent appelés ou s'appelèrent eux-mêmes *sages* par excellence , étoient Thalès de Milet , Pittaccus de Mytilène , Bias de Priène , Cléobule de Lindus , Myson de Chen , Chilon de Sparte , et Solon d'Athènes , le plus illustre de tous , parce qu'il fut le législateur de sa patrie.

Il descendoit des anciens rois , et refusa de leur succéder. Il aimait la poésie ; et s'y exerça avec succès ; on lui reprocha quelquefois des mœurs trop peu austères pour la place qu'il occupoit dans l'État ; il étoit d'un caractère très-doux , et sut cependant déployer de la fermeté dans quelques occasions importantes.

On lui demanda l'abolition des dettes et le partage des terres ; il refusa ce partage , qui eût bouleversé l'État , et adopta la première proposition.

Dracon avoit fait , pour les Athéniens , des lois dont la rigueur est passée en proverbe ; il les revit et les modifia.

Il donna ensuite une constitution démocratique. Quatre cents Sénateurs examinoient les affaires publiques, avant que de les soumettre au jugement du peuple. Tout orateur , devant par ses talens et par la disposition des esprits des Athéniens , exercer un grand empire sur la multitude , subissoit un examen rigoureux sur sa conduite , et on avoit droit de tenter une accusation contre lui , s'il avoit eu l'adresse de dérober connoissance de ses mœurs irrégulières à ses concitoyens.

Des quatre classes de citoyens, les trois premières seulement pouvoient parvenir aux Magistratures. La quatrième comprenoit les gens pauvres et sans éducation.

Une particularité remarquable des lois de Solon : c'est , qu'ayant décerné des peines contre tous les autres crimes , il n'en porta point contre le parricide , persuadé qu'un forfait si atroce n'étoit nullement possible. Le contraire fut prouvé dans la suite. Alors , quand on conduisoit le coupable au lieu du supplice , il avoit la tête couverte d'un voile.

Solon déclara que ses lois n'auroient de force

que pendant un siècle , attendu que les changemens dans les mœurs et dans les relations politiques d'un État , exigent quelquefois que ses institutions éprouvent des modifications utiles. Il partit après avoir fait promettre aux Athéniens, par serment , qu'ils n'altéreroient point ses lois pendant les dix ans qu'il devoit consacrer à des voyages.

Après avoir visité plusieurs contrées , et particulièrement la Crète et l'Égypte , il revint dans sa patrie , qu'il trouva livrée aux troubles de l'anarchie. Pisistrate cherchoit à en profiter , et en profita effectivement. Solon essaya d'animer contre lui les Athéniens , et quand on lui demanda ce qui lui inspirait ce généreux dévouement , dont les suites pouvoient être funestes , il répondit : « ma vieillesse ».

Cependant , Pisistrate qui sentoit combien il lui étoit important de se l'attacher , à cause de l'ascendant qu'il avoit sur le peuple , montra pour lui beaucoup de déférence et de respect. Solon finit par se mettre au nombre de ses partisans , soit qu'il espérât par la condescendance , engager Pisistrate à faire peu de changemens à la constitution , soit qu'à l'âge où il étoit , l'amour du repos l'emportât sur toute autre considération ; et nous nous garderons bien

de croire, que ce sage eut la vanité d'attacher le moindre prix aux hommages de celui qui exerçoit sur ses concitoyens un véritable empire.

Sur les Mœurs des Athéniens.

APRÈS avoir parlé des mœurs de Sparte, il est naturel de s'arrêter sur celles des Athéniens, qui en différoient sous beaucoup de rapports. Les mœurs des autres peuples de la Grèce n'offroient entre ces deux extrêmes, aucune particularité assez remarquable pour mériter un examen particulier, dans un ouvrage d'une médiocre étendue.

Les Athéniens employoient une partie de leur tems à jouer. Ils avoient des osselets ou dés, des jeux qui se rapprochoient des dames, des échecs et du trictrac des peuples modernes. Aristophanes a peint ses compatriotes avec une extrême liberté; mais ses portraits, au jugement même de Platon, sont d'une ressemblance frappante. Il représente les Athéniens se groupant dans la place publique, ou dans les boutiques de parfumeurs, de barbiers et d'orfèvres, dont elle étoit entourée. Là, les plaisanteries, les anecdotes plus ou moins piquantes, les intérêts

de l'État , et sur-tout les nouvelles en tems de guerre , occupoient les esprits de ce peuple oisif , et toujours avide d'émotions vives et variées. Aristophanes en prit occasion de leur donner le nom de badauds.

La plupart des Athéniens n'avoient pour vêtemens que la tunique et le manteau. Les femmes s'étudioient à donner à leur parure de la grace et de l'élégance. Les habits de la multitude étoient de drap blanc susceptible d'être lavé souvent. Les riches les faisoient teindre de diverses couleurs , et sur-tout en pourpre. Ces hommes qui recherchoient les délices de la vie , ne manquoient pas d'avoir différentes sortes d'habillemens pour l'hiver , et pour l'été.

Les Athéniennes connoissoient le ridicule usage de gâter le teint , en voulant le rendre plus vif par des couleurs empruntées. Elles peignoient leurs sourcils en noir ; elles mettoient du blanc , du rouge , et répandoient sur leurs cheveux une poudre jaune. Les lois , en général , les obligeoient de vivre très-sédentaires dans leurs maisons ; mais il y avoit une foule de circonstances , où elles en éluoient l'austérité.

Le divorce étoit autorisé à Athènes ; mais les femmes d'un rang distingué , ne se déter-

minoient pas facilement à y avoir recours.

La contrainte imposée aux femmes honnêtes, avoit introduit dans la société un désordre que les lois toléroient, et qui fut quelquefois porté trop loin. Les courtisannes recevoient avec une publicité scandaleuse les hommages non seulement des jeunes gens qui n'étoient pas encore mariés, mais encore des hommes d'un âge mûr, et la gravité des magistrats et des philosophes dispa-roissoit devant elles. Ces femmes avoient soin de joindre à leurs agrémens naturels des talens séducteurs. Quelquefois même elles se faisoient remarquer par leur esprit et l'étendue de leurs connoissances. La fameuse Aspasia en offre la preuve. La ruine de leurs insensés admirateurs signaloit souvent leur adresse, et la dépravation de leurs ames.

Les maisons de jeu, celles où on faisoit des paris sur les combats de coqs, les dépenses en chiens de chasse et en chevaux, étoient encore, pour les jeunes Athéniens, des moyens sûrs de dissiper les plus riches héritages.

Malgré la surveillance des magistrats, les voleurs se répandoient souvent la nuit dans la ville.

Il existoit dans Athènes plusieurs associations particulières, dont les membres s'obligeoient à

se secourir mutuellement, soit dans les procès qui leur étoient intentés, soit lorsque leurs créanciers les poursuivoient. La plus singulière étoit composée de soixante membres qui, étrangers aux affaires publiques, et même assez insensibles aux malheurs de l'état, n'avoient pour but, que de s'amuser des ridicules de leurs concitoyens, et de prodiguer leur esprit en bons mots. Ils se réunissoient de tems en tems dans le temple d'Hercule pour rendre des arrêts burlesques et satyriques, en présence d'un grand nombre de spectateurs.

On se piquoit, même dans les plus basses classes du peuple, de bien connoître la langue, et d'avoir l'oreille très-délicate.

On pouvoit tout risquer avec ce peuple, d'ailleurs si ombrageux et quelquefois si injuste, lorsqu'on avoit captivé sa confiance. Cléon, homme sans mérite et d'une naissance obscure, étoit parvenu à exercer une très-grande influence sur les Athéniens, pendant la guerre du Peloponèse. Chargé du gouvernement, il avoit un jour convoqué le peuple. On l'attendoit depuis long-tems. Il parut enfin couronné de fleurs, et au lieu de s'excuser, il dit : « Je vous invite à remettre à demain la discussion pour laquelle vous êtes assemblés,

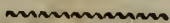
» car je n'ai pas le tems de vous entretenir.
» Je viens de faire un sacrifice , et je vais
» donner un repas à des étrangers ». Les Athéniens se mirent à rire , et se séparèrent ; et cela se passa dans le même tems que le peuple accueilloit avec des battemens de mains et des transports de joie , les injures sanglantes qu'Aristophanes lançoit contre Cléon en plein théâtre , sans nul déguisement , et en le nommant.

L'orateur Straticlès annonça au peuple une victoire signalée , et pendant trois jours , on offrit des sacrifices aux dieux. Soit qu'il eût été trompé le premier , soit qu'il eût osé se permettre une plaisanterie insultante pour la nation , on apprit enfin que l'armée , loin d'avoir défait les ennemis , avoit été complètement battue. Le peuple témoigna son mécontentement à Straticlès , qui l'appaisa aussitôt par cette singulière justification : « de quoi » donc vous plaignez-vous ? Est-ce de ce que » je vous ai fait passer dans la joie trois jours , » que , sans moi , vous auriez passés tout autrement » ?

Les Athéniens donnèrent plus d'une fois des preuves de leur respect pour les bienséances. Lorsqu'ils ordonnèrent une recherche exacte dans les maisons des orateurs , pour s'assurer s'ils

n'avoient pas reçu des présens d'Herpelus ; ils exceptèrent la demeure de Calliclès , parce qu'il venoit d'y conduire tout récemment sa jeune épouse. Dans le tems où la guerre contre Philippe se faisoit avec le plus d'acharnement, ils arrêtèrent un des courriers de ce prince , prirent connoissance des lettres qui les intéressoient , et lui renvoyèrent , sans les décacheter, celles que lui adressoit sa femme Olympis.

Si l'on ne considéroit que les grandes qualités de ce peuple et sa supériorité dans les lettres et les arts , on seroit tenté de croire qu'il y avoit en lui quelque chose de supérieur à l'humanité. D'un autre côté, à n'examiner que ses travers , ses vices , l'ingratitude et la cruauté dont il donna tant de preuves , on ne pourroit se défendre envers lui de quelque mouvement de haine , et même d'un sentiment de mépris. De sorte qu'on ne peut être impartial , qu'en s'abstenant d'émettre aucune opinion à son égard.



Pisistrate.

LES lois que Solon avoit données aux Athéniens, n'empêchèrent point Pisistrate de s'emparer de l'autorité souveraine ; mais son admi-

nistration , ou plutôt son règne , ne put exister sans être ébranlé. Pendant l'espace de 17 ans , il se vit deux fois obligé de sortir de l'Attique ; mais il ressaisit toujours l'autorité , et finit par la laisser à ses enfans.

On cite de lui quelques traits qui l'honorent. Un jeune homme amoureux de sa fille , eut l'audace de l'embrasser , tandis qu'elle assistoit à une cérémonie religieuse. On sollicitoit Pisistrate de punir le téméraire ; il répondit : « comment agirons-nous envers ceux qui nous haïssent , si nous punissons qui nous aime » ; et aussitôt il maria sa fille à ce jeune homme. Une autre fois , des gens qui , étant ivres , avoient publiquement insulté sa femme , vinrent le lendemain , lui demander pardon de cette offense , dont il étoit maître de tirer vengeance. Il se contenta de leur répondre « qu'ils » se trompoient , et que la veille sa femme n'étoit pas sortie de chez elle ». Il est constant que son gouvernement rendit les Athéniens plus sociables , mais on lui reprochoit de les avoir soumis à un joug que la plupart d'entre eux ne vouloient pas porter.

Ce qui doit rendre la mémoire de Pisistrate chère à toutes les nations , c'est qu'il fit recueillir les œuvres d'Homère , que jusqu'à lui ,

des chanteurs connus sous le nom de *Rhapsodes*, récitoient par morceaux détachés, dans toute la Grèce.



*Hipparque et Hippias, fils de Pisistrate. —
Harmodius et Aristogiton.*

APRÈS la mort de Pisistrate, ses deux fils, Hipparque et Hippias, lui succédèrent. Hipparque avoit quelques bonnes qualités; et son amour pour les lettres lui fit appeler auprès de lui les poètes Anacréon et Simonide.

Mais un affront sanglant qu'il fit éprouver à deux jeunes Athéniens, Harmodius et Aristogiton, fut cause de sa mort. Ils parvinrent jusqu'à lui, en enveloppant de branches de myrte les armes dont ils devoient le frapper, et lui portèrent des coups mortels. Harmodius fut aussitôt massacré par les gardes. Aristogiton, torturé par ordre d'Hippias, trouva encore le moyen de se venger de lui; il nomma comme ses complices plusieurs des amis de ce prince, qui, dans les transports de sa colère, les fit mettre aussitôt à mort. Ensuite, comme Hippias lui demandoit s'il avoit d'autres scélérats à dénoncer : « Il ne reste plus que toi, dit Aristogiton; j'em-

» porte en mourant la joie de t'avoir privé de
» ceux qui t'étoient les plus attachés ». Hippias régna encore trois ans dans Athènes , et maintint son pouvoir à force de cruautés ; mais enfin Clisthènes , chef de la maison des Alcéméonides , aidé des Lacédémoniens , le contraignit de se retirer près de Darius , roi de Perse. Hippias contribua , par ses sollicitations , à armer ce prince contre la Grèce , et périt à la bataille de Marathon , dont on parlera incessamment.

A peine délivrés du joug d'Hippias , les Athéniens se hâtèrent de rendre de grands honneurs à Hermodius et Aristogiton. Ils leur élevèrent des statues , et arrêtrèrent que leur mémoire seroit annuellement honorée dans la fête des Panathénées. Long-tems après , ils chantoient encore dans leurs repas les louanges de ces deux jeunes gens. Une de ces chansons , conservée par Athénée , est regardée avec raison comme un monument précieux du goût des Athéniens à cette époque. La voici telle que de la Nauze , membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres , l'a traduite :

« Je porterai mon épée couverte de feuilles
» de myrte , comme firent Harmodius et Aris-
» togiton , quand ils tuèrent le tyran et éta-

» blirent dans Athènes l'égalité des lois. »

« Cher Harmodius , vous n'êtes point en-
 » core mort : on dit que vous êtes dans les
 » îles des bienheureux où sont Achille aux
 » pieds légers , et Diomède , ce vaillant fils
 » de Tydée ».

« Je porterai mon épée couverte de feuilles
 » de myrte , comme firent Harmodius et
 » Aristogiton , lorsqu'ils tuèrent le tyran Hyp-
 » parque , dans le tems des Panathénées ».

« Que votre gloire soit éternelle , cher
 » Harmodius , cher Aristogiton , parce que
 » vous avez tué le tyran , et établi dans
 » Athènes l'égalité des lois ».



Invasion des armées de Darius en Grèce.

Les Perses n'avoient encore eu aucuns démêlés avec les Grecs , lorsqu'Atossa , fille de Cyrus et femme du roi Darius , lui proposa d'employer le courage de ce peuple à conquérir la Grèce. On prétend qu'elle dut l'idée de cette entreprise à Démocède , médecin né à Crotone , et qui , esclave de la reine , désiroit être chargé pour la Grèce d'une mission dont il espéroit le recouvrement de sa liberté.

La reine étoit flattée par l'espérance de compter, parmi les femmes à son service , des habitantes d'Athènes , de Sparte et d'Argos. Telle fut, (selon le rapport d'Hérodote , que les historiens postérieurs ont dû prendre pour guide dans tout ce qui concerne cette guerre ,) la première étincelle d'un si vaste embrasement.

Avant d'attaquer les Grecs , Darius avoit été porter les armes chez les Scythes ; mais quoiqu'à la tête de sept cent mille hommes , il ne retira aucun avantage de cette expédition. Il fut plus heureux contre les habitans de l'Inde , dont le sort semble être dans tous les tems , de se voir exposés à la rapacité de conquérans étrangers. Les limites de l'empire Persan furent portées de ce côté jusqu'à l'Indus.

Maître des Colonies grecques en Asie , telles qu'Ephèse , Smyrne , Milet et autres villes florissantes , Darius s'empara ensuite de la Thrace , força le roi de Macédoine , dont un des successeurs devoit anéantir l'empire des Perses , à lui payer tribut , et ayant occupé plusieurs îles , menaça même celle d'Eubée , voisine de l'Attique.

L'Ionie , soutenue par les Athéniens , s'é-

toit révoltée contre la domination persane ; Mardonius gendre du roi , commença par la soumettre , et ensuite fit embarquer son armée pour subjuguier la Grèce ; mais une tempête affreuse détruisit une partie de ses vaisseaux.

Cependant cet échec n'arrêta point les projets de Darius. Il fit demander aux divers peuples de la Grèce , *la terre et l'eau* , formule adoptée pour désigner la soumission d'un pays à une puissance étrangère. Plusieurs nations , trop foibles pour résister , reçurent le joug ; mais Athènes et Lacédémone , qui dès-lors étoient les deux plus puissans états de la Grèce , rejetèrent avec hauteur cette proposition humiliante. Leur courage n'auroit mérité que des éloges , si ces peuples n'eussent blessé le droit des gens , en faisant enterrer ou noyer , par une cruelle manière de jouer sur les mots , les envoyés du roi de Perse.

Darius irrité , mit à la tête de son armée le Mède Datis et Artapherne , qu'il donna pour successeur à Mardonius. Après avoir résisté six jours , la ville d'Erétrée fut prise par trahison , et éprouva toutes les horreurs de la guerre. Enfin , les Perses débarquèrent au nombre de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille

chevaux, auprès du bourg de Marathon , éloigné seulement d'Athènes d'environ 140 stades (ou six lieues).



*Bataille de Marathon. — Miltiade. —
Thémistocle. — Aristide.*

ATHÈNES abandonnée à ses seules forces , paroissoit être au moment de succomber sous les coups des Perses. Trois de ses citoyens immortalisèrent leurs noms en la sauvant.

Le premier d'entre eux , fut Miltiade déjà regardé comme un habile guerrier, et qui avoit long-tems commandé en Thrace. Il fut puissamment secondé par Aristide et Thémistocle , plus jeunes que lui.

On ne put lever que dix mille hommes , et encore fallut-il , pour compléter ce nombre , armer jusqu'à des esclaves. Dix chefs les commandoient ; et quand ces troupes se furent rendues dans la plaine de Marathon , elles reçurent un renfort de mille Platéens. Les Lacédémoniens avoient bien promis des secours , mais ils n'arrivoient pas.

Miltiade , dont l'opinion fut appuyée par Aristide , déterminâ ses collègues indécis à

attaquer l'ennemi , malgré l'énorme disproportion des forces des deux armées.

Aristide et quelques autres chefs cédèrent le commandement à Miltiade ; mais , comme chacun d'eux devoit être à la tête de toutes les forces réunies pendant une journée , il attendit celle où le suprême pouvoir militaire lui étoit dévolu de droit.

Après avoir pris une position avantageuse , au pied d'une montagne , et s'être prémuni par des abattis d'arbres sur six flancs , contre les attaques de la cavalerie Persane ; Miltiade fit donner le signal du combat ; et telle étoit l'ardeur de ses troupes , qu'elles s'élancèrent , en courant , sur les ennemis , contre la coutume des Grecs. La mêlée fut sanglante pendant quelques heures : ensuite , les deux ailes de l'armée Athénienne , où Miltiade avoit porté ses principales forces , décidèrent la victoire. L'aile droite mit en fuite dans la plaine les ennemis qui lui étoient opposés : l'aile gauche poussa ses adversaires dans un marais.

Cependant le centre , qu'il avoit fallu affaiblir , soutenoit difficilement l'effort des meilleures troupes de Datis. Heureusement pour la fortune d'Athènes , Aristide et Thémistocle étoient présens , et encourageoient les soldats

par leurs exemples ; et lorsque les deux ailes victorieuses vinrent les secourir , la défaite des Perses fut décidée. Poursuivis jusqu'à leurs vaisseaux , dont plusieurs furent pris ou coulés à fond , ces peuples trouvèrent leur salut dans la fuite.

On vit alors Cynégire frère du poète Eschyle , se distinguer parmi ceux qui voulurent arrêter le départ des ennemis. Sa main droite , de laquelle il s'efforçoit d'arrêter un vaisseau Persan , ayant été coupée , il tomba dans la mer , et y périt. S'il faut en croire Justin , (ou plutôt Trogue Pompée , dont Justin n'est que l'abrégiateur ,) l'action de Cynégire a quelque chose de bien plus merveilleux ; puisque , ayant eu successivement les deux mains coupées , ce brave Athénien saisit avec ses dents le vaisseau dont il tentoit d'empêcher le départ. Il y a tant d'invraisemblance dans ce récit , que le sage Rollin , quoique quelquefois un peu crédule , n'hésite pas à le regarder comme fabuleux.

Six mille et quelques cents Perses périrent dans ce combat ; et une victoire aussi décisive ne coûta pas deux cents hommes aux Athéniens. Hippias , comme on l'a déjà dit , perdit la vie dans les rangs des Perses. Deux des chefs

Athéniens , Callimaque et Stésitée furent du nombre de ceux qui sauvèrent , par la perte de leur vie , la liberté d'Athènes , et Miltiade reçut une blessure.

Parmi les traits particuliers qui honorent les vainqueurs , on raconte celui d'un soldat qui , malgré les fatigues de la bataille , courut à Athènes pour annoncer aux magistrats la déroute des ennemis. « Réjouissez-vous , s'écria-t-il , nous sommes vainqueurs » , et à ces mots il expira.

Miltiade mit le comble à son triomphe , en se portant rapidement vers Athènes , que Datis avoit espéré surprendre au moment où il croyoit cette ville privée de ses défenseurs. La présence des troupes Athéniennes déjoua ses projets , et il fut obligé de gagner les côtes d'Asie.

Ce fut le 6 du boédromion , la 3.^e année de la 72.^e olympiade que se donna cette bataille célèbre. (On a calculé que ce jour répondoit au 29 septembre de l'an 490 avant J. C.) Deux mille Spartiates n'arrivèrent que le lendemain de la bataille , pour être témoins du triomphe de leurs émules. Selon quelques écrivains , ils avoient fait en trois jours 70 lieues , ou si l'on en croit d'autres , 46 lieues et demie ; ce qui seroit toujours une marche assez précipitée

pour un corps armé. Ils trouvèrent Aristide avec sa tribu , chargé de veiller sur le butin et les prisonniers , fonctions dont il s'acquitta avec le plus louable désintéressement.

Les Athéniens s'empressèrent d'éterniser , par des monumens , le souvenir de cette éclatante journée ; mais même alors , ils firent sentir leur penchant à tout ramener vers les formes d'un gouvernement républicain. Les noms des morts furent gravés sur des demi-colonnes , à Marathon même ; et selon Pausanias , toujours véridique lorsqu'il parle de ce qu'il a vu , celles de Callimaque et de Stésilée ne furent point différentes de celles des autres ; la seule distinction accordée à Miltiade fut d'être représenté dans un tableau parmi les autres généraux , et exhortant les troupes au combat. Le peintre Polignote de Thésos exécuta ce monument historique dans un lieu ouvert à tous les regards , et nommé le *Pécile*. Comme il ne voulut recevoir aucune rétribution , les Athéniens , par reconnoissance , lui accordèrent , dans leur ville , un logement aux dépens du trésor public.

Ils ne redoutoient rien de la gloire d'un artiste , mais celle de Miltiade offusqua bientôt les regards de ce peuple soupçonneux et jaloux. On l'accusa d'avoir affecté la souveraineté pen-





Aristide ou l'Ostracisme.

dant qu'il commandoit en Thrace. Une entreprise malheureuse qu'il fit sur l'île de Pe-ros , rendit ses ennemis encore plus acharnés à sa perte. On prétendit qu'il s'étoit laissé corrompre par les Perses ; et le vainqueur de ce peuple riche et puissant , périt dans la prison des malfaiteurs , parce qu'il ne put payer une amende de 50 talens , à laquelle il fut condamné : ce fait seul prouvoit toute l'injustice de l'accusation dirigée contre sa probité.

Thémistocle et Aristide se trouvèrent alors à la tête de leur nation ; mais leurs débats furent souvent si violens que ce dernier n'hésita point un jour à dire « que l'état étoit perdu si on ne les jetoit tous deux dans un cachot ».

Tout porte à croire que dans ces dissensions , le tort n'étoit point du côté d'Aristide , car il montra encore plus son caractère doux et pacifique par le trait de modération qu'on s'est plu tant de fois à citer.

Un jour qu'il étoit poursuivi par Thémistocle , un citoyen qui ne le connoissoit pas de vue , le pria d'écrire pour lui sur une petite coquille son suffrage , qui le condamnoit à l'exil. « Que vous a donc fait Aristide , lui » dit Aristide lui-même ? — Rien , répondit » l'Athénien ; mais je suis las de l'entendre

» toujours appeler le juste ». Aristide écrivit son nom sans se faire connoître, fut condamné, et sortit en faisant des vœux pour son ingrate patrie.



Invasion de Xercès en Grèce. Suite des détails sur Thémistocle et sur Aristide.

APRÈS la défaite de Marathon, Darius mourut au moment où il se préparoit à porter de nouveau ses armes en Grèce. Xercès son fils lui succéda, et suivit ses projets. Il commença par soumettre l'Égypte, qui s'étoit révoltée ; et ensuite, cédant aux insinuations de Mardonius, il fit des préparatifs de guerre encore plus immenses que ceux de son père. Suivant les historiens grecs, toujours un peu exagérateurs quand il s'agit de relever la gloire de leur patrie, Xercès n'avoit pas à sa suite moins de cinq millions d'hommes ; mais, malgré quelques détails dans lesquels on entre à ce sujet, il est difficile de croire comment il auroit pu assurer la nourriture d'une si prodigieuse multitude de combattans. Quoiqu'il en soit, cette armée formidable manquoit d'un

chef propre à la conduire. La mémoire de Xercès est encore aujourd'hui entachée de plusieurs accusations. Si elles n'ont pas été outrées ou supposées par les Grecs , elles prouvent au moins que la tête de ce monarque n'étoit pas trop saine. On dit , par exemple , qu'une tempête ayant détruit un pont qu'il avoit fait jeter sur le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, il fit donner des coups de fouet à la mer, et jeter des chaînes dans son sein. Cependant , lorsque deux Spartiates , nommés Sperthias et Bulis , allèrent le trouver pour lui proposer de se venger du meurtre des envoyés de Darius commis par leurs compatriotes , Xercès les renvoya , en leur disant , qu'il ne vouloit point imiter le crime dont ses ennemis s'étoient honteusement souillés.

Les Grecs sentirent la nécessité d'opposer à l'ennemi une courageuse résistance , quoiqu'ils ne fussent pas entièrement unis. Les Argiens entre autres , se liguèrent secrètement avec Xercès , et Gilon roi de Syracuse , leur refusa le secours qu'ils lui avoient demandé.

Dans cette situation périlleuse , Thémistocle eut le courage de conseiller à ses concitoyens d'abandonner leur ville et de se réfugier dans leurs vaisseaux. Il les persuada , et le com-

mandement de la flotte fut donné au lacédémonien Eurybiade. Thémistocle, en vue du bien public, ne lui disputa pas cet honneur, quoique les Athéniens eussent fourni bien plus de vaisseaux que les Spartiates, dont le contingent ne se montoit qu'à dix galères.



Léonidas. — Combat des Thermopyles ; batailles de Salamine et de Platée. — Pausanias.

CE fut dans cette circonstance que Léonidas, roi de Sparte, s'immortalisa par un trépas glorieux, à la tête de trois cents de ses compatriotes et d'autres Grecs pour la plupart Thespiens ou Thébains. Il attendit les ennemis au défilé des Thermopyles que son dévouement a rendu si célèbre.

Quand Xercès le fit sommer de lui remettre les armes, il répondit avec cette concision dont sa nation se piquoit : « viens les prendre ».

Les Grecs avantageusement postés, et mieux armés que leurs ennemis, résistèrent aux premières attaques ; mais enfin il fallut succomber sous le nombre. Léonidas tomba percé

de coups , il avoit le matin fait prendre un léger repas à ses troupes , en leur disant : « nous souperons tous chez Pluton ». Deux seuls Lacédémoniens ne furent point enveloppés dans le massacre général ; ils étoient absens par l'ordre de leur Roi , mais on les accabla de soupçons si déshonorans , que l'un se tua de désespoir , et que l'autre fut forcé d'aller chercher la mort peu de tems après , à la bataille de Platée.

La fin glorieuse de Léonidas et de ses compagnons , produisit en Grèce des effets aussi salutaires que l'eût pu faire une victoire : elle fit connoître à Xercès quels hommes il alloit encore avoir à combattre. Dans la suite , et d'après un décret des Amphyctions , on éleva sur le champ de bataille un monument avec deux inscriptions : l'une portoit , que quatre mille Grecs du Péloponèse avoient résisté dans un défilé à trois millions de Perses. L'autre composée par le Poète Simonide , n'étoit pas moins simple , mais elle avoit quelque chose de sublime , la voici :

« Passant , va dire à Sparte que nous
» sommes morts ici pour avoir obéi à ses
» saintes lois ».

Quarante ans après cette époque mémora-

ble , le général Spartiate Pausanias fit transporter à Lacédémone les restes de Léonidas , et on lui érigea un superbe tombeau.

La victoire de Xercès , si l'on peut donner ce nom à un succès qui n'étoit dû qu'au grand nombre de combattans , lui coûta , dit-on , près de vingt mille hommes ; et deux de ses frères restèrent parmi les morts.

Thémistocle alors déterminâ ses concitoyens à exécuter le projet qu'il leur avoit déjà fait adopter , d'abandonner Athènes. Xercès s'en empara , la pilla , et la livra aux flammes.

Dans l'empportement d'une discussion , le généralissime Eurybiade avoit levé son bâton sur Thémistocle. Celui-ci se contenta de lui dire froidement ces mots si connus : « Frappe , mais écoute ». Une si grande fermeté fit adopter son opinion , et la victoire navale de Salamine en fut le résultat. Aristide , que Thémistocle , en considération du bien public , avoit fait rappeler , eut la grandeur d'âme de sacrifier ses ressentimens à la cause commune , et de seconder celui qui l'avoit persécuté.

Dans cette brillante journée , la flotte des Perses , forte de douze cent sept vaisseaux , fut battue par les Grecs qui n'en avoient que trois cent quatre-vingts. Thémistocle eut la princi-

pale gloire de ce succès. L'histoire a conservé un trait d'Artemise reine d'Halicarnasse , qui avoit joint avec quelques vaisseaux l'armée navale de Xercès. Pressée par la flotte des Athéniens, elle coula à fond le vaisseau du roi de Calynde son ennemi personnel, qui combattoit pour les Perses. Alors les Grecs, croyant qu'elle avoit embrassé leur parti, cessèrent de la poursuivre. On a loué la présence d'esprit de cette reine ; mais il faut observer que sa ruse ne répond point à la loyauté qui doit caractériser les têtes couronnées.

Deux cents vaisseaux Perses furent pris : un pareil nombre avoit péri. Les Grecs ne perdirent que quarante galères. Xercès spectateur du combat, laissa trois cent mille hommes à Mardonius, et retourna dans son royaume en fugitif. Les historiens Grecs auroient bien dû expliquer, comment son armée de trois millions de soldats, s'étoit dissipée et se trouvoit réduite à ce nombre.

Quoiqu'il en soit, la bataille de Salamine acheva de dissiper les rêves ambitieux du Monarque persan. Elle eut lieu le 20 de boédromion, la première année de la 15.^{eme} olympiade (le 20 octobre de l'an 420 avant J.-C.).

Le 10 septembre de l'année suivante, Mar-

donius se trouva dans la plaine de Thèbes , en face de l'armée de terre des Grecs. Elle étoit commandée par Pausanias , roi de Lacédémone ; et les Athéniens étoient sous les ordres d'Aristide.

Après un avantage remporté sur la cavalerie persane , la difficulté de se procurer de l'eau obligeoit les Grecs à s'approcher de Platée.

Ces peuples ayant réuni toutes leurs forces , opposèrent environ cent dix mille hommes aux trois cent mille soldats de Mardonius.

Attaqués au moment où ils décampoient de nouveau , les Grecs perdirent beaucoup de monde , pendant que Pausanias , dominé par une superstition commune à presque tous les généraux de l'antiquité , consultoit les entrailles des victimes. Ils s'ébranlèrent enfin ; les Tégéates et les Lacédémoniens battoient les Perses , et Mardonius fut tué ; tandis que les Athéniens triomphoient des Grecs alliés de Xercès , et entre autres des Béotiens. Aristide alors , ayant joint ses troupes à celles de Pausanias , qui attaquoient les retranchemens des Perses , ceux-ci furent forcés , et cessèrent de se défendre. Artabane , ennemi secret de Mardonius , ramène en Asie quarante mille hommes , avec lesquels il avoit été en quelque sorte spectateur du combat ; mais on assure , qu'à l'exception

d'environ trois mille fuyards , tout le reste de l'armée Persane périt , soit sur le champ de bataille , soit dans les retranchemens.

Les vainqueurs manquèrent eux-mêmes de s'arracher les fruits de la victoire ; et on vit un instant où les Lacédémoniens et les Athéniens alloient soutenir par les armes, leurs prétentions au prix de la valeur. Les uns et les autres finirent par y renoncer, et on le décerna aux Platéens qui, dès ce moment, furent regardés comme une nation consacrée à la divinité. On convint que désormais, ils ne seroient chargés que de faire des vœux pour la Grèce.

Les Thébains furent sévèrement punis de s'être joints aux Perses ; et le jour même de la bataille (le 22 septembre de l'an 479 avant J.-C.) l'athénien Xantippe et le roi de Lacédémone , Leutychidès , remportèrent , près du Promontoire de Mycale , une autre victoire sur la flotte Persane. Ainsi finit cette guerre qui avoit duré deux ans.

Peu de tems après , Pausanias accusé d'avoir exercé des vexations envers les alliés de Sparte, et d'entretenir des liaisons criminelles avec les ennemis , fut condamné à mort. Il mourut de faim dans le temple de Minerve , où il s'étoit réfugié , et dont on mura la porte.

Thémistocle en butte aux mêmes accusations , fut banni , poursuivi de ville en ville , et forcé de se réfugier près d'Artaxerce successeur de Xercès. Il jouit d'un si grand crédit auprès de ce prince , qu'un jour il lui arriva de s'écrier , à la vue de la magnificence qu'il tenoit des libéralités du roi : « Mes enfans ! nous périssions , si nous n'eussions péri ». Quelques tems après , il mourut à Magnésie , de maladie , selon l'opinion la plus probable ; cependant on a écrit que , pressé par le roi de Perse de combattre les Grecs , il avoit terminé ses jours par le poison , pour ne point manquer à ce qu'il devoit à ce prince , ni porter les armes contre sa patrie.

Son rival de gloire , Aristide , mourut à Athènes dans une telle indigence , qu'il fallut que l'état se chargeât de ses funérailles et du soin de sa famille : chose d'autant plus admirable dans ce grand homme , qu'il avoit eu long-tems le maniement des deniers publics.



Cimon , fils de Miltiade.

Sa jeunesse ne fut point digne d'éloges ; mais par un changement de conduite assez rare , il

a dans la suite égalé son père et Thémistocle. S'il s'enrichit, ce fut aux dépens des Perses, qu'il battit plusieurs fois sur terre et sur mer. Il fit un emploi bien louable de sa fortune : il racheta le corps de son père pour lui procurer les honneurs de la sépulture.

On cite de lui un trait qu'il racontoit souvent avec complaisance. Il est assez curieux, mais il n'annonce qu'un habile spéculateur. Cimon fut grand dans d'autres occasions.

Les Athéniens et leurs alliés voulant se partager des prisonniers faits à Bysance et à Sestos, prièrent Cimon d'en faire la distribution. Il mit d'un côté les riches vêtemens de ces captifs, leurs manteaux de pourpre, leurs bijoux d'or; et de l'autre, leurs seules personnes dans un état de nudité complète. Il donna le choix aux alliés, qui s'emparèrent avec joie des dépouilles, sûrs d'ailleurs que ces captifs étoient trop peu faits à la fatigue pour que les Athéniens pussent tirer d'eux quelque parti en les employant comme esclaves. C'est ce que Cimon avoit prévu. Les parens des vaincus arrivèrent bientôt avec de riches rançons; et la part des Athéniens, ainsi que celle de Cimon, furent plus considérables que celles des alliés.

Lorsque Cimon mourut des suites d'une

blessure , il commandoit la flotte des Athéniens contre les Perses. Il exhorta ses officiers à tenir sa mort secrète , et à ramener la flotte comme s'il l'eût toujours commandée : par ce moyen , elle n'eut à craindre ni les attaques des ennemis , ni la défection des alliés , que cette nouvelle auroit pu occasionner ; et Cimon , lors même qu'il n'étoit plus , rendit à sa patrie un service signalé.



Périclès. — Guerre du Peloponèse.

L'AMBITION d'Athènes et la jalousie de Sparte , excitèrent entre ces deux villes célèbres par leur valeur et leur puissance , une guerre qui dura vingt-sept ans , et à laquelle la Grèce presque entière prit part.

Périclès gouverna long-tems Athènes avec éclat. Il en fut le souverain , autant que l'esprit inquiet du peuple et ses institutions pouvoient le permettre. On l'accusa d'avoir suscité la guerre , pour se rendre nécessaire et agrandir son autorité. Malgré ce reproche , et plusieurs autres qu'on pourroit encore justement lui faire (voyez Aspasia) , son courage , son éloquence , ses talens administratifs , son

goût pour les arts et les belles-lettres , ont rendu sa mémoire respectable. On lui a même fait l'honneur de désigner par son nom le siècle où il vivoit ; parce que , dans tous les genres de productions de l'esprit , la Grèce parvint au plus haut degré de célébrité. Ainsi , cette époque est une des quatre que l'on distingue dans l'histoire ; et l'on dit le siècle de Périclès , comme les siècles d'Auguste , de Léon X , et de Louis XIV.

Au commencement de la seconde année de la guerre , un fléau plus terrible encore que les armes des Lacédémoniens , ravagea l'Attique : ce fut la peste. Hippocrate en a décrit les symptômes , et Thucydide en a tracé un tableau qui fait frémir ; mais ce qui révolte encore plus l'humanité , c'est l'immoralité profonde à laquelle les Athéniens se livrèrent , dans la pensée que les dieux ne prenoient plus aucun intérêt à la vertu , et que la mort atteindroit les coupables plutôt que la vengeance des lois. Ils crurent donc devoir passer dans les plaisirs , le peu d'instans qui leur restoit à vivre ; et la ville offrit le spectacle dégoûtant d'une débauche effrénée , à côté de celui d'une mort hideuse et infecte.

Ce fléau dévastateur dura deux ans , après

lesquels il parut se calmer ; mais dix-huit mois s'étant écoulés , il exerça de nouveaux ravages , et l'Attique fut encore plongée dans le deuil pendant une année entière.

Périclès fut du nombre des victimes. Il périt dans la troisième année de la guerre. Les Athéniens, qui l'avoient condamné à une amende, venoient de lui rendre le pouvoir suprême.

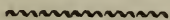
A son lit de mort , ses amis , pour soulager un peu leur douleur de sa perte prochaine, s'entretenoient de ses grandes qualités et de ses victoires. « Les triomphes militaires , dit-il , » sont l'ouvrage de la fortune, et me sont com- » muns avec d'autres généraux ; ce qui m'est » particulier, c'est l'avantage de n'avoir fait pren- » dre le deuil à aucun citoyen ». Paroles qui, en prouvant la douceur de son gouvernement , démontrent aussi qu'il ne croyoit pas avoir à se reprocher plus que tout autre Athénien, les malheurs de la guerre où il fut entraîné malgré lui.



ASPASIE.

CETTE femme , née à Milet, en Ionie, vint à Athènes , pour y essayer le pouvoir de ses

charmes. Périclès eut la foiblesse de s'attacher à son char , et ne rougit point ensuite de la prendre pour son épouse. On a vanté souvent son extrême beauté , son éloquence : on a rappelé que sa maison étoit le lieu , où se réunissoient les Athéniens et les Athéniennes les plus distingués par leurs talens ou leur esprit : on a dit que Socrate lui-même se plaisoit à discourir avec elle. Quelque fondés que puissent être ces éloges , il n'en est pas moins certain , qu'Aspasie fut plutôt célèbre par la singularité de sa conduite , que par les qualités de son esprit et de son cœur. Il paroît même qu'elle ne respectoit pas plus le culte établi que les mœurs , car elle fut accusée d'irréligion ; et Periclès , malgré son pouvoir , fut obligé , pour la sauver , d'employer les prières et les larmes.



Expédition des Athéniens en Sicile.

LES Athéniens tentèrent cette expédition dans la sixième année de la guerre du Peloponèse ; mais les résultats n'en furent point heureux.

Alcibiade y détermina ses concitoyens. Il pensoit que la prise d'une île aussi opulente , le

mettroit à portée de soumettre Carthage et une partie de l'Afrique. On prétend même que de-là il vouloit passer en Italie , et terminer ses brillantes conquêtes par celle de tout le Péloponèse. Socrate , dit - on , blâma cette entreprise ; mais il eut la simplicité de faire intervenir son démon familier , dans une opinion que la prudence , sans doute , lui suggéroit.

Les habitans d'Egeste (ville de Sicile appelée par les Latins Segeste) , implorèrent le secours d'Athènes contre les Syracusains ; ils donnèrent de l'or pour soudoyer les troupes et Alcibiade ; Nicias et Lamachus furent nommés généraux de l'expédition. Nicias n'accepta qu'à regret , et fit tous ses efforts pour détourner les Athéniens d'une entreprise dont il prévoyoit les dangers. L'ascendant d'Alcibiade sur les esprits l'emporta. Cependant , avant de partir , il fut accusé de plusieurs actes d'impété , et ne put obtenir que son jugement fût prononcé sur-le-champ.

Il s'étoit à peine rendu maître de Catane , par surprise , que ses envieux renouvelèrent contre lui leurs accusations. On l'envoya chercher sur le vaisseau *Salaminien* , regardé comme sacré et destiné à ramener les accusés.

Alcibiade parut obéir , mais à peine débarqué à Thurium , il disparut après avoir dit « que » bien loin de se fier à sa patrie , il ne se » fieroit pas à sa propre mère , dans la crainte » qu'elle ne prît , par mégarde , une fève » noire , au lieu d'une blanche ☿.

Il fut condamné à mort : on confisqua ses biens. Tous les prêtres et toutes les prêtresses eurent ordre de le maudire ; une seule de ces femmes appelée Théano , eut le courage de refuser d'obéir au décret , en disant : « qu'elle » étoit prêtresse pour bénir , et non pour » maudire ».

Quand Alcibiade apprit la nouvelle de sa condamnation à mort , il s'écria : « je ferai bien voir aux Athéniens que je suis vivant ». Il se retira ensuite chez les Spartiates , et gagna leur confiance , en se conformant à l'austérité de leurs mœurs.

Cependant Nicias demeura seul chef des Athéniens en Sicile : car après le rappel d'Alcibiade , Lamachus périt dans un combat. Il battit les Syracusains en rase campagne , et réduisit ensuite leur ville aux dernières extrémités. La dix-neuvième année de la guerre , Syracuse songeoit à capituler , lorsque l'arrivée du Lacédémonien Gylippe changea la face des

affaires. Il avoit été envoyé à leur secours par le conseil d'Alcibiade, et venoit avec plusieurs galères. Sa première démarche fut fière. Il envoya dire par un héraut à Nicias, qu'il lui accorderoit cinq jours pour s'embarquer et évacuer la Sicile. Nicias ne daigna pas répondre à une proposition si hautaine; qu'il regardoit comme une vaine bravade; et quelques-uns de ses soldats demandèrent en raillant au héraut, s'il croyoit que l'arrivée d'un mauvais manteau lacédémonien et d'un bâton de commandement, pussent changer quelque chose à la situation de la ville.

Il fallut combattre : pressés d'un côté par les Syracusains, de l'autre par Gylippe, les Athéniens eurent d'abord de l'avantage; mais le général Lacédémonien, en reconnoissant une faute qu'il avoit faite dans son plan d'attaque, et en la réparant, mérita de vaincre, et vainquit presque au moment où les Athéniens venoient d'élever un trophée. De nouveaux renforts arrivèrent de Corinthe à leurs ennemis. Gylippe alla lui-même presser les villes de Sicile de se joindre aux Syracusains, et obtint de grands secours des principales d'entre elles. Nicias écrivit aux Athéniens une lettre pressante; on lui envoya dix galères conduites par Eurymédon, l'un

des deux nouveaux collègues qu'on lui avoit nommés , l'autre appelé Démosthènes (et qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre orateur), devoit lui amener le printems suivant , de l'argent et des troupes.

Gylippe engagea les Syracusains à équiper une flotte nombreuse ; elle sortit en deux divisions , l'une de trente-cinq , l'autre de quarante-cinq galères. Les Athéniens en opposèrent vingt-cinq aux premières , et trente-cinq aux autres. Gylippe en même tems attaqua les ennemis par terre. Il eut l'avantage ; et si les Syracusains éprouvèrent un échec , ce fut parce que leurs vaisseaux s'entrechoquèrent à l'entrée du port. Trois forts emportés par Gylippe , compensèrent d'autant plus cette perte , que les Athéniens se virent , par cet évènement , dans l'impossibilité de se procurer des vivres autrement qu'à force armée.

Nicias contraint à donner une nouvelle bataille navale par Ménandre et Eutydème , qu'Athènes lui avoit envoyés en qualité de lieutenans ou de conseils , se présenta avec soixante-quinze galères , contre les Syracusains qui en avoient quatre-vingts. La victoire se déclara pour les derniers , qui coulèrent à fond ou prirent sept galères des Athéniens.

Nicias fut au désespoir lorsqu'il vit son collègue Démosthènes paroître le lendemain du combat , avec soixante - treize galères portant cinq mille hommes d'infanterie , outre trois mille archers ou frondeurs. Celui-ci , croyant avoir jeté la terreur chez les ennemis par son arrivée , attaqua leurs retranchemens ; mais il fut repoussé vigoureusement , et perdit deux mille hommes.

Cet échec étoit le présage et le précurseur de la destruction totale des troupes Athéniennes. Démosthènes étoit d'avis de se retirer par mer , dût-on être obligé à forcer le passage ; mais Nicias , connoissant bien les Athéniens , craignoit qu'ils ne punissent son collègue et lui-même de leur mauvaise fortune , en les accusant de s'être vendus aux ennemis. Il aimoit mieux périr les armes à la main , et Démosthènes approuva sa résolution.

Cependant les renforts des différentes villes de Sicile fournis à Gylippe , et le grand nombre d'Athéniens détruits , inspirèrent de nouveau à leurs chefs la pensée de se rembarquer , et Nicias lui-même ne s'y opposa plus.

On alloit mettre à la voile secrètement et à l'insu des ennemis , lorsque la superstition fit échouer ce projet , le seul qui pût sauver l'ar-

mée des Athéniens. La lune s'éclipsa au milieu de la nuit : Nicias et les autres chefs, ignorant entièrement la cause de ce phénomène , furent frappés d'effroi. Les devins consultés , déclarèrent en style mystique, qu'il ne falloit paroir que dans trois fois neuf jours , comme le rapporte Thucydide , qui a décrit tous les évènements de ce siège , de la manière la plus intéressante et en homme de génie. Nicias déclara qu'il vouloit attendre le retour de la lune, au même jour du mois suivant.

Les Syracusains ayant eu connoissance du projet de départ formé par leurs ennemis , les attaquèrent par mer , tandis que Gylippe les assaillit par terre. Il fut repoussé ; mais le combat naval tourna tout entier à l'avantage de ses alliés. Ils défirent la droite de la flotte Athénienne , et Eurymedon , qui la commandoit , fut tué ; dix-huit galères tombèrent en leur pouvoir , et ils en massacrèrent inhumainement les équipages. Il est à remarquer , que dans cette affaire , les Syracusains essayèrent d'avoir recours à une invention que les modernes ont perfectionnée par l'usage de leurs *brûlots*. Ils remplirent de matières combustibles un vieux vaisseau, le dirigèrent , à l'aide du vent , vers la flotte des Athéniens ; mais

ceux-ci trouvèrent le moyen d'échaper à ce danger, et d'éteindre le feu.

Ces Syracusains, que l'arrivée de Démosthène avoit tant effrayés, se voyant victorieux sur mer, fermèrent le port avec des galères placées en travers, et d'autres vaisseaux arrêtés par des ancres et des chaînes. Après avoir ainsi enfermé les Athéniens, ils se préparèrent à les repousser, et à les accabler, s'ils tentoient de forcer le passage.

Ce combat ne tarda pas à s'engager. Deux cents galères combattoient dans un espace très-étroit, à la vue des troupes de terre des Athéniens et des habitans de Syracuse, également inquiets sur le sort de cette action décisive. Enfin, la victoire se déclara pour les Syracusains. Ils demeurèrent maîtres de la mer; et leurs ennemis furent si abattus, qu'ils ne songèrent même pas à remplir un devoir sacré pour les Grecs, en demandant qu'on leur remît leurs morts, afin qu'ils leur rendissent les derniers devoirs.

Les Athéniens n'avoient point d'autre ressource, que d'essayer de nouveau de se retirer par mer, ou de chercher par terre à se fortifier dans quelque endroit de l'île. Les matelots découragés, refusèrent d'adopter le pre-

mier parti proposé par Démosthène. On s'entint donc au second, et on résolut de se mettre en marche pendant la nuit, pour éviter la rencontre des ennemis.

Mais Hermocrate, l'un des premiers de Syracuse, et qui en toute occasion avoit animé le courage de ses concitoyens, pénétra le dessein des ennemis. Il ne crut pas devoir engager les Syracusains, qui, dans l'ivresse de leur triomphe, se livroient aux plaisirs et à la joie des festins, à marcher aussitôt contre l'armée fugitive. Il eut recours à la ruse : il envoya dire à Nicias, par des cavaliers qui feignirent d'être attachés à son parti, qu'il attendît le jour pour se retirer, parce que les Syracusains s'étoient saisis des passages, et lui avoient tendu des embûches.

La crédulité de Nicias suspendit le départ de l'armée Athénienne, ayant laissé après elle les malades, les blessés et les mourans; elle ne se mit en marche que le troisième jour, pour se retirer à Catane. Elle étoit dans le plus affreux abattement, quoiqu'encore forte de près de quarante mille hommes. Nicias cherchoit à rassurer ses soldats; tandis que lui-même étoit livré au plus affreux désespoir. Partagés en deux corps de troupe, dont chacun

étoit sous la conduite d'un des chefs, les Athéniens forcèrent le passage de la rivière d'Anape; mais, dès ce moment, la cavalerie ennemie les harcela sans cesse pendant plusieurs jours. Quand les Athéniens tenoient ferme, elle se retiroit, et les attaquoit de rechef lorsqu'ils se remettoient en marche.

Démosthène et Nicias, voyant que le nombre de leurs blessés augmentoit, et qu'on manquoit de vivres, résolurent de ne plus diriger leur route vers Catane, mais vers Camarine et Gèle. Dans leur marche nocturne, l'avant-garde, commandée par Nicias, observa le bon ordre; mais Démosthène et près de la moitié de l'arrière-garde s'égarèrent. Les Syracusains les attaquèrent à midi, et à la fin du jour, ils permirent aux Insulaires du parti des Athéniens, de se retirer; et plusieurs profitèrent de cette faveur. Le reste de la troupe fut forcé de se rendre avec Démosthène, sous la condition qu'en épargnant leur vie, on ne les tiendrait pas dans une prison perpétuelle. Ils étoient environ au nombre de six mille. Le soir même Nicias passa la rivière d'Erinée; mais le lendemain les ennemis le sommèrent de se rendre à l'exemple de Démosthène. Comme il refusoit de croire à cette fâcheuse nouvelle, il

obtint la permission d'envoyer des cavaliers pour la vérifier. Sur leur rapport qui lui confirma le malheur de son collègue , il offrit de payer les frais de la guerre , à condition qu'on lui permettroit de se retirer. Cette proposition fut rejetée avec mépris ; et Nicias , quoique dénué de tout , marcha vers le fleuve Asinare , après avoir soutenu un combat nocturne. Les Syracusains ne furent pas contens d'avoir fait un grand carnage des ennemis ; ils en tuèrent encore plusieurs , tandis qu'ils se jetoient dans l'eau pour se désaltérer , et en précipitèrent d'autres dans le fleuve. Nicias , à cet affreux spectacle , se rendit enfin , à condition que Gylippe épargneroit le reste de l'armée athénienne. Le nombre des morts fut considérable , et celui des prisonniers encore plus.

Les vainqueurs rentrèrent en triomphe dans Syracuse , après avoir suspendu les armes des Athéniens aux plus grands arbres des bords de l'Asinare.

Mais ils souillèrent leur victoire par des cruautés inouïes. Dioclès , un de leurs chefs , demanda que Nicias et Démosthène fussent mis à mort ; et cette résolution inhumaine , cette infraction de la foi jurée , fut vainement combattue par Hermocrate , par Nicolaus ,

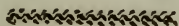
vieillard que la guerre avoit privé de ses deux fils , et par Gylippe qui demandoit qu'étant ses prisonniers , les généraux athéniens fussent conduits à Lacédémone. Ainsi Nicias mourut victime d'une guerre dont personne , plus que lui , n'avoit cherché à détourner ses concitoyens.

Les malheureux soldats restèrent entassés huit mois dans des carrières , où ils éprouvèrent les horreurs de la faim , les intempéries de l'air , et tous les ravages des misères humaines. Comme deux mois après , on retira de ce lieu funeste les esclaves pour les vendre , plusieurs citoyens cachèrent leur condition , afin de pouvoir jouir aussi de l'avantage d'être mis à l'encan : il est vrai , que leur situation étoit horrible ; ils n'eurent qu'à s'applaudir d'avoir pris ce parti ; car ils recouvrèrent la liberté , et leur sagesse ainsi que leurs bonnes qualités leur méritèrent l'amitié et la considération de leurs maîtres. Quelques-uns durent leur salut à Euripide. Les Siciliens , remplis d'admiration pour ce poète , affranchirent ceux qui leur récitèrent des vers tirés de ses tragédies. Quand ils revirent leur patrie , ils vinrent lui rendre grace de leur délivrance ; et ce moment dut être bien doux pour ce

grand homme : jamais le génie ne reçut un plus touchant hommage.

Les Athéniens s'attendoient si peu à ce désastre , qu'ils ne purent d'abord y ajouter foi. Féroces dans leur orgueilleuse confiance , ils mirent à mort le premier qui leur en apporta la nouvelle ; ensuite ils tournèrent leur colère contre les orateurs qui les avoient excités à la guerre , et contre les devins qui leur avoient prédit des succès.

Dans les premiers instans , l'accablement fut extrême. On craignit même la défection des alliés. On crut voir Lacédémone et Syracuse fondre sur Athènes par mer et par terre. Ensuite les esprits étant calmés , on prit des résolutions généreuses , et on s'occupa des moyens de remédier aux pertes immenses qu'on éprouvoit par ce terrible évènement.



Alcibiade nommé généralissime des Athéniens. Ses succès. Son retour à Athènes.

ALCIBIADE se trouvoit auprès de Tissapherne , un des lieutenans du roi de Perse , lorsque les soldats et la flotte le choisirent pour leur chef. Ils étoient irrités de ce que

quatre cents citoyens, entre les mains desquels on avoit déposé le pouvoir souverain, gouvernoient tyranniquement. Ils désiroient même marcher sur Athènes, mais Alcibiade les en empêcha. Les quatre cents furent déposés, et le peuple légitiba son rappel en le confirmant.

Résolu de ne rentrer dans sa patrie qu'après quelques actions d'éclat, Alcibiade partit de Samos avec dix-huit vaisseaux, pour croiser autour des îles de Cos et de Cnide. La grande flotte d'Athènes, ayant rencontré à la hauteur d'Abydos celle de Sparte commandée par Mindare, il s'ensuivit un combat sanglant, mais indécis. A l'aspect d'Alcibiade, les Lacédémoniens, qui le croyoient avec quelque raison disposé à combattre pour eux, le virent avec étonnement, arborer les enseignes Athéniennes. Il ne pouvoit se déclarer plus à propos; car la flotte des Lacédémoniens commençoit à avoir l'avantage. Il les poussa contre le rivage, il brisa leurs vaisseaux, et massacra un grand nombre de ceux qui essayoient de gagner la terre à la nage. Cette action fut cause que les Athéniens reprirent les vaisseaux qui leur avoient été enlevés, et s'emparèrent de trente de ceux des ennemis. Alcibiade vainqueur, voulut se présenter devant Tissapherne, mais il fut ar-

rété. Cependant, trente jours après, il trouva moyen de s'enfuir; et unissant toujours les ruses de la politique aux talens militaires, il répandit le bruit que Tissapherne lui-même étoit l'auteur secret de son évacion, dans la vue de le rendre suspect aux Lacédémoniens, et même au roi de Perse.

De retour sur la flotte, il vit, au moyen de renforts nouvellement arrivés, quatre-vingt-six vaisseaux sous ses ordres. Apprenant que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze, il résolut de les attaquer par mer et par terre. Un orage seconda le projet qu'il avoit de les surprendre. Craignant que la flotte lacédémonienne ne se réfugiât dans le port, si elle avoit connoissance de toutes les forces de ses ennemis, Alcibiade ne lui offrit d'abord la bataille qu'avec quarante vaisseaux. Les Lacédémoniens étoient supérieurs en nombre à cette division. Ils se défendirent avec courage; mais à la vue du reste de la flotte athénienne, ils prirent honteusement la fuite. Alors Alcibiade, avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, court au rivage, débarque, et tue un grand nombre de fuyards. Mindare et Pharnabaze veulent en vain arrêter ses succès. Le premier périt après avoir fait des prodiges de valeur, le second est mis dans une déroute complète. 5

Cette victoire mit la flotte ennemie à la disposition des Athéniens. Une grande quantité d'armes et de dépouilles restèrent aussi en leur pouvoir, et la possession de Cyzique leur assura l'empire de toute cette mer. Ils surprirent des lettres par lesquelles, avec toute la précision laconique, les chefs des débris de l'armée ennemie mandoient aux Ephores ces grands évènements : « L'élite de l'armée a péri. Mindare est tué : ni vivres ni ressources ».

Voici un trait qui, comme tant d'autres, peint le caractère des Athéniens. A la nouvelle de ce désastre, les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes, pour demander que l'on mît fin aux malheurs qui pesoient depuis si long-tems sur les deux peuples. Les citoyens les plus sages étoient d'avis qu'il falloit accepter avec joie ces propositions ; mais la multitude se laissa entraîner à l'avis d'un de ses orateurs nommé Cléophon ; c'étoit un ouvrier d'instrumens de musique, et l'on prétendoit même, qu'ayant été esclave, il ne jouissoit que frauduleusement du titre de citoyen. Cet homme accusa les vrais amis de la patrie d'intelligence avec les Lacédémoniens, et poussa l'audace jusqu'à menacer de percer le sein à quiconque parleroit de paix ; tant la liberté des suffrages

étoit maintenue , et avoit d'empire dans cette république. Les ambassadeurs furent congédiés.

Alcibiade profitant de la victoire , prit Calcédoine , Bysance , depuis si célèbre sous le nom de Constantinople , et plusieurs autres villes. Il contraignit Pharnabaze à signer avec lui un traité avantageux aux Athéniens.

Alors Alcibiade revint se faire voir aux Athéniens. Ses vaisseaux étoient décorés des boucliers et des autres dépouilles des ennemis. Il montrait les enseignes et les ornemens des vaisseaux qu'il avoit détruits , et traînoit après lui ceux dont il s'étoit emparé. Le nombre des uns et des autres étoit d'environ deux cents. Il parut inquiet en approchant de terre ; mais la vue de ses parens , de ses amis , et celle de tous les citoyens , dissipèrent sa méfiance. Il débarqua au milieu des transports de joie et des acclamations d'un peuple toujours porté aux passions extrêmes. On le nomma général suprême de toutes les forces de terre et de mer , avec des pouvoirs illimités ; on lui décerna des couronnes d'or ; ses biens lui furent rendus , et l'on ordonna aux membres de deux familles employées aux mystères de Cérès , de l'absoudre des imprécations portées contre lui. Un des principaux ,

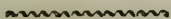
nommé Théodore , dit alors un mot profond :
« moi , s'écria-t-il , *je ne l'ai point maudit,*
» *s'il n'a point été l'ennemi d'Athènes ;* »
Voulant entendre par-là , que le ciel n'approuve
et n'exauce que les malédictions dont la justice
est le principe.

Au milieu de la joie publique , un seul point
troubla ce peuple superstitieux. Comme le
jour du retour d'Alcibiade étoit celui d'une
cérémonie en l'honneur de Minerve , qui ,
consistoit à ôter à la statue de cette déesse
ses vêtemens , afin de la laver , on s'imagina ,
que ce jour étoit un des plus malheureux ,
et que la protectrice d'Athènes ne voyoit pas
ce retour avec plaisir.

Pour dissiper ces nuages , et les soupçons
qui existoient encore sur son peu de respect
envers les dieux , Alcibiade prit un parti qui
annonçoit toute sa sagacité. Depuis que les
Lacédémoniens avoient fortifié par son conseil
la place de Décélie , sur les frontières de
l'Attique , les Athéniens n'avoient pu célébrer
avec la pompe accoutumée les grands mystères
de Cérès à Eleusis , ayant été obligés d'en-
voyer leurs processions par mer. Alcibiade ré-
solut de l'escorter par terre avec son armée ,
persuadé que la réputation militaire d'Agis

en souffriroit, s'il ne les troubloit point dans leur marche ; et que s'il les attaquoit, les soldats athéniens, et lui-même, combattroient pour une cause sacrée sous les yeux de leurs concitoyens. Ayant donc pris toutes les précautions nécessaires, il conduisit les prêtres et les initiés à Eleusis, dans un profond silence. Aucun ennemi n'osa troubler leur marche religieuse ; et sous un pareil chef, l'armée se crut invincible.

Comme l'enthousiasme de la multitude alloit jusqu'à l'appeler au trône, les principaux de la ville hâtèrent son départ, en lui accordant d'ailleurs tout ce qu'il demanda.



Lysandre bat la flotte d'Alcibiade en l'absence de ce général, à qui les Athéniens ôtent le commandement.

LYSANDRE, qui par ses talens militaires devoit être pour Athènes un ennemi redoutable ; fut choisi par les Spartiates, comme un chef digne de lutter contre Alcibiade. Il débuta par une victoire, non pas à la vérité remportée sur lui, mais sur un de ses lieu-

tenans , appelé Antiochus. Alcibiade voulant aller lui-même en Ionie , pour y chercher la solde de ses troupes , avoit recommandé à Antiochus de ne pas combattre en son absence. Antiochus , au contraire , alla seulement avec deux galères braver Lysandre dans le port même d'Ephèse , et se retira d'un air insultant. Il fut poursuivi ; les Athéniens vinrent à son secours , et successivement les deux flottes combattirent. Lysandre eut tout l'avantage de cette action , dans laquelle il enleva quinze galères aux Athéniens. Quand Alcibiade fut de retour , il alla présenter la bataille à Lysandre ; mais le général spartiate ne voulut point l'accepter.

Les ennemis d'Alcibiade , et sur-tout Thrasibule , saisirent cette occasion pour lui faire perdre la faveur du peuple. Ils y réussirent sans peine ; car , quoiqu'on l'eût mis dans la nécessité de se procurer d'ailleurs l'argent qui lui étoit nécessaire , tandis que les Lacédémoniens payoient leurs troupes avec les subsides du roi de Perse , on attendoit de lui des sacrifices extraordinaires. On le déposa , et on nomma dix généraux à sa place. Il se retira donc , et alla habiter des châteaux qui lui appartenoient dans la Chersonnèse de Thrace.

Callicratidas est défait par les Athéniens , près des Arginuses. — Les Athéniens condamnent à mort leurs généraux victorieux.

LES Lacédémoniens donnèrent pour successeur à Lysandre Callicratidas , qui l'égalait en habilité et en bravoure , mais qui le surpassait en probité. Il commença par battre plusieurs fois la flotte athénienne. La vingt-sixième année de la guerre , il bloqua Conon , l'un de leurs généraux , dans le port de Mytilène. Par des efforts extrêmes , Athènes parvint à équiper une nouvelle flotte de cent dix galères ; quarante galères alliées les joignirent à Samos , et cet armement formidable fit voile pour les îles Arginuses , situées entre Cumes et Mytilène. Callicratidas se porta contre ses ennemis avec cent vingt galères , en ayant laissé cinquante pour continuer le siège. Le pilote de ce général , effrayé de la supériorité du nombre des vaisseaux ennemis , lui conseilloit d'éviter le combat ; mais l'intrépide Lacédémonien crut qu'il ne pouvoit prendre ce parti , sans ternir la gloire de sa patrie ; et quand les augures lui prédirent qu'il pé-

riroit dans le combat, il dit : « que le destin de Sparte ne tenoit pas à un seul homme ». Cette réponse a quelque chose de magnanime : cependant, il devoit savoir, qu'on ne voyoit pas *un seul homme* dans un général d'armée. Cette remarque a été faite par Cicéron et Plutarque. Il est à croire que son dévouement, ou même sa témérité dans l'action, vinrent sur-tout de sa croyance aveugle aux prédictions des augures.

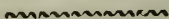
Jamais les Grecs, combattant sur mer les uns contre les autres, n'avoient eu autant de vaisseaux à une même bataille. Callicratidas voulut signaler sa dernière journée ; il coula à fond plusieurs vaisseaux ennemis, en mit d'autres hors de combat, et accrocha enfin celui d'un des généraux athéniens, fils du célèbre Périclès, et qui portoit le nom de son père. A l'instant même il fut entouré, abordé, et après des prodiges de valeur, il tomba percé de coups. La mort du chef entraîna la défaite totale de l'aile droite qu'il commandoit, et l'aile gauche, composée de Béotiens et d'Eubéens qui avoient quitté l'alliance d'Athènes pour celle de Sparte, résista plus long-tems ; mais enfin elle fut aussi obligée de céder. Les Athéniens dressèrent un trophée dans l'une des

Arginuses. Ce triomphe leur avoit coûté vingt-cinq galères. Leurs ennemis en perdirent soixante-dix. De dix que les Lacédémoniens avoient fournies, neuf furent submergées.

Ces succès auroient tourné à la plus grande gloire du peuple d'Athènes, s'il ne les avoit point détruits par le crime le plus énorme dont leur histoire n'a pu nous dérober la connoissance. Les généraux athéniens chargèrent, après la victoire, Théramène, Thrasybule et quelques autres, de donner la sépulture aux morts, pendant qu'ils alloient secourir Conon, et faire lever le siège de Mytilène. Une tempête empêcha que ces ordres fussent exécutés. Théramène aussitôt, par la plus indigne bassesse, accusa ses collègues d'une faute dont, si elle étoit réelle, il devoit être regardé comme plus coupable qu'eux. Le peuple devint furieux. Un nommé Calixène, pressé par les parens de Théramène d'accuser les chefs dans le sénat, un seul homme prit leur défense, ce fut Socrate; mais il ne fit pas triompher l'innocence plus pour un autre, que pour lui-même, lorsqu'il fut accusé dans la suite. Ce peuple féroce condamna à mort huit de ses généraux victorieux; et six d'entre eux qui étoient présens, furent sur-le-champ envoyés au sup-

plice. Diomédon , l'un d'eux , homme recommandable par son courage et sa probité , leur adressa un discours touchant , où , sans se plaindre de leur atroce jugement , il les pria d'acquitter envers les dieux les vœux que ses collègues et lui avoient faits , et auxquels ils reconnoissoient qu'ils étoient redevables de la victoire.

Lorsque ces six victimes eurent péri , le peuple, selon son usage, se mit à les plaindre : l'accusateur Callixène fut mis en prison ; il s'échappa , passa chez les ennemis, puis revint à Athènes où il mourut de faim. Peu de tems après , comme nous allons le voir , et ainsi que l'a remarqué Diodore de Sicile , le peuple Athénien fut justement puni en subissant le joug de trente oppresseurs qui le traitèrent avec une extrême cruauté.



Lysandre remporte sur les Athéniens une victoire décisive à la bataille navale d'Agos Potamos.

APRÈS la défaite des Arginuses , les alliés de Sparte demandèrent que le commandement fût rendu à Lysandre. On se conforma à leurs désirs , et la victoire abandonna de nouveau les Athéniens.

Ce ne fut pas la vertu que le succès couronna dans Lysandre ; on a déjà fait entendre que son caractère étoit pervers et corrompu. Deux mots qu'on rapporte de lui , confirmeront cette assertion , sur-tout , si l'on pense qu'il agissoit conformément à ses principes. Il disoit , pour se justifier en quelque sorte , d'employer la fraude là , où la force ne réussissoit pas ; que « quand la peau du lion n'étoit point suffisante , il falloit y coudre la peau du renard ». Sa maxime favorite étoit « qu'on amusoit les enfans avec des osselets , et les hommes avec des sermens ».

Ce général ayant reçu des subsides du jeune Cyrus (prince ambitieux et dénaturé , que nous verrons bientôt succomber dans une coupable entreprise) , s'empara d'assaut de la ville de Lampsaque. Les Athéniens , qui n'avoient pu éviter cet échec , s'arrêtèrent avec cent quatre-vingts galères à un lieu devenu célèbre depuis cette époque , et nommé Agos Potamos (la rivière de la Chèvre). Lysandre , peu éloigné d'eux , étoit devant Lampsaque. Pendant quatre jours de suite , il montra une extrême timidité , afin de mieux attirer les ennemis dans le piège qu'il leur tendait. Alcibiade , qui se trouvoit près de là , fit aux généraux athéniens les plus sages observations , sur le danger de leur position et

sur la discipline des ennemis. Il leur offrit , s'ils s'obstinoient à rester dans ces parages , d'attaquer les Lacédémoniens par terre , avec un corps nombreux de Thraces. Ses conseils et ses offres furent également rejetés , sur - tout par Tydée et Ménandre , deux des généraux plus jaloux du pouvoir que les autres.

Le cinquième jour, les Athéniens, après avoir encore insulté la flotte de Lysandre , se retirèrent vers le soir , en raillant leurs ennemis plus amèrement que jamais , sur leur peu de courage. Lysandre les fit suivre par quelques galères qui avoient ordre de retourner rapidement aussitôt que , selon leur coutume , les équipages athéniens seroient descendus à terre sans aucune défiance. Ces galères , en s'en retournant , devoient élever sur la proue de chacune un bouclier d'airain , lorsqu'elles seroient parvenues au milieu du canal , qui n'a en cet endroit que trois quarts de lieue de large. Lysandre se tenoit tout prêt et en bon ordre avec sa flotte ; sitôt qu'il eut aperçu les signaux convenus , toutes les galères lacédémoniennes partirent à la vue de l'armée de terre , qui se plaça sur des hauteurs pour observer tous les mouvemens. Conon, (l'un des deux anciens généraux Athéniens qui n'avaient

point été condamnés à mort après la victoire des Arginuses), fit tous ses efforts pour rassembler les équipages de la flotte descendus à terre , épars dans la campagne , assis à table ou endormis. Ne pouvant y parvenir , et voyant que la flotte de Lysandre , à force de rames , alloit le joindre , il prit la fuite avec neuf galères , dont une étoit la galère sacrée , et se retira en Chypre.

Lysandre prend ou coule à fond , et les galères vides , et celles qui sont à demi-remplies. Ses soldats font ensuite une descente , et massacrent les Athéniens épars çà et là , et pour la plupart à peine recouverts de leurs armes. Il fit prisonniers tous les généraux , avec trois mille hommes , s'empara de la flotte , pilla le camp , et traînant les galères ennemies attachées à la poupe des siennes , il revint à Lampsaque au son des instrumens et parmi les cris de triomphe. Une heure lui suffit pour terminer ainsi , sans presque avoir éprouvé de perte , cette guerre du Péloponèse qui avoit duré vingt-sept ans ; car la prise d'Athènes ne fut qu'une suite nécessaire de cet événement.

Philoclès , un des généraux ennemis , avoit fait précipiter du haut d'un rocher les équi-

pages de deux galères prises par les Athéniens ; il avoit de plus fait adopter un décret portant qu'on couperoit à tous les prisonniers le pouce de la main droite, pour les mettre hors d'état de se servir d'une pique. Le conseil le condamna à mort, et il périt avec courage. Les trois mille autres captifs eurent le même sort, à l'exception du seul Adimante, qui s'étoit opposé au décret. Telles étoient les affreuses représailles que les nations grecques exerçoient entre elles, dans ces tems regardés comme les plus beaux de leur histoire.

Lysandre obligea ensuite tous les Athéniens qui se trouvoient dans les villes maritimes à se retirer dans leur cité natale, sous peine de mort ; en même-tems il abolissoit par-tout la démocratie. Après avoir ainsi servi la cause de son pays et ses vues particulières, il résolut d'assiéger Athènes.



Siège et prise d'Athènes par Lysandre.

— *Établissement des trente Tyrans.*

— *Fin de la guerre du Péloponèse.*

ATHÈNES étoit plongée dans la douleur, depuis la destruction de sa flotte, à Agos Po-

tamos , lorsque les rois de Lacédémone , Agis et Pausanias vinrent l'assiéger par terre , tandis que Lysandre se présenteoit devant le port du Pyrée , avec cinquante galères. La disette , augmentée par le nombre de ceux que Lysandre avoit forcés de retourner dans la ville , devint bientôt extrême ; et le peuple , qui avoit d'abord montré quelque résolution , prit enfin le parti de se rendre. D'assez longs pourparlers prolongèrent encore les maux des assiégeans ; enfin ils acceptèrent les conditions qui leur furent imposées ; et Lysandre entra dans le port , le jour anniversaire de la fameuse victoire navale remportée à Salamine sur les Perses , et à laquelle on sait que les Athéniens avoient eu la plus grande part.

Ces conditions qui terminoient une si longue et si sanglante guerre , étoient très-dures : elles portoient « que les fortifications du Pyrée se- » roient démolies , ainsi que la longue mu- » raille qui joignoit le port à la ville ; que les » Athéniens livreroient toutes leurs galères , à » l'exception de douze ; qu'ils abandonneroient » toutes les villes et tous les pays qu'ils avoient » conquis ; qu'ils rappelleroient leurs bannis , » et feroient , avec les Spartiates , une alliance » offensive et défensive , promettant d'être

» leurs auxiliaires par-tout où ils voudroient
» les conduire ».

On voit assez que dans la dernière clause, ce mot alliance n'étoit qu'une pure ironie, et que les Athéniens devenoient en effet les sujets de Sparte.

Lysandre, qui s'étoit déjà fait accompagner des bannis, ordonna que la démolition des murailles se fît au son des flûtes et des autres instrumens guerriers. Elle eut lieu avec des acclamations et des transports de joie qui étoient un nouvel outrage pour le peuple d'Athènes.

Le vainqueur établit aussitôt dans cette ville trente chefs du Gouvernement, sous le nom d'*Archontes*, et mit dans la citadelle une garnison avec un commandant Lacédémonien. Il prit ensuite Samos, par capitulation, et revint à Sparte avec les trophées enlevés aux vaincus. Ici l'histoire offre un fait particulier, peu intéressant en lui-même, mais qu'il est bon de reproduire.

Lysandre s'étoit fait précéder à Lacédémone par ce Gylippe que nous avons vu couvert de gloire dans la guerre de Sicile. Il l'avoit chargé de porter à leur commune patrie quinze cents talens en argent. Gylippe, fripon, d'un esprit très-borné, ouvrit par le fond

les sacs scellés d'un cachet à l'ouverture , et s'appropriâ trois cents talens. Arrivé à Sparte , la note contenue dans chaque sac , et à laquelle il n'avoit pas songé , fit reconnoître l'auteur du vol. Il évita le supplice qu'il méritoit en se bannissant volontairement.

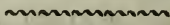


Mort d'Alcibiade.

DANS son exil , Alcibiade songeoit toujours à sa patrie , et la pensée de la délivrer du joug des trente tyrans , nommés par les Lacédémoniens , l'occupoit sans cesse. Pour y parvenir , il avoit songé à découvrir au Roi de Perse Artaxercès , le secret du rassemblement de troupes que faisoit le jeune Cyrus. S'il eût pu y parvenir , son génie , secondé par les forces du grand Roi , auroit peut-être rendu Athènes à l'indépendance. Les trente avertirent de son dessein les Spartiates leurs maîtres ; et le Satrape Pharnabaze se chargea de commettre le crime qui pouvoit délivrer les Lacédémoniens de leurs inquiétudes.

Alcibiade étoit dans un bourg de Phrygie avec une femme appelée Timandra (qui , dit-on , fut mère de la courtisane Laïs). Les gens en-

voyés par le Satrape n'osèrent entrer dans la maison qu'il habitoit, et y mirent le feu. Il s'élança du milieu des flammes, l'épée à la main, et les assassins le voyant fuir, lui tirèrent un grand nombre de flèches qui le firent tomber mort. Timandra couvrit son corps des plus précieuses étoffes qu'elle eût, et lui donna la sépulture.



Tyrannie des Trente à Athènes. Ils font mourir Théràmène l'un d'eux, et sont chassés par Thrasybule.

LES Trente, préposés au gouvernement d'Athènes, se donnèrent pour satellites trois mille hommes, et ne permirent point que d'autres eussent des armes. Ils persécutèrent, massacrèrent un grand nombre de citoyens riches, et confisquèrent leurs biens, qu'ils se partagèrent.

Critias et Théràmène étoient les principaux d'entr'eux. Ils se divisèrent, parce que Théràmène ne put souffrir tant d'injustices et tant d'atrocités. Critias le dénonça, et ayant fait entrer dans le lieu des séances des jeunes gens armés de poignards, il résuma ainsi son opinion : « Puisque la loi ne permet pas que

» l'on fasse périr ceux qui font partie des trois
 » mille autrement que d'après l'avis du Sénat,
 » je raye Théràmène de ce nombre, et, au
 » nom de mes collègues, comme au mien, je
 » le condamne à mort ».

Théràmène, qui s'étoit mis sous la protection des dieux, en embrassant l'autel, comprit que dès ce moment son sort étoit décidé. Aussi se résigna-t-il; mais il fit aux Sénateurs cette observation frappante : « Comment
 » des gens aussi sages que vous, ne voient-ils
 » point, qu'il n'est pas plus difficile de rayer
 » leur nom de la liste des citoyens que celui
 » de Théràmène ! »

Socrate, qui avoit défendu les généraux vainqueurs aux Arginuses dénoncés par Théràmène, étoit alors Sénateur, et prit le parti de ce même Théràmène; mais ce fut en vain : celui-ci but la ciguë sans montrer aucune foiblesse, et jeta le reste, à l'imitation de ce qui se pratiquoit dans les festins, en disant : « Ceci est pour le beau Critias ».

Après la mort de cet homme, également digne de louanges dans ses derniers momens, et de blâme, lorsqu'il remplit par frayeur le rôle d'un délateur infâme, les Trente opprimèrent plus que jamais leurs concitoyens. Les



ennemis de la servitude, ceux que leur rang ou leurs richesses pouvoient le plus spécialement désigner à la proscription, se hâtèrent de fuir. Thrasybule fut de ce nombre.

Les Lacédémoniens rendirent un décret, qui défendoit à aucune ville de leur donner asile, et condamnèrent à une amende de cinq talens, celles qui ne s'y conformeroient pas. Ils voulurent de plus qu'on livrât aux Trente les fugitifs que l'on pourroit rencontrer. Mégare et Thèbes furent les seules villes qui ne se soumirent point à ces odieuses injonctions. Thèbes déclara même qu'elle puniroit quiconque ne porteroit pas du secours à un de ces Athéniens, lorsqu'il le verroit attaqué par ses ennemis. L'orateur syracusain, Lysias, leva cinq cents soldats à ses dépens pour la cause des exilés, dont les Trente lui avoient fait partager le sort, et les envoya, dit Justin, comme auxiliaires de la patrie commune de l'éloquence.

Avec ce secours et celui de ses compagnons d'infortune, Thrasybule conçut le projet de rentrer dans Athènes de vive force. Il prit d'abord une petite forteresse, et s'empara ensuite du Pyrée. Les Trente l'attaquèrent, et furent battus. Critias périt dans l'action. Thrasybule n'eut pas de peine à persuader aux fuyards, qu'il com-

battoit pour la cause commune. Les Trente se retirèrent à Eleusis ; mais ce qu'il est important de remarquer , c'est que dix citoyens nommés à leur place, se montrèrent également oppresseurs et avides d'un pouvoir sans bornes.

Les Lacédémoniens levèrent des troupes en faveur de ceux qu'ils avoient chargés du Gouvernement , et Lysandre fit tous ses efforts pour les rétablir ; mais le roi Pausanias , animé de sentimens plus généreux , procura la paix à cette ville autrefois si florissante , et alors réduite à une si douloureuse situation. Les Trente furent mis à mort pendant une entrevue , et ce qui restoit de banni, revint dans la ville natale.

Ce fut alors que Thrasybule proposa , et fit adopter ce décret à jamais fameux , par lequel tous les citoyens s'engagèrent à oublier le passé. Athènes, modèle des nations modernes dans les lettres et les arts, devint alors celui d'une sage et noble politique. Thrasybule acheva son ouvrage en rétablissant les lois anciennes, et les formes d'élection adoptées avant la prise de la ville.



*De la Tragédie grecque. — Eschyle.
Sophocle. Euripide.*

THESPIS, regardé comme l'inventeur de la Tragédie, promenoit sur un charriot ses acteurs barbouillés de lie, pendant les fêtes de Bacchus. Eschyle, venu après ce bouffon, fut le véritable fondateur de l'art tragique. Il s'étoit distingué à la bataille de Marathon; aussi ses pièces portent-elles l'empreinte de son génie belliqueux. Affligé de ce que Sophocle lui avoit été préféré, il se rendit en Sicile près du roi Hiéron, qui lui fit l'accueil le plus favorable. Il mourut âgé d'environ 72 ans; son épitaphe, qu'il avoit composée lui-même, est remarquable en ce qu'il n'y fait aucune mention de ses ouvrages dramatiques.

« Ci gît Eschyle, fils d'Euphorion, né en » Attique, et mort dans la fertile contrée de » Géla. Les Perses et les bois de Marathon » rendront toujours témoignage à sa valeur ».

Il nous reste seulement sept tragédies des soixante-dix qu'Eschyle avoit composées.

Sophocle né à Colone, bourg de l'Attique, auquel son génie a donné l'immortalité, est regardé par plus d'un bon juge comme le plus grand des tragiques grecs. Il suffira de citer

ce mot de Racine. On lui demandoit, pourquoi ayant imité si heureusement Euripide dans Andromaque, Phèdre et Iphigénie, il n'empruntoit pas quelque sujet à Sophocle? « C'est, répondit-il, parce qu'il me paraît inimitable ».

Des enfans ingrats voulurent faire interdire Sophocle, alors très-âgé, sous prétexte que son esprit étoit dérangé. Pour toute réponse, il lut aux juges son *Œdipe à Colone*, qu'il venoit de finir; et l'admiration générale le vengea de ses fils. Il mourut à 90 ans. Nous n'avons de lui, comme d'Eschyle, que sept tragédies. Il en avoit composé cent dix-sept.

Un grand fond de pathétique a rendu célèbre Euripide, quoique ses pièces offrent bien plus de défauts que celles de Sophocle. Il étoit né à Salamine. Vers la fin de ses jours, il se retira près d'Archelaüs roi de Macédoine. Il mourut en ce pays à 76 ans, six ans avant Sophocle, qui, en apprenant sa mort, prit une robe de deuil, et fit ôter à ses acteurs les couronnes qu'ils avoient sur leurs têtes. Il nous reste quatorze ouvrages d'Euripide, en y comprenant le *Cyclope*, qui n'est point une tragédie, mais une pièce du genre grotesque, appelée par les Grecs *Satyrique*.



De la Comédie. — Aristophane. — Ménandre.

LA comédie grecque fut divisée en trois espèces distinctes : l'ancienne, la moyenne et la nouvelle.

Dans l'ancienne, les évènements réels étoient présentés et travestis sur le théâtre. Les personnages vivans que l'on y jouoit, y portoient leurs propres noms. Eupolis et Cratinus se distinguèrent dans ce jour qui tenoit de la plus odieuse licence.

Mais Aristophane les surpassa autant par ses talens que par l'usage coupable qu'il en fit trop souvent. Si nous ne possédions pas onze de ses pièces, il nous seroit peut-être impossible de concevoir, qu'il eût osé attaquer comme il l'a fait les chefs du gouvernement, tels que Périclès et Cléon, des généraux, des magistrats, et le peuple Athénien lui-même, qui rioit aux sanglans sarcasmes dont son poète favori l'accabloit, tout en lui prodiguant d'ailleurs de grands éloges.

On parle de sa comédie des *Nuées* dans le passage où on rapporte la condamnation de Socrate. Comment concevoir, qu'un homme qui

désignoit ainsi un de ses compatriotes à la persécution, en l'accusant d'impiété devant un peuple superstitieux, osât lui-même débiter en plein théâtre, les railleries les plus mordantes contre les objets du culte des Athéniens? Par exemple, dans sa pièce intitulée *les Oiseaux*, on bâtit dans l'air une ville qui intercepte aux dieux la fumée des sacrifices. Réduits à mourir de faim, ils députent vers les habitans de la nouvelle cité afin de faire avec eux un traité; et Hercule, un des ambassadeurs, pénétrant dans une cuisine, demande comme une faveur qu'on l'y reçoive au nombre des aides du cuisinier, afin qu'il puisse se nourrir de mets plus substantiels que l'encens dont il faut que les dieux se contentent. On citeroit un grand nombre de traits semblables, et que les Athéniens applaudissoient par une inconséquence qu'il est impossible de caractériser.

Il est reconnu toutefois qu'Aristophane avoit le vrai génie de la comédie. Racine n'a point dédaigné d'accommoder à notre scène, *les Guêpes*, sous le titre des *Plaideurs*. Souvent aussi, en se promettant tout, Aristophane donnoit à ses concitoyens de très-bons avis. C'est ainsi qu'il composa au moins deux pièces, *Lisistrata* et la *Paix*, pour leur persuader à sa manière, c'est-

à-dire par des bouffonneries et des obscénités , mêlées de vifs reproches , de mettre fin à la guerre désastreuse du Péloponèse .

Depuis la prise d'Athènes par Lysandre jusqu'au tems d'Alexandre , la comédie dite *moyenne* ne nomma plus les personnages , mais elle les désignoit assez ouvertement , pour qu'on la trouvât encore très-rapprochée de l'ancienne licence .

Ménandre vint enfin ; et c'est une perte réelle que celle de quatre-vingts pièces qu'il composa . Il sut peindre les mœurs , railler agréablement , et tracer des portraits plaisans , sans avoir recours à de grossières personnalités . C'est ce genre de comédie que les nations modernes ont adopté . Philémon , son contemporain et son émule , lui fut quelquefois préféré . Mais le jugement de la postérité le vengea de cette injustice . Quintilien fait de lui les plus grands éloges . Quelques fragmens ne nous suffiroient pas , pour apprécier ce poète ; mais on croit généralement que les pièces de Térence ne sont que des imitations de Ménandre . Ainsi nous pouvons nous former quelque idée de la Grèce , de son style et de la vérité de ses caractères , et croire , qu'à l'exception de notre Molière , auquel il ne faut comparer personne , Ménandre fut un des poètes

qui ont le mieux réussi dans un genre d'ouvrage aussi difficile que séduisant.



Poésie lyrique et bucolique. — Alcée. Sappho. Anacréon. Simonide. Pindare. Corinne. Théocrite, etc.

ALCÉE, contemporain et compatriote de Sappho, naquit à Mytilène. Il parut d'abord passionné pour la gloire militaire ; mais, dès le premier combat, il prit la fuite après avoir jeté ses armes. C'est une conformité de plus qu'il a avec Horace. Il se mêla aussi de politique, et fut exilé par Pittacus que l'on a placé au rang des sept sages. Quelques tems après il fit une nouvelle tentative pour renverser son ennemi. Il fut pris, et Pittacus épargna ses jours.

Il trouva enfin dans l'étude de la poésie, la gloire et le bonheur. Tout ce que les plus habiles critiques de l'antiquité disent de lui, fait regretter vivement qu'à l'exception de quelques fragmens, ses poésies soient perdues. Horace, si digne de l'apprécier, Horace, son digne émule et celui de Pindare, dans les odes, lui accorde les plus magnifiques éloges (1).

(1) Et te sonantem plenius aureo

Alcæe plectro. T.

Sappho reçut aussi les éloges du lyrique latin (1), et nous sommes à portée de juger qu'elle les méritoit par deux odes et quelques fragmens. L'une de ces odes est une *Invocation à Vénus*; l'autre, imitée par Catulle, a été citée par Longin et traduite par Boileau (2).

Sappho cultiva la poésie, lorsqu'elle eut perdu son époux. Alcée, dit-on, l'aima, et ne parvint point à lui plaire; mais elle eut pour le jeune Phéon une folle passion qui la conduisit à une mort prématurée.

Une des plus ridicules traditions des Grecs, porte que l'on se délivroit du plus violent amour, en se précipitant du haut du rocher de Leucade dans la mer, et que Sappho vint y chercher un remède à sa douleur.

Il n'est pas de poète plus généralement connu qu'Anacréon. En charmant sa vieillesse par des chants faciles et gracieux, il obtint sans fatigue l'immortalité, et son nom même est devenu celui du genre de poésie qu'il a cultivé avec le plus grand succès (3).

(1) Vivuntque commissi calores

Æoliæ fidibus puellæ. Hor.

(2) Voyez la traduction du *Traité du Sublime*.

(3) Nec si quid olim lusit Anacreon

Delevit ætas,

dit Horace. [Nous avons en français une foule d'imita-

Le chantre du plaisir s'accommoda fort bien de la vie agréable qu'il menoit à la cour de quelques souverains illégitimes. Il vécut près de Polycrate tyran de Samos, et à Athènes près d'Hypparque fils de Pisistrate. Il paya leurs libéralités par des louanges.

Simonide, né à Céos, se rendit aussi près de l'héritier du pouvoir de Pisistrate. La plupart des personnages illustres de son tems le recherchèrent, et c'est une raison pour que nous regrettions la perte de ses poésies. Il se donnoit aussi pour philosophe; mais sa conduite étoit souvent en contradiction avec ses principes. L'avidité pour les richesses paroît avoir été son caractère dominant. Quoiqu'il se fût exercé avec succès dans un grand nombre de genres, c'étoit sur-tout à ses élégies que les Anciens donnoient la préférence. Ce courtisan des usurpateurs, est auteur de la belle inscription placée sur le monument élevé à Léonidas. (Voyez combat des Thermopyles.)

Pindare, né en Béotie, composoit ses odes immortelles vers le tems de l'expédition de

tions plus ou/moins parfaites d'Anacréon; M. de St.-Victor vient enfin de le faire passer dans notre langue, avec ce bonheur qui n'appartient qu'à un grand talent.

Xercès. Son nom est consacré dans la poésie lyrique , comme celui du modèle que tous ceux qui courent cette périlleuse carrière doivent tâcher d'imiter.

Pour prouver combien cette entreprise est difficile , il suffit de se rappeler qu'Horace la comparoit à la téméraire audace du jeune Icare (1). Lui-même cependant, dans cette même ode, s'est montré le digne rival du poète grec.

Pindare cultiva plusieurs genres de poésie ; mais les chants sublimes qu'il fit entendre pour célébrer les vainqueurs dans les grands jeux de la Grèce , et sur-tout dans les jeux olympiques , firent sa principale gloire. Ce sont de tous ses poèmes, les seuls qui nous soient parvenus , du moins en partie.

Un jour, pendant les jeux pythiques, célébrés à Delphes , les acclamations et les instances de la multitude l'engagèrent à chanter en s'accompagnant de la lyre. Il fut ensuite invité au banquet sacré , et l'oracle ordonna qu'on lui réservât toujours une partie des offrandes.

(1) Pindarum quisquis studet æmulari ,

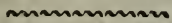
Jule, Ceratis ope Dædaleâ

Nititur pennis, vitreo daturus.

Nomina ponto.

Sa compatriote Corinne fut son émule, et même le vainquit jusqu'à cinq fois dans des concours publics. Mais on assure que cette Corinne, dont il ne nous reste pas même des fragmens, étoit d'une rare beauté; ce qui peut faire soupçonner la partialité des juges; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après lui avoir donné des conseils, lorsqu'il composa ses premiers ouvrages, elle rendit de justes et éclatans hommages à la supériorité de son génie.

Dans un genre moins élevé, qui est l'églogue, Théocrite, né en Sicile, se fit une très-grande réputation. Bion et Moschus tentèrent de marcher sur ses traces; mais ils ne l'égalèrent point, parce qu'ils surchargèrent d'ornemens étrangers un genre de poésie essentiellement simple. Théocrite l'est quelquefois un peu trop; mais de grandes beautés rachètent ce défaut. Quand Virgile commença sa brillante carrière par des églogues, il prit Théocrite pour modèle, et c'est une grande gloire pour le poète Sicilien qu'il n'ait fait que l'égal.



Histoire. Hérodote. Thucydide.

DANS l'histoire, comme dans les autres productions de l'esprit, les Grecs ont laissé d'ex-

cellens modèles. Un grand nombre d'ouvrages ; en ce genre , sont perdus , et l'on regrette principalement ceux de Théopompe ; mais nous avons les précieux écrits d'Hérodote , de Thucydide , de Xénophon et de Polybe. (Voyez pour ces deux derniers , *la Retraite des dix mille* , et *la prise de Corinthe par les Romains*.)

Avant Hérodote , les historiens s'étoient bornés à rapporter seulement ce qui concernoit une ville ou une nation. Il fut le premier qui sut lier ensemble les annales des divers peuples. Ce père de l'histoire naquit à Halicarnasse , en Carie , vers la 4.^e année de la 73.^e olympiade (environ 484 ans avant J. C.) Il visita la plupart des pays dont il se proposoit d'écrire l'histoire. Dans sa vieillesse , il se retira chez les peuples de la grande Grèce , pour se soustraire aux troubles dont sa patrie étoit déchirée.

Lorsqu'il lut d'abord dans l'assemblée des jeux olympiques , et ensuite à Athènes , ses ouvrages , d'un genre si attachant et jusqu'alors si neuf ; les Grecs , dont il flattoit la vanité , et qui étoient d'excellens juges de son génie , lui prodiguèrent les plus grands applaudissemens. On lui reproche avec raison une extrême cré-

dulité sur plusieurs faits merveilleux ; mais ces défauts étoient comme inévitables à l'époque où il écrivoit , et ses beautés sont de nature à lui mériter une admiration universelle.

Thucydide , né 13 ans après Hérodote , a le droit de se placer près de lui , par un mérite différent du sien. Il étoit d'une des meilleures familles d'Athènes , et commanda un corps d'armée dans les premiers tems de la guerre du Péloponèse. Le spartiate Brasidas ayant réussi à s'emparer d'Amphipolis , les Athéniens , qui n'avoient pas fait d'assez grands efforts pour seconder Thucydide , le punirent de leurs propres torts , par un exil qui dura vingt années.

Il les employa utilement pour sa gloire , et écrivit avec autant de profondeur que d'impartialité , l'histoire de la plus grande partie de cette même guerre , dont il ne vit pas la fin. On reproche à son style , de la dureté et cette obscurité que le désir d'être concis produit assez souvent. Mais son ouvrage , purgé de fables , n'en est pas moins un monument admirable , et la source la plus pure où l'on puisse jamais puiser des détails authentiques , sur une des plus intéressantes époques de l'histoire de la Grèce.

Dans des tems postérieurs à ceux dont on s'est ici spécialement occupé, quelques autres historiens grecs acquirent de la réputation. On distingue sur-tout parmi eux Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, et Arrien le plus exact des historiens d'Alexandre.



Hippocrate.

VERS le tems où la Grèce comptoit un grand nombre de philosophes dont plusieurs ont un mérite réel, mais qui pour la plupart, ne faisoient guère que traiter en style assez peu intelligible, des sujets qu'ils avoient peu approfondis, la petite île de Cos donna le jour à un véritable sage, à un ami de l'humanité.

Hippocrate, fils d'Héraclide, y naquit la première année de la 80.^e olympiade, 460 ans avant J.-C. Il étoit de la famille des Asclépiades, ou descendans d'Esculape qui, s'adonnant spécialement à l'art de guérir, s'honoroient d'avoir conservé la doctrine de ce médecin, dont la reconnoissance des peuples avoit fait un dieu.

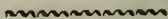
Pour donner quelque idée d'Hippocrate, il peut suffire de rapporter les qualités qu'il exigeoit dans un élève.

Il demandoit un jugement sain , un discernement exquis , de l'amour pour le travail , des penchans nobles , un caractère doux , mais avec un heureux mélange de cette fermeté si souvent nécessaire au médecin. Il vouloit sur-tout , qu'il fût porté à souffrir des maux qui affligent l'humanité , afin qu'il pût les combattre avec plus d'ardeur.

Il avoit écrit sur son art ; et quelques-uns de ses précieux ouvrages , parvenus jusqu'à nous , ont été l'objet des méditations et des commentaires d'un grand nombre de savans médecins qui s'honoroient de le regarder comme leur chef. Peut-être n'a-t-il jamais reçu un plus grand hommage que dans ce qu'écrivoit , le siècle dernier , un de ceux qui ont cultivé la médecine avec le plus de succès. Après avoir reconnu cette vérité incontestable , que le progrès des sciences a donné aux médecins modernes une foule de connoissances et de moyens de guérir qui manquoient à Hippocrate , il ajoutoit : « Ce-
 » pendant , il n'est point de médecin éclairé ,
 » qui , attaqué d'une maladie grave , ne pré-
 » férât être traité par Hippocrate , plutôt que
 » par le plus habile de ses confrères ».

Ce grand homme mourut en Thessalie , dans un âge avancé. Ses vertus égaloient son génie.

A l'époque où la peste fit , dans Athènes , de si affreux ravages ; pendant la guerre du Péloponèse , quelques provinces de Perse furent aussi atteintes de ce fléau. Le roi n'épargna pas les offres les plus capables de tenter l'avarice ou la vanité , pour obtenir les secours d'Hippocrate. Il répondit qu'il se devoit à ses concitoyens , plutôt qu'aux ennemis de la Grèce , et aussitôt il alla offrir aux Athéniens ses soins et ses lumières , au moment où la plupart de leurs médecins venoient de périr victimes de leur généreux dévouement. Ses jours , sans cesse en danger , furent préservés contre toute espérance ; et sans doute , les Grecs ne manquèrent pas de croire qu'Esculape et Apollon son père avoient protégé , dans le plus illustre de leurs descendans , le bienfaiteur de ses semblables.



Agésilas devient roi de Sparte.

APRÈS la mort d'Agis , son frère Agésilas et son fils Léotychidès se disputèrent le trône. On pensoit assez généralement que Léotychidès n'étoit pas fils d'Agis , mais d'Alcibiade. Cette persuasion , les grandes qualités d'Agésilas et l'influence de Lysandre , qui , ne pouvant régner

lui-même , espéroit gouverner sous son nom , le firent élire , à l'exclusion de Léotychidès.

Il y avoit cependant contre Agésilas un préjugé très-fort. Il étoit boiteux , et ses parens avoient eu beaucoup de peine pour le soustraire à la loi cruelle qui condamnoit à mort tous les enfans nés avec quelque défaut corporel. Agésilas cependant devint le plus célèbre des rois de Sparte.

Outre ce désavantage , Agésilas eut encore à lutter contre la superstition. Un ancien oracle avoit dit aux Spartiates , de se garder d'un *règne boiteux*. Mais Lysandre , qui savoit par quels moyens on conduit la multitude , fit entendre que par ces mots , l'oracle avoit évidemment voulu désigner Léotychidès et sa naissance illégitime.

Le génie et les talens militaires d'Agésilas rachetoient le défaut qu'il avoit apporté en naissant , ainsi que la petitesse de sa taille. Aux vertus du guerrier , il unissoit les vues du politique ; il savoit gagner ses ennemis en les obligeant , et servoit ses amis , même sans s'occuper de connoître , si l'appui qu'il leur prêtoit étoit fondé ou non sur la justice. On rapporte à ce sujet , une lettre qu'il écrivit un jour à un juge : « Si Nicias n'est pas cou-

» pable du délit dont on l'accuse , acquittez-le ,
» à cause de son innocence ; s'il l'est , ac-
» quittez - le encore , par égard pour moi ;
» enfin , par quelque motif que ce soit , ac-
» quittez - le ».

Avec une telle manière de penser et d'agir , soutenue par un mérite éminent , il n'étoit pas surprenant qu'Agésilas se conciliât un grand nombre de partisans. On en a la preuve dans un singulier jugement des Ephores , qui le condamnèrent à une amende , parce qu'il s'attachoit à lui seul les cœurs des citoyens qui devoient , disoient-ils , appartenir à la république.

Quand Léotichidès eut été déclaré bâtard , Agésilas partagea avec les parens de la mère de cet infortuné , les biens d'Agis qu'on lui avoit accordés. Cette action fut très-vantée , et peut-être plus qu'elle ne le méritoit , puisque ces parens étoient très-pauvres , qu'Agésilas ne leur remit point la succession en entier , et que Léotichidès , victime d'une faute qui n'étoit pas la sienne , ne paroît pas avoir été appelé au partage.

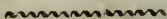
Agésilas passe en Asie. Ses démêlés avec Lysandre.

LYSANDRE ayant puissamment contribué à faire couronner Agésilas, croyoit avoir travaillé pour lui-même. Il fut cruellement trompé dans ses espérances. Lorsque, méditant les plus vastes projets, Agésilas passa dans l'Asie. Lysandre, au lieu de se résigner à ne plus occuper que la seconde place, affecta de le blesser par son faste, et l'espèce de dédain qu'il sembloit lui prodiguer. Agésilas investi du pouvoir suprême, avoit tous les moyens possibles de se venger ; il en fit usage. Ayant nommé de simples officiers à des Gouvernemens d'une grande importance, ou à des postes considérables dans l'armée, il chargea Lysandre de la distribution des vivres, et dit, en parlant des peuples de l'Ionie, accoutumés à témoigner le plus grand respect au vainqueur d'Agos Potamos : « qu'ils aillent maintenant faire leur cour à son maître boucher ».

On en vint à une explication : elle eut lieu avec toute la brièveté laconique.

« Seigneur, dit Lysandre, vous savez bien » rabaisser vos amis. — Oui, répondit Agésilas, lorsqu'ils prétendent s'élever au-dessus de moi ; mais lorsqu'ils s'occupent à relaus-

» ser ma grandeur , je sais aussi leur en faire » part ». Lysandre se borna sagement à demander quelque emploi où il pût servir le plus utilement son chef, et lui déplaire le moins. Il fut nommé gouverneur de l'Hellespont, s'acquitta bien de ses fonctions ; mais toujours le cœur ulcéré contre Agésilas , il ne tarda point à revenir à Sparte, dans la condition d'un simple particulier. Il brûloit de faire sentir à son ennemi tout son ressentiment. Deux familles des Héraclides, ou descendantes d'Hercule, avoient seules à Sparte un droit reconnu au trône ; Lysandre forma le projet d'étendre ce droit aux autres branches de la même famille, dont il étoit un des membres , persuadé qu'alors, avec sa réputation et l'appui de ses partisans , tant à Sparte que dans tout le reste de la Grèce , il ne lui seroit pas difficile de se faire nommer roi. Cette entreprise hardie n'eut aucun succès, par la perte d'un des principaux agens de Lysandre. Il fut tué peu de tems après dans une bataille ; et on ne sut qu'après sa mort, jusqu'à quel point son ambition et le désir de la vengeance avoient exalté ses esprits.



*Expédition d'Agésilas contre les Perses :
son rappel.*

TISSAPHERNE, lieutenant du monarque Persan , ayant reçu des renforts , envoya déclarer au roi de Sparte « que s'il ne quittoit pas l'Asie , la guerre devenoit inévitable ». Agésilas ordonna avec calme et gaieté aux hérauts de ce général , d'aller informer leur maître de sa part , qu'il le remercioit d'avoir , en rompant les traités, rendu les dieux immortels favorables aux Grecs , et ennemis des Perses.

Il prit ensuite en Phrygie plusieurs villes , où il fit un butin considérable , qui devint la proie de ses officiers et de ses soldats. Etant à Ephèse , il augmenta leur dévouement , en leur proposant divers prix militaires. Enfin , il prit un parti très-ingénieux pour les disposer encore mieux à faire la guerre avec une extrême vigueur. Il fit un jour dépouiller les prisonniers , et mettre de côté leurs riches vêtemens. La délicatesse , la blancheur des corps de ces hommes étrangers aux fatigues , furent l'objet des railleries et du mépris des Grecs , comme leurs riches dépouilles étoient celui de leur cupidité. Alors Agésilas leur dit : « Voilà contre

quels ennemis , et pour quel butin vous combattez ».

Après avoir battu Tissapherne , près de Sardes en Sydie , Agésilas se vit maître de tout ce pays qu'il ravagea impunément. Il dévasta ensuite la Pyrgie et la Paphlagonie , dont Pharnabaze étoit gouverneur ; il eut avec ce satrape une entrevue dans laquelle , s'il ne l'engagea pas à trahir son prince , il ébranla du moins beaucoup sa fidélité : pour le maintenir dans ces dispositions favorables à Sparte , il sortit de son gouvernement.

Agésilas étoit en Asie depuis deux ans. Il y avoit répandu la terreur de ses armes , et la gloire de son nom. Voyant chanceler la fidélité des gouverneurs et celle des villes , il se préparoit à attaquer le grand roi dans le cœur même de ses états ; lorsqu'un des satrapes d'Artaxercès , nommé Tiltbrauste , parvint à détourner l'orage qui alloit fondre sur la Perse. Timocrate de Rhodes , son émissaire , vint en Grèce , et n'eut pas de peine à faire avouer , combien le joug des Lacédémoniens étoit pesant , même à leurs alliés ; car tous les chefs spartiates étoient loin de se gouverner comme Agésilas , par les principes d'une sage politique. Les sommes d'argent dont Timocrate étoit

porteur, achevèrent ce que les raisonnemens avoient commencé. Il ne se présenta point à Athènes; mais Thèbes, Argos et Corinthe se laissèrent persuader de secouer un joug qui leur paroissoit très-pesant.

Les Thébains essayèrent de faire entrer les Athéniens dans la ligue; et Thrasybule, à qui Thèbes avoit fourni des secours si utiles pour la délivrance de sa patrie, appuya leur demande. Les Athéniens ne pouvoient guères hésiter long-tems à se déclarer contre des vainqueurs qui les avoient humiliés si cruellement; mais ils devoient se rappeler, que les Lacédémoniens ne les avoient pas autant accablés qu'ils en avoient le pouvoir. Cependant ils accordèrent le secours qu'on leur demandoit. Les Lacédémoniens, de leur côté, se mirent en campagne, et ce fut dans la première action qui eut lieu, que Lysandre fut tué devant Haliarte. Le roi Pausanias, qui n'étoit point venu à tems le renforcer, fut condamné à mort; mais il prit la fuite, et mourut dans la suite de maladie, à Egée, sous la protection de Minerve, dont il avoit imploré le secours, pour sauver ses jours.

Si l'on apprit après la mort de Lysandre, ses projets ambitieux, on reconnut aussi, qu'a-

vide seulement de pouvoir, et non de richesses, il n'avoit rien gardé de tant de trésors dont il avoit eu la disposition absolue pendant si long-tems. Sa pauvreté étoit telle, que deux hommes à qui ses filles avoient été fiancées peu de jours avant sa mort, refusèrent de les épouser. Ils furent condamnés à une amende, et justement méprisés de leurs concitoyens.

Agésilas alloit s'avancer en Perse, et peut-être y opérer cette grande révolution, qui depuis rendit le nom d'Alexandre immortel, lorsque le spartiate Epycidas vint lui annoncer que Sparte étoit menacée d'une guerre terrible, et que les éphores le rappeloient. L'amour de son pays, son respect pour les lois, ne lui permirent pas d'hésiter un moment sur le parti qu'il avoit à prendre, et il écrivit aux éphores cette lettre fameuse, que Plutarque nous a heureusement conservée :

« Agésilas aux éphores; salut. Nous avons soumis une partie de l'Asie, mis en fuite les barbares, et fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre; mais vous m'ordonnez de revenir. Je suivrai de près cette lettre, et je voudrois la dévancer. Ce n'est point pour moi, mais pour Sparte et nos alliés, que j'ai reçu le commandement suprême.

Je sais qu'un chef militaire n'est digne de ce nom qu'autant qu'il obéit aux lois et aux magistrats ».

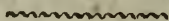
Jamais , sans doute , Agésilas ne fut plus grand qu'en cette circonstance. On oseroit préférer cette époque de sa vie , même à celle où il sauva Sparte du joug des Thébains victorieux et commandés par le grand Epaminondas.

Il se contenta , en partant , de se venger par un bon mot , de ceux qui le forçoient de renoncer ainsi à la perspective brillante qui s'offroit à lui. Il dit « que trente mille archers du roi de Perse le chassoient de l'Asie ». Il faisoit allusion à une monnoie persane , sur laquelle étoit représenté un archer , et dont Timocrate avoit répandu en Grèce 50,000 pièces , pour gagner les orateurs et les principaux citoyens.

Au moment où il étoit de retour en Grèce , les Lacédémoniens défirent leurs ennemis à Némée , dans une action assez sanglante. Le roi informa de cette victoire les villes grecques de l'Asie , et leur promit d'être bientôt de retour , si cette prospérité étoit durable ; mais cette promesse ne devoit point s'accomplir.

On fut si charmé à Sparte de son dévoue-

ment et de son obéissance aux lois, que tous les jeunes gens voulurent marcher sous ses ordres. Les éphores se contenterent d'en choisir cinquante des plus robustes qu'ils lui envoyèrent, et l'invitèrent à se rendre en Béotie. Il s'empressa de remplir leurs intentions.



Entreprise du jeune Cyrus. — Bataille de Cunaxa. — Retraite des dix mille. — Xénophon.

ON se gardera bien de faire ici, comme tant d'historiens copistes de Xénophon, l'éloge du jeune Cyrus. S'il eut quelques bonnes qualités, son ambition, sa révolte et son ingratitude les ternirent. S'étant armé contre son frère et son roi, Artaxercès Memnon, ce prince lui pardonna, et se montra indulgent jusqu'à le renvoyer dans son gouvernement. Mais Cyrus, oubliant les bienfaits qu'il en avoit reçus, ne s'y occupa qu'à lever des troupes contre lui, et appela les Grecs à son secours : pour les animer encore plus fortement, il leur disoit qu'il étoit plus grand magicien et meilleur buveur que son frère. Treize mille Grecs, commandés par différens

chefs , se mirent à sa solde. Xénophon l'athénien étoit parmi eux , et le lacédémonien Cléarque avoit le commandement suprême. Cyrus ayant rassemblé en outre cent mille barbares et vingt charriots armés de faux , marcha contre Artaxercès.

Le roi de Perse vint à la rencontre de son ennemi avec une armée que l'on fait monter à douze cent mille hommes , sans compter six mille chevaux d'élite qui accompagnoient le monarque. Cependant sur ces douze cent mille hommes , il faut en déduire trois cent mille qui n'arrivèrent qu'après la bataille , dont voici quelques particularités.

Cléarque conseilloit à Cyrus de se mettre en sûreté derrière les bataillons grecs. « Eh quoi ! lui répondit avec courage le jeune ambitieux , tu veux que dans le tems même où je cherche à devenir roi , je me montre indigne de l'être ».

Les Grecs dispersèrent tout ce qui parut devant eux , et Cyrus fut un moment proclamé Roi par les siens , sur le champ de bataille ; mais apercevant son frère , il s'écria furieux : « le voici , le voici » ! et s'élança contre lui , suivi de peu d'officiers.

Acharnés l'un contre l'autre , ainsi qu'Eteo-

cle et Polynice , (comme le dit Diodore de Sicile) , chacun ne songe plus qu'à s'assurer le trône par la mort de son ennemi. Cyrus tue le cheval d'Artaxercès qui en monte aussitôt un autre : il attaque lui-même le roi , et lorsqu'il se préparoit à lui porter de nouveaux coups , il tombe mort , soit d'un coup de javeline que lui porta Artaxercès , soit de quelque'un des traits dont il fut accablé.

Les Grecs et Artaxercès , qui avoient vaincu chacun de leur côté , s'attaquèrent de nouveau. La discipline l'emporta sur un courage aveugle ; et malgré leur petit nombre , les Grecs ne purent être forcés.

Lorsqu'ils apprirent la mort de Cyrus , ils se déterminèrent à retourner dans leur pays , car Artaxercès , qui vouloit leur faire mettre bas les armes , n'accepta pas la proposition qu'ils lui firent de se mettre à son service. La crainte de ne pas trouver de subsistances , en revenant par la même route , leur fit faire un détour considérable.

Pendant leur marche ils négocièrent avec Tissapherne , l'un des généraux d'Artaxercès , dans l'espoir qu'on ne les inquiéteroit point , et que même on leur fourniroit des vivres. Ils furent quelque tems escortés par les troupes de ce

satrape ; mais enfin , sous prétexte d'une entrevue , Cléarque , quatre autres chefs , vingt officiers , et environ deux cents soldats , furent victimes de la trahison du général persan. Les officiers et les soldats ayant été massacrés dans le camp des Perses , Tissapherne envoya les cinq chefs au roi , qui leur fit trancher la tête.

L'abattement fut extrême dans le camp des Grecs. Xénophon , qui jusqu'alors n'avoit joué qu'un rôle subalterne , ranima le courage de ses compatriotes. Sur sa proposition , cinq chefs furent nommés à la place de ceux qu'on avoit perdus , et il fut de ce nombre.

Ce fut principalement alors , que les Grecs eurent besoin de tout leur courage , étant obligés d'éviter sans cesse les embûches des ennemis , ou de repousser leurs attaques à force ouverte , de passer des fleuves ou des montagnes , et de lutter contre la soif ou la faim. Celui qui étoit à la fois un de leurs chefs et leur historien , Xénophon , peint tous ces détails de la manière la plus intéressante. On distingue sur-tout le passage où il les montre arrivant au haut d'une montagne , d'où l'on découvroit la mer. Les premiers qui l'aperçurent , jetèrent des cris de joie. On pensa qu'ils étoient attaqués , et Xénophon fut un de ceux qui

coururent à leur secours; mais quand on arriva plus près d'eux, on les entendit distinctement crier « la mer! la mer! » L'allégresse fut générale; et lorsque toute l'armée fut parvenue au haut de la montagne, les cris généraux « la mer! la mer! » retentirent de toutes parts. Les soldats, les larmes aux yeux, embrassoient leurs chefs, et, sans en avoir reçu l'ordre, ils dressèrent un trophée avec des armes et des boucliers brisés.

Leur constance et leur intrépidité furent enfin récompensées. Ils arrivèrent près de Trébisonde, alors colonie grecque, et y campèrent trente jours. Selon l'usage de leur patrie, et d'après ce sentiment religieux dont les Grecs étoient toujours pénétrés, ils y célébrèrent des jeux, et acquittèrent les vœux qu'ils avoient faits à Jupiter, à Hercule et à d'autres divinités, pour obtenir un heureux retour dans leur patrie.

Ils passèrent ensuite le détroit, et s'engagèrent pour la plupart au service d'un prince de Thrace. Xénophon et ceux qu'il commandoit, se joignirent à Thimbron, général lacédémonien, qui marchoit contre Tissapherne et Pharnabaze.

Cette fameuse retraite, à laquelle on a com-

paré celle de Prague , étoit bien digne d'être célébrée , et l'ouvrage de Xénophon est un des plus précieux monumens historiques et littéraires qui nous restent de l'antiquité ; mais on doit avouer , que ces dix mille grecs étoient des aventuriers qui avoient quitté le service de leur patrie , pour se mettre à la solde d'un rebelle , né parmi ces peuples qu'ils appeloient barbares.

Xénophon ayant été banni d'Athènes , lorsqu'il retourna dans cette ville , obtint des Lacédémoniens une habitation à Scillonte. Ce fut là , qu'il fit paroître un jour une fermeté d'ame extraordinaire. Il faisoit un sacrifice ; on vint lui annoncer que Gryllus , son fils aîné , qui servoit dans la cavalerie athénienne , (et l'un des trois guerriers à qui l'on attribuoit la mort d'Epaminondas à Mantinée) ; avoit péri à cette même bataille. Il ôta sa couronne , et demanda comment il étoit mort. L'envoyé lui répondit qu'il s'étoit couvert de gloire. Alors Xénophon remit sa couronne sur sa tête , et acheva le sacrifice. Un jour qu'on lui parloit de cette perte , il se contenta de répondre : « Je savois qu'il étoit mortel ».

Outre sa retraite des dix mille , Xénophon composa plusieurs ouvrages , dont quelques-uns

sont parvenus jusqu'à nous tels que sa Cyropédie , roman politique , plutôt qu'histoire , mais ouvrage rempli d'intérêt , un traité de la Chasse , et un traité où il expose la doctrine de Socrate son maître , et donne des particularités sur sa vie et sur sa mort , etc. ; la douceur et le charme de son style lui firent donner le surnom d'*Abeille attique*.



Bataille navale de Cnide. — Bataille de Coronée.

PISANDRE , beau-frère d'Agésilas , commandoit la flotte lacédémonienne , lorsqu'il rencontra , près de Cnide , en Carie , celle des Perses qui avoit pour chefs Pharnabaze et l'athénien Conon. C'est ce dernier que l'on a vu s'échaper du désastre d'Agos-Potamos. Ayant été lui-même solliciter le roi de Perse , il avoit obtenu de ce prince toutes ses demandes , et même le commandement réel de la flotte , quoique Pharnabaze parût être son collègue.

Cette flotte de quatre-vingt-dix galères , étoit un peu supérieure en nombre à celle des ennemis. Au commencement de l'action , Pi-

sandre eut quelque avantage ; mais ses alliés ne le secondèrent pas ; et lorsqu'il les vit prendre ouvertement la fuite, il périt glorieusement les armes à la main. Cinquante galères tombèrent au pouvoir du vainqueur ; et parmi les alliés de Sparte en cette contrée, les uns embrassèrent le parti des Athéniens, les autres rétablirent leur indépendance. Cette défaite, et l'absence d'Agésilas, portèrent un coup mortel à la puissance lacédémonienne en Asie.

Lorsque le roi de Sparte apprit cette nouvelle, il prévint les effets qu'elle pourroit produire dans son armée. En conséquence, il fit des sacrifices aux dieux, se couronna de fleurs, agit enfin comme si les Lacédémoniens eussent remporté une victoire décisive. Il étoit alors près de Coronée. Une bataille eut lieu entre les Argiens et les Thébains d'un côté, et les Spartiates et les Orchoméniens de l'autre. Xénophon, qui combattit près d'Agésilas, assure que cette action fut la plus terrible de toutes celles qui furent livrées de son tems.

Au commencement, il y eut peu de sang répandu. Les Thébains enfoncèrent facilement les Orchoméniens, qui leur étoient opposés ; et Agésilas n'éprouva pas plus de résistance de la part des Argiens. Mais les deux ailes

victorieuses manœuvrèrent ensuite. Les Thébains, pour suivre leur aile gauche, qui s'étoit portée vers le mont Hélicon, Agésilas pour leur arracher l'avantage qu'ils avoient eu, et compléter sa victoire.

Ici Xénophon prétend que, par excès de courage, Agésilas fit une grande faute en attaquant les Thébains de front, au lieu de les laisser passer, et de tomber ensuite sur leur arrière-garde. Lorsqu'un guerrier tel que Xénophon accuse ainsi un général tel qu'Agésilas, tout ce qu'on doit faire de mieux, est sans doute de rapporter simplement son opinion.

Quoi qu'il en soit, les Thébains se formèrent en bataillon carré. La mêlée fut sanglante. Agésilas donna de grandes preuves de courage, ainsi que les cinquante jeunes spartiates qui lui servoient comme de gardes, et il reçut plusieurs coups de pique et d'épée. Les Spartiates s'ouvrirent enfin pour laisser passer les Thébains qui, attaqués de nouveau en flanc et en queue, eurent du moins l'avantage de n'avoir pas été rompus.

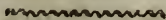
Agésilas, quoiqu'affoibli par ses blessures, se fit porter sur le champ de bataille, et ne voulut rentrer dans sa tente que quand il eut fait enlever et porter devant lui les morts sur

leurs propres armes. Quelques-uns des ennemis s'étoient retirés dans le temple de Minerve Itonienne, près du champ de bataille. Il ordonna, par respect pour la Déesse, qu'au lieu de les faire prisonniers, ce qui eût été facile, on les conduisît avec une escorte où ils voudroient aller.

Le lendemain, désirant savoir si les Thébains tenteroient de renouveler le combat, il donna ordre d'élever un trophée sur le champ de bataille, et fit, ainsi que ses troupes, toutes les démonstrations qui annonçoient une victoire.

Les ennemis lui envoyèrent seulement demander la permission d'enterrer les morts, ce qui étoit un aveu formel qu'ils se reconnoissoient vaincus.

Agésilas, toujours pieux, se fit porter à Delphes, où l'on célébra les jeux Pythiques; et dans une cérémonie religieuse, il consacra au temple d'Apollon cent talens, dime du butin qu'il avoit fait en Asie. Il revint ensuite à Sparte, où sa popularité et son éloignement pour le faste, achevèrent de lui gagner tous les cœurs.



Conon relève les murailles d'Athènes.

— *Sa mort.*

PHARNABAZE et Conon , devenus maîtres de la mer , ravagèrent les côtes de la Laconie ; et quand le satrape retourna dans son gouvernement , il laissa la flotte sous les ordres de son collègue , avec des sommes d'argent destinées au rétablissement d'Athènes. Conon fut reçu dans cette ville avec des transports de joie , et le zèle général , secondé du secours des Perses , la firent sortir de ses ruines , et achevèrent l'ouvrage de Thrasybule. Les Thébains aidèrent aussi à rétablir la rivale de Sparte dans sa première splendeur ; et Conon , ayant fait un sacrifice de cent bœufs , termina la fête par un festin auquel tous les citoyens prirent part.

Un auteur moderne fait aussi une réflexion aussi juste que frappante pour tous les esprits. « Quelle vicissitude , dit-il , quel changement ! Athènes avoit alors pour alliés , ceux qui avoient été autrefois ses plus cruels ennemis ; et pour ennemis , ceux avec qui elle avoit contracté dans les premiers tems une si étroite et si intime alliance » !

Mais cette bonne intelligence entre les Athé-

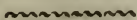
niens et les Perses , ne fut pas de longue durée. Sparte essaya de se venger d'Athènes et de Conon , et elle y réussit. Antalcidas , jaloux de la gloire qu'Agésilas acquéroit pendant la guerre , fut envoyé près du satrape Téribaze , pour lui proposer la paix. Les conditions en étoient honteuses pour les Lacédémoniens , qui offroient eux-mêmes d'abandonner au pouvoir du roi de Perse , tous les Grecs établis en Asie , et en faveur de qui Agésilas avoit combattu. Antalcidas accusa de plus les Athéniens et Conon. Celui-ci se rendit près de Téribaze , avec des députations d'Athènes , de Thèbes et d'Argos , pour désavouer les Lacédémoniens , et déjouer leurs projets. Téribaze fit arrêter Conon ; et depuis cette époque , le sort de cet illustre Athénien est couvert d'un voile épais. Xénophon , il est vrai , ne dit point qu'il fut mis à mort ; mais la partialité de Xénophon en faveur des Lacédémoniens , ne lui aura sans doute pas permis de rapporter une action odieuse dont on pourroit les considérer comme les premiers auteurs. Selon Cornélius - Népos , plusieurs écrivains assurent que Conon fut conduit à Suze , et qu'il y périt par ordre d'Artaxercès. Ce récit n'a que trop les caractères de la vérité.

Beaux Arts.

UNE tradition fort connue , mais très-peu authentique , attribue l'origine du dessin à une jeune fille nommée Dibutadis. Forcée de se séparer de son amant , qui alloit se rendre à l'armée , elle apperçut par hasard , lorsqu'il se faisoient leurs adieux , que l'ombre tracée sur le mur dessinoit exactement le profil de ce jeune homme , et elle arrêta le contour de cette ombre avec un charbon.

Quoi qu'il en soit , dans la Grèce comme dans tous les autres pays où les arts ont été cultivés , les commencemens n'offrirent que de foibles ébauches. L'admiration des peuples étoit en raison de leur ignorance ; aussi , l'un des artistes qui portèrent le nom de Dédale , fut-il regardé comme un homme presque divin , et l'objet de traditions fabuleuses , parce qu'il ouvrit le premier les paupières de ses statues , et détacha leurs bras et leurs mains. Elles avoient auparavant les yeux fermés , les pieds réunis et les bras collés au corps. Quelques auteurs attribuent cette invention à un autre Dédale , natif de Sycione , ville qui se distingua dans la suite par son goût pour les

arts, et par son école de peinture, qui devint très-célèbre.



*Peinture. — Panenus. Polygnote. Xeu-
cis. — Euphranor. — Timanthe. —
Pausias. — Pamphile. — Milanthe. —
Apelles. — Protogènes. — Aristide.*

LA peinture n'avoit pas fait ses plus grands progrès, lorsque Panenus, frère de Phidias, peignit *la bataille de Marathon* à l'un des portiques d'Athènes.

Polygnote de Thasos peignit à Delphes, sur les murs du temple d'Apollon, deux tableaux, composés, le premier de quatre-vingts, le second de cent figures. Dans l'un, il avoit représenté d'après les poètes, et principalement d'après Homère, *la descente d'Ulysse aux enfers*; dans l'autre, il retraçoit le moment où *les chefs des Grecs se partageoient les dépouilles de Troye*. Parmi les captifs, étoient Andromaque et son fils, tous deux la tête voilée, idée qu'Euripide employa ensuite dans son *Iphigénie*, pour laisser deviner quel devoit être l'excès de la douleur de ce monarque, forcé de sacrifier sa fille. Le peintre Timanthe la

reproduisit dans un tableau très-fameux, représentant ce même sacrifice d'Iphigénie. Il est à croire que Polygnote n'avoit pas très-bien observé, parmi cette multitude de figures, les lois de la perspective et du clair-obscur, qui paroissent n'avoir pas été bien connus des anciens, du moins dans les tableaux d'une vaste composition. Ce qui le fait sur-tout présumer, c'est que les ouvrages de Polygnote offroient des traces visibles de l'enfance de l'art. Pour désigner chaque figure, il avoit eu recours au moyen aussi facile que peu ingénieux, d'écrire le nom à côté d'elle. Mais on assure que ce peintre avoit bien rendu le caractère de chaque personnage. C'étoit beaucoup, sur-tout à l'époque où il vivoit.

Apollodore et Xeuxis qui vinrent après lui, perfectionnèrent le coloris. Ce dernier sur-tout, tenoit dans cette partie séduisante de l'art, le rang que le Titien tient parmi les peintres modernes; c'est-à-dire, qu'on l'en regardoit comme le *Prince de la couleur*. Dans une pièce de vers, Apollodore se plaignit avec grace, de ce que son rival lui avoit dérobé les secrets de l'art. La *Pénélope* de Xeuxis étoit fameuse. Pline qui nous a le plus conservé de détails précieux sur les artistes anciens et leurs ou-

vrages , dit qu'il avoit peint les mœurs de cette princesse. On voyoit à Athènes , dans un petit temple de Vénus , un *amour couronné de roses* , ouvrage de Xeuxis , et un autre tableau d'un genre très - singulier , représentant , dit-on , le *peuple d'Athènes*. Pline, qui n'est pas toujours clair , ne nous apprend rien de plus sur cette composition certainement allégorique , mais dont on eût aimé à connoître les détails.

L'*Hélène* de Xeuxis est le plus célèbre de ses tableaux ; parce que , pour parvenir à l'idéal de la beauté , il l'étudia par parties séparées , chez les plus beaux modèles de jeunes filles.

Les rares talens de ce peintre étoient au moins égalés par la vanité. Il étoit toujours magnifiquement vêtu ; et quand ses ouvrages vendus des sommes considérables , lui eurent procuré une grande opulence , il les donnoit gratuitement : « parce que , disoit-il , rien ne pouvoit les payer ».

Euphronas fut non-seulement bon peintre , mais il écrivit avec succès sur son art. Timanthe , dont on vient de parler , plaçoit toujours dans ses compositions , quelques-uns de ces traits ingénieux qui augmentent les

plaisirs des spectateurs , lorsque d'ailleurs , ce qui tient plus particulièrement à l'art , est convenablement exécuté.

L'école de Sycione eut Eupompe pour fondateur , et produisit plusieurs artistes qui la mirent en état de lutter avec les écoles d'Athènes et d'Ionie , tels que Pausias et Pamphile. Les tableaux du premier étoient très-recherchés , et on admiroit sur-tout ceux qu'il avoit peints dans le temple d'Esculape à Epidaupe. Pamphile fut non-seulement un artiste recommandable , mais le chef d'une école particulière où ses élèves , en lui payant un talent d'avance , étoient initiés pendant dix ans , aux secrets de l'art. Il leur recommandoit aussi d'éclairer leur esprit par la culture des belles lettres. Sur sa demande , les magistrats de Sycione décrétèrent , que l'étude du dessin feroit partie de l'éducation des jeunes gens , et que les esclaves ne seroient point admis à cultiver les beaux arts.

Les plus célèbres disciples de Pamphile furent Mélanthe , excellent peintre , et Apelles , dont le nom seul annonce le plus haut degré de perfection , où l'art ait été porté chez les anciens.

Cet immortel artiste fut contemporain d'A-

Alexandre , et peignit plusieurs fois ce monarque. Etant devenu amoureux de la belle Campaspe , une des maîtresse de ce prince , Alexandre la lui accorda. Comme Raphaël parmi les modernes , il unissoit aux principales parties de l'art cette grace inimitable , don de la nature qu'on ne peut acquérir ni par les préceptes , ni par l'étude. Son tableau de *la calomnie* est justement fameux , et regardé par de bons juges comme la meilleure des allégories.

L'ame d'Apelles étoit élevée et généreuse ; étant à Rhodes , il alla voir Protogénès , dont les rares talens étoient si peu appréciés par ses compatriotes , que , parvenu à l'âge mûr , il avoit le plus souvent été employé à peindre des ornemens de vaisseaux. Il avoit cependant exécuté plusieurs tableaux excellens , entr'autres son fameux chasseur *Jalisas* , que l'on a placé à côté des chefs-d'œuvre les plus admirés. Apelles , surpris du prix modique auquel il étoit forcé de livrer ses ouvrages , lui en acheta plusieurs pour des sommes considérables , et dit publiquement , qu'il ne seroit pas embarrassé de les vendre comme les siens. Il parvint ainsi comme il le désiroit , à ouvrir les yeux des Rhodiens sur le mérite de Protogénès. Depuis ce tems , il s'établit entre ces deux illustres artistes , une amitié honorable pour tous deux.

Nous avons passé maintenant l'époque où les arts toujours cultivés en Grèce , brillèrent du plus grand éclat. Dans la suite, il parut encore quelques peintres dignes de marcher sur les traces des anciens maîtres. Aristide sur-tout, mérite d'être distingué : il excelloit dans la partie de l'art qui demande le plus d'ame et de génie dans l'expression. Pline , interprète des plus grands connoisseurs , prodigue des éloges à un épisode d'un de ses tableaux , représentant une *ville prise d'assaut et pillée*. On y voyoit une mère blessée à mort d'un coup dans la poitrine , et qui en rendant le dernier soupir , s'efforçoit d'écarter de son sein son jeune enfant, qu'elle allaitoit, de peur qu'il ne suçât du sang au lieu de lait. Les horreurs de la mort se confondoient sur son visage avec la sollicitude maternelle (1). (Voyez dans cet ouvrage *la prise de Corinthe par les Romains*).

(1) C'est le comble de l'art, que d'exprimer ainsi en même-tems le contraste d'une passion et d'une sensation physique. Le plus admirable exemple que nous en ayons chez les modernes , a été donné par Rubens , dans son tableau *de l'accouchement de Marie de Médicis*, placé dans la galerie du Luxembourg. La joie d'être mère éclate sur le visage de la reine , au milieu des douleurs inséparables de sa situation.

Quand la Grèce fut assujétie, elle produisit encore quelques artistes qui travaillèrent le plus souvent à Rome, mais aucun d'eux n'acquît une réputation éclatante.



Sculpture. — Phidias. — Alcamène. — Agoracrite. — Scopas. — Myron. — Polyclète. — Praxitèle. — Lysippe, etc.

PHIDIAS est regardé comme le plus grand sculpteur de l'Antiquité, parce qu'il s'élevoit dans son art jusqu'au sublime. Il étoit athénien, et trouva dans le goût de Périclès, pour les beaux arts, les moyens de développer son génie. Le *Parthenon*, construit par Jétinus et Callicrate, étoit à Athènes le principal temple de Minerve, protectrice spéciale de la ville; Phidias l'orna de la statue de la déesse, debout, couverte de son égide et d'une longue tunique. Dans l'une de ses mains, étoit une pique; l'autre supportoit une Victoire de quatre coudées de haut. La statue en avoit vingt-six. Sur le bouclier placé à ses pieds, sur la chaussure et sur le piédestal, Phidias avoit sculpté en bas-reliefs, un grand nombre de sujets. Le nu étoit en ivoire, et une pierre par-

ticulière figuroit l'iris des yeux. Le reste de la statue fut recouvert d'or, matière que les Athéniens préférèrent au marbre. On lui en donna pour la valeur de trente talens. Périclès eut soin de recommander à l'artiste, d'appliquer cet or de manière qu'on pût le détacher facilement. Il vouloit, que ce pût être une ressource dans les besoins de l'état, et que l'on n'accusât ni lui ni Phidias, d'en avoir soustrait une partie. Les Athéniens, mécontents de ce que Phidias avoit donné les traits de son protecteur et les siens à deux figures sculptées sur le bouclier, accusèrent Phidias de larcin. Il se justifia facilement, mais selon quelques auteurs, il n'en mourut pas moins en prison. Cependant, il paroît certain qu'il ne fut que banni, ou qu'il se bannit lui-même d'une ville ingrate, puisqu'il exécuta ensuite à Olympie son fameux Jupiter (1). La Minerve regardée jusqu'alors comme le chef-d'œuvre de l'art, n'eut plus que le second rang. C'étoit se venger d'une manière bien glorieuse des Athéniens; mais pour le pouvoir, il falloit être Phidias.

Il eut plusieurs élèves dignes de lui. Alca-

(1) Voyez jeux olympiques. *Statue de Jupiter.*

mène en fut le plus illustre, et Agoracrite, celui qu'il aimoit le mieux. Il porta quelquefois son affection pour lui, jusqu'à mettre le nom de ce jeune homme sur ses propres ouvrages, afin de lui en attribuer la gloire. Le plus célèbre de tous ceux qu'il lui accorda si libéralement, étoit une statue de Némésis, haute de dix coudées, dans le bourg de Rhamnonte. Elle fut exécutée d'un bloc de marbre de Paros, faisant partie des dépouilles des Perses. Ils l'avoient amenée en ce lieu, pour en dresser un trophée. Les Athéniens jugèrent convenable de lui faire représenter la déesse de la vengeance. Agoracrite ne fit par lui-même rien d'assez admirable, pour que l'on pût ajouter foi à l'imposture.

Myron fut célèbre par l'art dont il rendoit, plus souvent en bronze qu'en marbre, la ressemblance des animaux. Une *vache* dont il étoit l'auteur, a été particulièrement fameuse, et suggéra à plusieurs poètes des éloges emphatiques. L'un d'eux disoit « que, placée au milieu d'un troupeau d'animaux vivans de même espèce, cette vache n'auroit pas pu en être distinguée ».

Le ciseau de Scopas décora plusieurs temples, de statues très-estimées.

Polyclète fut célèbre comme sculpteur et comme architecte. Rival de Phidias, il ne s'éleva point aussi haut que lui, dans la représentation idéale des figures de dieux ; mais il étudia les proportions du corps humain, avec tant d'assiduité et de succès, qu'il exécuta une statue de jeune homme, que les artistes eux-mêmes appelèrent *Canon* ou *la Règle*, c'est-à-dire le modèle parfait des individus du même âge et du même sexe.

Argos, patrie de Polyclète, posséda le plus grand nombre de ses ouvrages. Le plus célèbre étoit la statue de Junon, protectrice de la ville. On l'admiroit dans ce temple de la déesse, à quarante stades d'Argos. La reine des dieux, de grandeur presque colossale, étoit sur un trône, la tête ceinte d'une couronne, sur laquelle les Heures et les Graces étoient sculptées. Elle tenoit d'une main une grenade, et de l'autre un sceptre surmonté d'un hibou. Comme le Jupiter et la Minerve de Phidias, elle étoit en or et en ivoire.

Parmi plusieurs monumens d'architecture élevés par Polyclète, on citoit sur-tout un théâtre magnifique, dans le bois sacré d'Epidaure, et un temple en rotonde, érigé près de là, en l'honneur d'Esculape. Ce fut dans

ce temple, que le peintre Pausias exécuta plusieurs tableaux.

Le nom de Praxitèle n'est pas moins célèbre que ceux de Phidias et de Polyclète. Ce grand artiste vécut quelque tems après eux, et fut contemporain d'Apelles. Tous d'eux, voyant la courtisane Phryné sortir de la mer sans vêtement, conçurent l'idée de faire, d'après un si beau modèle, l'un une statue, l'autre un tableau de *Vénus naissant au sein de l'onde* (1).

La Vénus de Praxitèle, placée à Cnide, attiroit dans cette ville une foule considérable d'étrangers, empressés d'admirer le chef-d'œuvre de l'artiste, et l'une des plus précieuses productions de l'art. On vantoit encore beaucoup plusieurs autres statues de Praxitèle, et sur-tout un *Satyre* et un *Cupidon*.

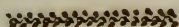
Lysippe fut le plus célèbre des fondeurs en bronze de l'ancienne Grèce. Alexandre lui fit faire les statues équestres de vingt-cinq de ses gardes tués au passage du Granique, (voyez prise de Corinthe par les Romains).

(1) On prétend, mais sans pouvoir en donner des preuves certaines, que la fameuse Vénus, dite de *Médicis*, est une des nombreuses copies qui furent faites de la statue de Praxitèle.

De savans antiquaires prétendent qu'on lui doit les quatre chevaux de bronze qui sont sur l'arc triomphal des Tuileries , à Paris , et dont le dessin est assez remarquable. Ils furent d'abord placés à Corinthe , conduits à Rome par mer , transportés à Constantinople par Constantin , puis à Venise , quand les Vénitiens et les Français prirent la métropole de l'Empire grec ; de cette dernière ville enfin , ils ont récemment passé dans la capitale de la France.

Après les brillantes époques de Périclès et d'Alexandre , la sculpture grecque jeta encore un grand éclat sous le règne de l'Empereur Adrien. Le Musée Napoléon renferme aujourd'hui les plus précieuses productions du ciseau grec , échappées aux ravages des tems de barbarie ; et nous savons les noms de quelques-uns des artistes à qui on les doit. Dès le tems de Pline , on regardoit comme un chef-d'œuvre de l'art le *Laocoon* , ouvrage de trois sculpteurs : Agisandre , Polydore et Athénodore. Une inscription , peu authentique à la vérité , attribue la *Vénus de Médicis* à Cléomènes , fils d'Apollodore. On a avancé que la *famille de Niobé* que l'on voit à Florence , pouvoit être de Scopas ; et l'athénien Glycon est l'auteur

de l'*Hercule Farnèse*, maintenant à Naples ; mais quant à l'*Apollon Pythien*, dit l'*Apollon du Belvédère*, aujourd'hui le plus bel ornement du Musée Napoléon, l'artiste dont le talent sublime a créé ce chef-d'œuvre, nous est malheureusement inconnu.



Des Jeux Olympiques. — Statue de Jupiter.

LES Grecs avoient dans chaque ville, des fêtes particulières et locales, et de plus, quatre autres qui réunissoient toutes les Nations de cette contrée. C'étoient les *Jeux d'Apollon Pythien*, à Delphes ; ceux de Corinthe, dits les *Jeux Isthmiques*, ceux de *Némée*, et les *Jeux olympiques*, les plus fameux de tous. Ce qu'on va dire de ces derniers, suffira pour donner une idée des autres qui leur ressembloient, si ce n'est, qu'on les célébroit avec moins de pompe et d'éclat.

Ces jeux se célébroient tous les quatre ans à Olympie, en Elide. C'étoit, dans cette ville, qu'on admiroit la fameuse statue de Jupiter, chef-d'œuvre de Phidias, et placée dans le tem-

ple de ce dieu. Toute l'antiquité s'est accordée à la regarder comme le plus précieux morceau de sculpture qui eût existé. Plusieurs écrivains en ont parlé ; mais Pausanias en a fait un récit détaillé, dont on va présenter quelques passages.

La statue du dieu , de grandeur colossale , étoit assise , ~~tenant de la main droite~~ tenant de la main droite une victoire , et de la gauche , un sceptre incrusté de divers métaux , et surmonté d'un aigle. Le manteau et la chaussure de Jupiter étoient en or , et les parties destinées à représenter le nu en ivoire. Outre ces matières , le trône étoit encore enrichi de pierres précieuses et de bas - reliefs.

Il paroît que , malgré l'extrême multiplicité de ces objets et la variété des matières , le génie de Phidias avoit su tout subordonner à l'expression du visage du dieu. Dès que Phidias eut conçu et exécuté cette tête de Jupiter , elle devint le modèle , le type du sublime. On dit que quand des Grecs , frappés d'admiration , lui demandèrent où il avoit puisé l'idée qu'il venoit de si bien réaliser , il ne leur répondit , qu'en citant des vers de l'Illiade , où Homère représente le maître des Dieux ébranlant l'Olympe d'un seul de ses regards.

(1). Hommage digne du père de la poésie , et leçon bien utile pour les artistes , qui ne doivent jamais cesser d'échauffer leur imagination par la lecture des grands poètes.

Les Eléens par reconnoissance, donnèrent aux descendans de Phidias , le soin d'entretenir la statue dans tout son éclat, et leur accordèrent de grands privilèges.

Autour du temple étoit une multitude de statues , de colonnes , de chars , de trophées et d'autres monumens érigés , soit pour honorer les Dieux , soit pour prolonger la mémoire des vainqueurs.

On y voyoit entre autres, la statue d'une juument que son extrême légèreté avoit fait surnommer *le Vent*. Celui qui la montoit , étant tombé , elle avoit fourni seule la course , et , après avoir obtenu la victoire , s'étoit présentée d'elle-même devant les juges qui lui décernèrent le prix.

Une autre statue représentoit Théagène, qui avoit , disoit-on , remporté douze cents fois des prix dans toutes les sortes d'exercices.

Les Olympiens possédoient aussi un oracle ; mais il n'avoit jamais pu rivaliser la réputa-

{ 1) Dans le premier Chant.

tion de celui de Delphes qui fut long-tems en possession de la confiance illimitée de toutes les nations de la Grèce , et enrichi de leurs plus précieuses offrandes.

Les fêtes duroient cinq jours : à la fin du dernier , on proclamoit les vainqueurs. On commençoit par des sacrifices , tant à Jupiter , qu'à d'autres Divinités. Ils avoient lieu le soir , et se prolongeoient dans la nuit.

La carrière étoit partagée en deux parties ; le stade , de six cents pieds de long , où se faisoient les courses , et où avoient lieu la plupart des combats. L'hippodrome étoit réservé pour les courses de chevaux et de chars ; il avoit six cents pieds de large , et douze cents de longueur , et n'étoit séparé du stade que par un bâtiment appelé la Barrière. Ces deux emplacements étoient ornés de statues et d'autels.

Suivant la coutume la plus généralement adoptée , les différentes courses avoient lieu le matin : le soir étoit réservé aux exercices violens.

Les concurrens , avant d'entrer en lice , juroient devant les huit juges (toujours pris parmi les Eléens) , et au pied d'une statue de Jupiter , qu'ils s'étoient exercés pendant dix mois aux

combats dans lesquels ils alloient paroître , et qu'ils n'emploieroient point la fraude pour obtenir la victoire.

Les athlètes combattoient tout nus. Le prix le plus honorable , étoit celui de la première course à pied , parce que cette course du stade avoit été la plus ancienne de tous dans ces jeux , dont on attribuoit l'établissement à Hercule , et qu'Iphytus , ancien roi de l'Elide , avoit , dit-on , rétablis par les conseils de Lycurgue. On interrogeoit publiquement les spectateurs sur les athlètes : on leur demandoit , si quelqu'un pouvoit leur reprocher d'avoir porté des fers , ou tenu une mauvaise conduite. Dans ce cas , ils eussent reçu publiquement l'affront d'être exclus.

Les plus riches personnages de la Grèce envoyoient quelquefois disputer le prix de la course des chars et des chevaux : des rois mêmes , tels que Théron d'Agriginte , les Syracusains Gélon et Hiéron , Pausanias roi de Lacédémone , les rois de Macédoine , Archelaüs et le célèbre Philippe avoient été au nombre de ceux qui briguoient la palme. Toute la Grèce avoit sans cesse présente à la mémoire la sollemnité où Alcibiade envoya sept chars disputer le prix , et obtint le premier le second et le quatrième.

Des accidens assez graves survenoient fréquemment dans les courses , mais on ne pouvoit les mettre en comparaison avec les résultats de quelques-uns des combats particuliers, et sur-tout du pugilat.

Les athlètes , la tête couverte d'une enveloppe d'airain , et les poings armés de gantelets fermés par des lanières de cuir , se frapportoient quelquefois avec tant de fureur , que le vaincu et même le vainqueur étoient emportés du champ de bataille , couverts de meurtrissures , et vomissant des flots de sang. Ce qu'il y avoit de plus affreux , c'est que l'on exposoit à ces dangers , non - seulement des hommes faits , mais encore des enfans , dont les combats étoient le prélude de ceux des athlètes.

Dans la lutte , on ne devoit pas frapper : dans le pugilat , il étoit défendu de se saisir au corps ; mais il y avoit un exercice nommé le *pancrace* , qui les réunissoit tous deux. Les autres étoient le saut , le jet du disque , et celui du javelot.

Le couronnement des vainqueurs avoit lieu sur le théâtre avec la plus grande solennité. Les cris de joie de la multitude ajoutaient à leur gloire , et ils recevoient dans leur patrie ,

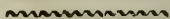
de nouveaux honneurs. Les poètes, les peintres, les statuaires célébroient à l'envi leur triomphe.

Un évènement touchant eut lieu à ces solennités, en présence de tous les spectateurs. Diagoras de Rhodes, qui avoit autrefois remporté un prix, conduisit un jour à Olympie ses deux enfans, qui entrèrent en lice, et reçurent chacun une couronne. Ils les placèrent sur la tête de leur père, et le portèrent en triomphe sur les épaules. Les Grecs applaudissoient, lui jetoient des fleurs, et quelques-uns lui disoient : « Mourez, Diagoras, votre gloire et votre félicité ne peuvent plus s'accroître ». Il mourut effectivement de joie dans les bras de ses enfans.

Dans cette nombreuse et brillante réunion, où l'on accouroit de toutes les parties de la Grèce, les combats des athlètes ne fixoient pas seuls les regards. Les peintres venoient y exposer leurs tableaux ; les poètes, les historiens et les philosophes y lirent leurs ouvrages. Des Rhapsodes chantoient des morceaux choisis dans les œuvres des anciens poètes. Thémistocle y parut après la bataille de Salamine, et tous les yeux se tournèrent vers celui qui venoit de préserver la Grèce du joug des bar-

bares. Les transports et les acclamations que sa présence excita , lui firent avouer que ce jour étoit le plus beau de sa vie. Dans la suite , Platon y reçut aussi l'accueil le plus honorable.

L'importance que l'on attachoit aux palmes olympiques étoit si grande , que , malgré la surveillance des magistrats , et les peines décernées contre les délinquans , on cherchoit quelquefois à les procurer à soi-même ou à sa patrie , par la corruption. Ce fut ainsi que Denys envoya souvent inviter , à prix d'or , les vainqueurs des jeux à se déclarer faussement syracusains , et parvint à en séduire plusieurs.



Quelques traits de Denys , tyran de Syracuse.

DENYS , dit l'ancien , simple greffier à Syracuse et de la dernière classe des citoyens , commença par seconder Hermocrate qui , après avoir rendu de grands services à son pays contre les Athéniens , fut ensuite banni de Syracuse , et tenta d'y rentrer les armes à la main. Dans un combat où Hermocrate périt , Denys fut blessé : ses parens le sauvèrent en

répandant le bruit de sa mort. Ensuite , profitant adroitement de la guerre contre les Carthaginois , il parvint d'abord par adresse , et ensuite par force , et par le secours de soldats étrangers , à s'emparer du souverain pouvoir. Il épousa la fille d'Hermocrate , fit périr ceux qui s'étoient le plus opposés à son usurpation , et régna quatre - vingt - dix - huit ans , sur la plus grande et la plus opulente ville de la Sicile.

Après avoir heureusement apaisé plusieurs tentatives contre son autorité , il fit contre les Carthaginois les préparatifs les plus formidables ; et l'activité qu'il y mit , lui valut l'admiration et les éloges de tous les Syracusains.

La guerre contre Carthage fut d'abord très-funeste à Denys et aux Syracusains. Les ennemis en vinrent jusqu'à entreprendre par terre et par mer le siège de la ville ; mais le Lacédémonien Pharacide leur amena un secours de trente galères , et ils gagnèrent une bataille navale où ils prirent vingt-quatre galères , parmi lesquelles étoit celle de l'amiral. Cet avantage étant suivi de plus grands encore , les Carthaginois ne furent pas plus heureux en Sicile que les Athéniens. Si même l'on en croit l'historien Diodore , né dans cette île ;

leur désastre fut incomparablement plus grand, puisqu'ils perdirent dans le pays ennemi plus de cent cinquante mille hommes. Denys s'empara ensuite par famine, de la ville de Rhège, et y exerça d'horribles cruautés.

Denys aimoit la poésie, et s'y livroit; et l'on ne peut qu'applaudir à la manière dont son fils Denys, le jeune, justifia qu'il avoit le même goût que son père. Etant un jour admis à Corinthe, à un festin de Philippe roi de Macédoine, ce prince plaisanta sur les odes et les tragédies de Denys, et fit semblant de ne pas concevoir comment les soins du Gouvernement avoient pu lui laisser le tems de les composer. « C'est qu'il s'en occupoit, dit le jeune Denys, aux heures que vous, moi et tant d'autres, nous consacrons aux plaisirs de la table ».

Denys avoit envoyé réciter ses poèmes aux Jeux Olympiques; et, malgré le talent de ses *rhapsodes* ou lecteurs, ils furent généralement hués; mais ses courtisans lui firent aisément reconnoître, que l'envie seule avoit pu faire porter un pareil jugement.

Les beaux esprits et les poètes qu'il admettoit à sa table, se gardoient bien d'être d'un autre avis. Un seul, nommé Philoxène,

osa un jour lui dire avec franchise, que des vers qu'il lui lisoit pour obtenir ses éloges, n'étoient pas bons. Il fut envoyé aux carrières, (c'étoit la prison de Syracuse). Cependant le lendemain, la cour obtint sa liberté. Au repas où on admit Philoxène, Denys récita de nouveau des vers, et lui demanda son opinion. Philoxène se tournant vers les gardes, ne répondit que par ces mots devenus célèbres : « Qu'on me remène aux carrières ». Denys eut le bon esprit de ne voir dans cette réponse que ce qu'elle avoit d'ingénieux, et cette fois, il ne se vengea point.

Denys remporta cependant à Athènes, le prix de la tragédie, aux fêtes de Bacchus. Avoit-il corrompu ses juges ? Les Athéniens le craignoient-ils ? Ses adversaires n'étoient-ils que des poètes encore plus mauvais que lui ? Avoit-il fait composer ses pièces par Phyloxène, ou quelqu'autre ? Ou enfin, cette tragédie offroit-elle de véritables beautés ? C'est ce qu'il est maintenant impossible, et ce qu'il importe fort peu de décider.

A la passion de dominer et à la fureur de faire des vers, Denys joignoit un profond mépris pour les Dieux ; mépris qu'il exprima souvent par de vifs sarcasmes.

Un jour qu'il revenoit par mer à Syracuse , après avoir pillé à Locres le temple de Proserpine , « voyez , dit-il à ses courtisans , en leur faisant remarquer que le vent étoit très-favorable , voyez quelle heureuse navigation les dieux accordent aux sacrilèges » ! Dans le tems de la guerre contre Carthage , il ôta un manteau d'or massif à une statue de Jupiter , en disant qu'il étoit trop pesant en été , et trop froid en hiver ; il lui en fit donner à la place , un de laine qui , selon lui , conviendrait pour toutes les saisons. Une autre fois , il fit ôter à une statue d'Esculape sa barbe d'or , « parce que , disoit-il , il ne lui convenoit pas d'en porter une , tandis que son père Apollon n'en avoit pas ».

Il se crut obligé de recourir à d'extrêmes et singulières précautions , dans la crainte qu'on n'attentât à ses jours. On n'entrera point dans le détail de tous les moyens qu'il prenoit pour rendre son existence misérable ; mais on ne peut se dispenser de rapporter deux traits de sa vie qui prouvent , l'un , qu'il n'étoit pas insensible aux belles actions , l'autre , qu'il apprécioit aussi bien que personne , les dangers auxquels sa puissance l'exposoit.

Damon et Phintias , deux Pythagoriciens , s'étoient voué une amitié inaltérable. Phintias

fut condamné à mort par Denys ; il demanda la permission de faire un voyage indispensable , et l'obtint , parce que Damon se rendit sa caution. Au jour fixé , Phintias ne se présentant point , Damon fut conduit au lieu du supplice. Il y vint , plein de sécurité , et comptant toujours que son ami viendrait dégager sa parole. En effet , on vit accourir Phintias , et Denys lui-même , partageant l'attendrissement et l'admiration générale , pria ces deux amis , de l'admettre en tiers dans une union si parfaite.

Un des courtisans de Denys , nommé Damoclès , exaltoit sans cesse le bonheur dont le prince devoit jouir au milieu de ses richesses et des plaisirs qui l'environnoient. Denys lui offrit de lui en laisser faire l'épreuve , et Damoclès accepta l'offre avec la plus vive joie. Il étoit à une table servie somptueusement et se livroit à tous les délices de son nouvel état , lorsqu'en levant les yeux , il apperçut une épée suspendue au-dessus de sa tête par un seul crin de cheval. Alors la terreur vint empoisonner toutes ses jouissances , et il sollicita la permission de quitter une situation qu'il avoit jugée fortunée (1).

(1) Il se pourroit que cette anecdote ne fût qu'un conte ingénieux , inventé pour prouver les soucis et les frayeurs

Denys le Jeune , Dion , Platon , à Syracuse.

DENYS le Jeune succéda sans opposition à son père. Dion son beau-frère , qui désiroit rendre à Syracuse sa liberté , lui persuada de faire venir à sa cour Platon qui avoit déjà fait ce voyage du tems de Denys l'Ancien. Il y avoit contracté une grande intimité avec Dion. La réception que Denys fit à ce philosophe , dut flatter sa vanité. Il alla jusqu'à offrir un sacrifice aux dieux , pour leur rendre grâces du bonheur qu'ils lui envoioient , et parut d'abord très-disposé à écouter les leçons du sage Athénien ; mais ses courtisans travailloient avec autant d'activité que de succès , à rendre ridicule à ses yeux , la vie que Platon lui faisoit mener ; et ils parvinrent , sur-tout , à lui rendre Dion suspect.

Dion fut exilé , et se rendit dans le Péloponèse , où Denys lui fit transporter toutes ses richesses , soit par l'inquiétude que lui causoient les mur-

de tout chef d'un état qui gouverne sans l'aveu d'une nation ; car qui empêchoit Damoclès , tout puissant en ce moment , de faire enlever l'épée , ou tout simplement , de changer de place ?

mures des Syracusains , soit plutôt par un reste d'amitié ; car le caractère de cet homme ne se composoit pas entièrement de mauvaises qualités. Platon , tantôt dans la fureur du prince , tantôt froidement accueilli, s'éloigna d'un pays où probablement son maître Socrate ne seroit jamais venu. Il refusa les présens que Denys vouloit lui faire , et obtint de lui la promesse , que Denys ne tint pas , de rappeler Dion aussitôt que la guerre dans laquelle il étoit engagé , seroit terminée.

Platon revint à Syracuse , à la demande de Denys , et dans la persuasion qu'il pourroit faire cesser par cette condescendance l'exil de son ami. Il y fut encore plus déplacé , encore plus humilié qu'auparavant. Il courut même risque de la vie , dont il ne dut la conservation qu'à la protection de Denys , et s'en retourna de nouveau.

Après son départ , Denys , qui avoit déjà fait vendre les terres de Dion , maria sa sœur Arété , femme de ce dernier , à un Syracusain nommé Timocrate. Dion si cruellement offensé , ne pensa plus qu'à la vengeance. Platon n'approuva pas ses projets , soit qu'il se crût lié par l'hospitalité qu'il avoit reçue de Denis , soit qu'agé de soixante-dix ans , et

ayant toujours été d'un caractère très-doux , il n'envisageât qu'avec inquiétude les suites d'une guerre civile.

Dion leva d'abord en secret des troupes étrangères ; il entretint des intelligences à Syracuse ; mais de mille bannis , vingt - cinq seulement se joignirent à lui. Huit cents hommes réunis à l'île de Zacynthe , s'embarquèrent avec lui sur cinq petits navires pour cette expédition.

S'il faut en croire Diodore de Sicile , Denys n'avoit pas alors moins de quatre cents vaisseaux de guerre , cent mille hommes d'infanterie , et dix mille de cavalerie , sans compter ses autres ressources , et les secours que ses alliés pouvoient lui fournir ; mais Dion comptoit , et devoit en effet compter sur la plupart de ceux qui paroissoient être dans les intérêts de son ennemi.

Après quelques obstacles qu'il rencontra dans la navigation , il se vit sur les bords du fleuve Anape , à une demi-lieue de la ville ; sa petite armée s'étoit accrue déjà jusqu'au nombre de cinq mille hommes. Il se couronna de fleurs , ses compagnons l'imitèrent , et tous marchèrent vers Syracuse où commandoit Timocrate , en l'absence de Denys qui se trouvoit

alors en Italie. Cet homme prit la fuite ; le peuple fit périr les espions de Denys , et Dion entra dans la ville , sans éprouver aucune résistance. Son armée étoit parée comme pour une fête , et il avoit à ses côtés son frère Mégaclês , ainsi que Callipe athénien , que la suite fera mieux connoître.

Dès son arrivée , Dion fit publier par un héraut « que Dion et Megaclês étoient venus pour affranchir du joug du tyran Syracuse et toute la Sicile ». Les réjouissances se succédèrent , et l'on se mit en défense contre les tentatives de Denys , qui étoit parvenu à entrer par mer dans la citadelle.

Après quelques négociations qui n'eurent aucun succès , Denys attaqua par surprise , ceux qui le tenoient bloqué , et remporta d'abord quelques avantages ; mais les soldats étrangers , et sur-tout Dion , les repoussèrent.

Denys prit ensuite un parti qui lui réussit mieux : il parvint à rendre Dion suspect aux Syracusains. L'arrivée d'Héraclide , un des bannis , servit sur-tout ses projets. Cet homme , jaloux de Dion , et à qui ses richesses donnoient des partisans , s'attacha dans toutes les occasions à présenter sous un aspect défavorable , les actions de Dion.

Sur ces entrefaites , Denys s'échappa de la citadelle , et Dion se vit obligé de sortir de Syracuse avec les trois mille soldats étrangers qui , sous ses ordres , avoient tant contribué à l'expulsion de Denys. Héraclide , après l'avoir forcé de marcher vers les terres des Léontins , le fit poursuivre ; mais on n'osa pas l'attaquer.

Les Syracusains ne tardèrent point à être punis de leur ingratitude. Hypsius , homme courageux et actif , envoyé par Denys pour introduire des vivres dans la citadelle , les défit complètement sur mer. Il paroissoit même près de se rendre maître de la ville , lorsque le peuple tourna enfin de nouveau ses regards vers Dion et ses soldats Péloponésiens.

Des députés lui portèrent le vœu et le repentir des Syracusains. Il fut touché , et prononça un discours pathétique à ses soldats. Il leur dit « qu'ils étoient maîtres de prendre , à l'égard de ses compatriotes , le parti qu'ils jugeroient le plus convenable ; mais que pour lui , du moment que Syracuse étoit en danger , il alloit la sauver ou périr *sous ses ruines*. » Ses soldats se déterminèrent à le suivre.

Cependant Nypsius jugea convenable de se retirer dans la citadelle , et aussitôt les deux

partis qui divisoient Syracuse , envoyèrent vers Dion , de nouveaux députés : les uns pour le prier d'accélérer sa marche , les autres pour l'inviter à ne pas venir ; tant ils étoient re-devenus orgueilleux et confians en leurs propres forces , depuis que l'ennemi avoit paru renoncer à son entreprise. Dion prit le parti de continuer sa route , mais avec plus de lenteur qu'auparavant.

Cependant Nypsius et ses troupes , se précipitèrent de nouveau dans la ville , pendant la nuit. Songeant moins à piller et à saccager , ils détruisoient tout par le fer et la flamme. La désolation générale fut enfin cause , que les Syracusains s'accordèrent. On envoya de nouveau vers Dion , pour le supplier d'accélérer sa marche. Héraclède lui-même , blessé et hors d'état de défendre les débris de la muraille , lui députa son propre frère , et ensuite son oncle Théodote , pour les déterminer à mettre fin aux maux de ses concitoyens.

Dion étoit alors à soixante stades (un peu plus de deux lieues) ; il pressa sa marche , et arrivé dans la ville , il rallia autour de lui les Syracusains. Les ennemis l'attendirent en bon ordre , près du mur qu'ils avoient abbat-

combat affreux se livra au milieu des débris et des ravages de l'incendie; mais enfin, les soldats de Dion remportèrent la victoire, et ceux de Nypsius, qui ne purent regagner la citadelle, furent taillés en pièces.

Après avoir réparé, autant qu'il étoit possible, le dégât, la plupart des chefs et des orateurs Syracusains, qui avoient si mal agi envers Dion, prirent la fuite. Héraclide et Théodote furent les seuls qui, se confiant à sa générosité, vinrent se remettre entre ses mains. Dion, malgré les instances de ses officiers qui l'invitoient à faire périr les promoteurs d'un gouvernement séditieux, jugea qu'il convenoit mieux aux principes de sagesse dont il faisoit profession, qu'il pardonnât à Héraclide. De nouvelles dissensions s'élevèrent cependant bientôt entre eux, et les rendirent ennemis irrconciliables. Dion pressa tellement la citadelle, qu'Apollocrate, fils de Denys, la lui rendit par capitulation.

Lorsque les Syracusains eurent joui du spectacle le plus agréable pour eux, en le voyant mettre à la voile, Dion alla prendre possession de la citadelle; les princesses, jusques-là prisonnières, sortirent au-devant de lui. Aristomaque, sa sœur, veuve de Denys l'Ancien, te-

noit par la main le fils de Dion ; Arété , sa femme , les suivoit les yeux baissés et remplis de larmes ; quand Dion eut embrassé son fils et sa sœur , celle-ci lui fit entendre combien la situation d'Arété étoit pénible , en présence d'un époux auquel on l'avoit forcée d'en substituer un autre , quoiqu'il n'eût jamais cessé de régner sur son cœur. Dion , non moins ému qu'elles , chargea sa femme du soin de leur fils ; et après lui avoir donné l'assurance de la plus sincère réconciliation , l'envoya dans la maison qu'il habitoit ; car , pour ne donner aucun ombrage aux Syracusains , il n'avoit point voulu demeurer dans la citadelle.

Dion se vit alors comblé de gloire : il s'attiroit l'admiration , non-seulement des Siciliens , mais des Carthaginois et de la Grèce entière ; Platon lui écrivoit , « que toute la terre avoit les yeux sur lui ». Dans ce haut degré de prospérité , il conservoit une extrême modération ; mais un évènement malheureux vint empoisonner sa vie , et fut comme le présage des désastres , auxquels il alloit se voir en butte.

Il vouloit établir à Syracuse un gouvernement semblable à ceux de Lacédémone et de Crète , et où l'aristocratie eût dominé. Héraclide , partisan de la démocratie , ou plutôt flatteur du

peuple , comme le sont presque toujours ceux qui , pour leurs intérêts personnels , semblent préférer cette forme de gouvernement , s'opposa aux desseins de Dion. Il renouvela ses insultes, et Dion fatigué , permit enfin à ses partisans de le faire périr. On l'assassina dans sa propre maison.

Les magnifiques funérailles que Dion lui fit faire, ne purent empêcher les Syracusains d'être affligés de cette mort funeste ; mais ce fut dans le cœur même de Dion , qu'Héraclide trouva son vengeur le plus terrible.

Dion tomba dans une profonde mélancolie , qui fut même accompagnée de vertiges. Chaque nuit, il croyoit voir un fantôme affreux , sous la figure d'une femme gigantesque et ayant un air sinistre , qui étoit sans cesse occupée à balayer sa maison. Pour quelque cause inconnue , son fils se précipita d'un toit , et on ne manqua pas d'attribuer ce malheur domestique survenu à Dion , à la vengeance des dieux.

Après s'être délivré d'un antagoniste, par une action que rien ne peut excuser , Dion en eut un autre , sans qu'il s'en doutât. Ce fut l'athénien Callipe , qui , ayant été jusques-là son compagnon d'armes et son ami , forma le projet de le faire périr et de s'emparer de Syracuse. La femme et la sœur de Dion , eurent quelques

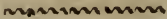
soupçons de cet affreux projet : elles exigèrent de lui des sermens. Il proféra tous ceux qu'elles lui demandoient, et n'en persista pas moins dans son dessein. Enfin, Dion lui-même en fut informé, et on le pressa de prévenir Callipe, en le faisant périr ; mais agité comme il l'étoit par les remords du meurtre d'Héraclide, il déclara qu'il aimoit mieux périr lui-même, que de prendre de telles précautions contre un ami. Callipe, moins scrupuleux, le fit assassiner dans sa maison par des soldats Zacynthiens. Il mit en prison la sœur et la femme de Dion ; et cette dernière y donna le jour à un fils.

L'usurpation de Callipe ne fut pas de longue durée ; les soldats qu'il avoit gagnés, lui assurèrent d'abord le pouvoir suprême ; mais lorsqu'il étoit allé avec un corps de troupes, pour surprendre Catane, Syracuse secoua son joug. Il fit sur Messine une tentative inutile, et y perdit entre autres, les soldats qui avoient assassiné Dion ; il traîna quelques tems à Rhège une existence malheureuse, et fut enfin assassiné, selon quelques auteurs, avec le même poignard dont on avoit frappé Dion.

La femme et la fille de Dion terminèrent aussi leurs jours malheureusement : un Syracusain nommé Icétas, les reçut d'abord chez lui, lors-

qu'elles sortirent de prison ; mais les ayant fait embarquer , comme si on eût dessein de les conduire dans le Péloponèse , il ordonna de les faire périr en route , et cet ordre barbare fut exécuté. Icétas , dans la suite , fut mis à mort , par ordre de Timoléon ; et le peuple fit périr ses deux filles.

Après l'assassinat de Dion , ses amis consultèrent Platon , qui leur donna un étrange conseil : il vouloit qu'on élût trois rois , savoir : Hipperinus , fils de Dion ; un autre Hipperinus , frère de Denys , et qui paroissoit agréable au peuple ; enfin , Denys lui-même devoit être leur collègue , à certaines conditions. Il n'y avoit peut-être pas de moyen plus prompt et plus sûr , de réveiller dans Syracuse , toutes les horreurs des guerres civiles ; aussi ce projet fut-il rejeté. Après l'expulsion de Callipe , Hipperinus , frère de Dion , étant venu à Syracuse avec une flotte et des troupes , devint maître de cette ville , pendant environ deux ans.



Denys le Jeune redevient maître de Syracuse : il en est chassé de nouveau , et se retire à Corinthe. — Timoléon.

OUTRE Callipe et Hypparinus , Nypséas , qui avoit été général de Denys , se rendit aussi maître de Syracuse. Il en fut chassé à son tour par Denys , qui , après dix ans , recouvra le souverain pouvoir ; mais la longue leçon du malheur avoit été inutile pour lui : son caractère étoit même devenu plus cruel.

Carthage ayant encore attaqué Syracuse , on implore le secours de Corinthe , dont les Syracusains étoient originaires. Rarement chez les Grecs , les demandes de cette espèce étoient vaines , Corinthe leva des troupes , et leur donna pour chef Timoléon.

Cet homme fameux étoit alors , depuis vingt ans , étranger aux affaires publiques. D'une des premières familles de Corinthe , il s'étoit sur-tout fait connoître par une de ces actions , à qui trop souvent la partialité envers les anciens , a fait donner chez les modernes , des louanges inconsidérées.

Il avoit eu pour frère aîné Timophanes , envers lequel son affection étoit si grande , que dans une bataille , il lui sauva la vie , en expo-

sant la sienne. Timophanes se rendit maître de Corinthe , et Timoléon ne vit plus en lui qu'un tyran. Il employa d'abord près de lui, les remontrances et les prières, pour qu'il rendit la liberté à leur patrie commune ; mais quand il vit que son frère étoit inébranlable dans sa résolution , il le fit assassiner, en sa présence, par deux de ses amis, dont l'un étoit le beau-frère de Timophanes : celui-ci, sans doute, ne se défioit pas plus d'eux, que de son frère.

On fut très-partagé sur cette action, que les uns regardoient comme exécration, tandis que d'autres y voyoient le comble de l'héroïsme. Démariste, mère des deux frères, ne resta pas un instant incertaine ; elle accabla d'imprécations le fraticide , et quand il osa se présenter devant elle, elle le repoussa avec horreur.

Tout a été dit sur la conduite de Timoléon en cette circonstance , par celui qui a prétendu le premier, « que si tous les Corinthiens avoient le droit de faire périr Timophanes , son frère seul ne l'avoit pas ».

On mit Timoléon en jugement ; mais l'accusation n'eut pas de suite. Lui-même parut enfin considérer son action, comme la jugeoient les gens de bien ; il se punit , en se condamnant à passer tout le reste de sa vie dans la soli-

tude , toujours plongé dans une profonde mélancolie : « tant il est vrai , dit parfaitement le vertueux Rollin , que ni les louanges des flatteurs , ni les faux raisonnemens des politiques , ne peuvent étouffer ce cri de la conscience , qui est en même tems le témoin , le juge et le bourreau de ceux qui osent violer les droits les plus sacrés de la nation ».

Timoléon va se présenter sous un aspect tout différent , et faire désirer par ses éclatantes actions et ses vertus , que l'on eût pu déchirer une page de son histoire.

Les Carthaginois , Icétas , devenu roi des Léontins , Denys enfin , étoient tout à la fois armés contre Syracuse. Le premier service que Timoléon rendit à cette ville , fut de mettre Icétas en fuite près du mont Etna , quoiqu'il fût à la tête de cinq mille hommes , tandis que son vainqueur n'en avoit que douze cents. De nombreux secours arrivèrent à Timoléon , de plusieurs parties de l'île , et Denys lui remit la citadelle qu'il auroit pu défendre encore. Envoyé à Corinthe , dans un état voisin de la misère , il y fut le jouet du peuple ; et mérita , par sa conduite crapuleuse , le profond mépris où il étoit tombé. On a écrit souvent qu'il s'y étoit fait maître d'école. Cicéron , le premier ,

dit à ce sujet, ce bon mot si répété depuis, « qu'il avoit pris ce parti , afin de pouvoir exercer encore une espèce d'empire ». On prétend aussi, qu'un Corinthien , homme grossier , le railant un jour , sur le goût qu'il avoit eu pour la société des philosophes , dans le tems de sa prospérité, lui demanda ironiquement, à quoi lui avoit servi la sagesse de Platon : « A supporter, comme je le fais, l'infortune », lui répondit Denis. Ce mot est très-beau ; mais on voit, combien il est opposé à ce qui vient d'être dit. Il y a par fois, chez les historiens de l'antiquité , des contradictions inexplicables.

Cependant les Carthaginois commandés par Magon , se crurent trahis par Icétas, et abandonnèrent la Sicile. Timoléon, délivré de ses plus redoutable ennemis , vainquit une seconde fois Icétas, et devint maître de la ville ; alors, il fit détruire non seulement la citadelle, mais les palais des divers tyrans, qui étoient autant de forteresses. Les Corinthiens et lui, employèrent ensuite heureusement leurs efforts, pour repeupler Syracuse, devenue libre. Timoléon rendit aussi l'indépendance aux autres villes de Sicile.

Magon s'étoit tué pour éviter d'être puni de sa lâcheté : les Carthaginois mirent en croix son cadavre ; et envoyèrent soixante-dix mille hommes

sur deux cents vaisseaux de guerre, et mille bâtimens de transports, avec un attirail immense, pour conquérir toute la Sicile. Timoléon, ayant à peine rassemblé sept mille hommes, remporta sur cette multitude, une victoire complète, près du fleuve Crimèse. Les tyrans de Sicile, qui s'étoient ligués de nouveau, furent battus; et ce fut alors, qu'Icétas expia, par sa mort, le meurtre de la mère et de la femme de Dion.

Timoléon réforma ensuite les lois des Syracusains; et ayant ainsi consolidé leur existence politique, il abdiqua le pouvoir. Depuis cet instant, il vécut en simple particulier, tant dans la plus belle maison de la ville, que les Syracusains lui avoient donnée, qu'à une campagne charmante; ayant fait venir de Corinthe sa femme et ses enfans, il adopta pour sa patrie, le pays qui ne lui offrait que des souvenirs glorieux. Dans sa vieillesse, il perdit la vue: les Syracusains redoublèrent envers lui de soins et d'égards, pour adoucir, autant qu'il leur étoit possible, ce malheur; toujours ils le consultèrent sur leurs plus chers intérêts, et suivirent religieusement ses avis. Sa mort fut honorée par des jeux funèbres, des funérailles magnifiques, et sur-tout, par les larmes que le regret et la reconnoissance faisoient couler; on

rendit à sa mémoire, un noble et dernier hommage , en arrêtant, que toutes les fois que Syracuse seroit en guerre avec quelque nation étrangère , elle demanderoit un général aux Corinthiens.



*Pélopidas rend la liberté à Thèbes. —
combat de Tegyre.*

Le digne ami d'Epaminondas, Pélopidas, étoit d'une des plus nobles familles de Thèbes ; lorsqu'il se vit , dès sa jeunesse , possesseur d'une grande fortune , il répandit ses bienfaits sur ses concitoyens : son cœur étoit sans cesse ouvert pour eux : tous ceux qui, recommandables par leurs vertus , étoient dans un état d'indigence , reçurent de lui des secours. Epaminondas fut le seul à qui il ne put rien faire accepter ; mais il sut le choisir pour son modèle, et mérita que, même chez la postérité , leurs noms fussent inséparablement unis.

Les Lacédémoniens , maîtres de Thèbes, en bannirent les citoyens qui leur paroissoient le plus à craindre. Ceux-ci se retirèrent à Athènes , où ils reçurent l'accueil le plus favorable, en reconnoissance de ce que Thèbes avoit fait en faveur de Thrasybule et de ses amis, lors-

qu'ils s'étoient trouvés dans la même situation que ces proscrits.

Pélopidas encouragea ses compagnons à se procurer, par l'affranchissement de leur patrie, un glorieux retour dans leurs foyers. Ils entretenirent avec leurs compatriotes restés à Thèbes, des relations très-actives. Epaminondas, que sa pauvreté n'avoit pas fait comprendre dans le bannissement, animoit en secret les jeunes Thébains, à briser le joug des Spartiates; mais il ne se compromettoit pas, dans la pensée qu'au moment décisif, le peuple écouterait plus volontiers les conseils d'un citoyen qui paroîtroit n'avoir penché pour aucun parti.

Douze conjurés, ayant à leur tête Pélopidas, se glissèrent dans la ville en costume de chasseurs. On étoit au commencement de l'hiver; le mauvais tems leur fut favorable. Ils arrivèrent, sans être apperçus chez Chéron, un de ceux qui les attendoient. Archias, un des *Béotarques* ou gouverneurs de la Béotie, nommés par les Lacédémoniens, soupait chez Philidas, greffier de ces chefs, et un des conjurés. Il apprend que les exilés sont dans la ville, et mande Chéron. Celui-ci, pour ôter tout soupçon à ses amis, leur remet en ôtage son fils unique, âgé de 15 ans, Son sang-froid, et

l'adresse de Philidas, dissipèrent les soupçons d'Archias, qui retourna dans la salle du festin.

Au moment où un orage terrible sembloit devoir faire échouer l'entreprise, un courrier venu d'Athènes, apporta précipitamment à Archias, des lettres qui contenoient tout le plan de la conjuration. Ce fut en vain, qu'il le pressa d'ouvrir ce paquet, qui, disoit-il, traitoit d'affaires sérieuses. « A demain les affaires sérieuses », dit Archias, et en prononçant ces mots, qui devinrent proverbe, il mit les lettres sous le chevet de son lit.

Cependant, les conjurés se partagent en deux troupes; les uns, conduits par Pélopidas, se rendent chez Léontide, qui n'étoit pas du festin; les autres, ayant Cheron pour chef, vont trouver Archias. Ces derniers avoient sur leurs cuirasses, des robes de femmes, et sur leurs têtes, des couronnes qui leur couvroient le visage. Les convives, en les appercevant, jetèrent des cris de joie. Les conjurés déclarèrent, qu'ils n'entreroient dans la salle, qu'après que l'on auroit congédié les valets. Quand ils l'eurent obtenu, ils tirèrent leurs épées cachées sous leurs habits, et tuèrent presque tous les convives partisans des Lacédémoniens.

Léontide opposa plus de résistance à la troupe

de Pélopidas, mais enfin, il dut succomber sous le nombre.

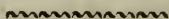
Le reste des bannis, ainsi que Gorgidas et Epaminondas lui-même, se réunirent aux conjurés. Le peuple, d'abord effrayé, se calma; et, par un extrême bonheur, les Lacédémoniens, maîtres de la citadelle, se contentèrent de la garder, au lieu d'attaquer leur ennemis dans le premier moment du désordre. —

Le lendemain, le peuple étant convoqué, applaudit à ses libérateurs, et nomma Béotarques, Pélopidas, Mélon et Chéron. Au moyen des secours arrivés tant d'Athènes que de plusieurs villes béotiennes, on se vit en état d'assiéger la citadelle, qui se rendit faute de vivres. Les Lacédémoniens, qui ne l'avoient pas secourue à tems, condamnèrent à mort deux des chefs, et le troisième, à une amende considérable.

Dans les actions qui commencèrent la guerre, Pélopidas, peu de tems avant la bataille de Leuctres, se distingua au combat de Tégyre : il venoit de faire sur Orchomène une tentative inutile; lorsqu'un de ceux, qui formoient sa petite troupe, accourut à lui, en disant : « Nous sommes tombés entre les mains des ennemis ! — Ah ! pourquoi, répondit Pélopidas, ne seroient-ils pas tombés dans les

nôtres »? Les Lacédémoniens, trois fois plus forts que les Thébains, furent mis en fuite.

Ce n'étoit qu'un foible avantage militaire; mais il fit sur les esprits une sensation prodigieuse, parce que jamais, jusqu'alors, les Lacédémoniens n'avoient été battus, lorsqu'ils avoient l'avantage du nombre, ni même à forces égales.



Pélopidas attaque Alexandre, tyran de Phérès. Sa captivité. Epaminondas le délivre. Il est tué dans une bataille.

Pélopidas avoit rempli avec le plus grand succès, une mission auprès du roi Artaxercès, lorsque les Thébains l'envoyèrent, avec un corps de troupes, au secours des Thessaliens, contre Alexandre, tyran de Phérès. Il le contraignit à se soumettre; passa en Macédoine, et entre autres ôtages qu'il y prit, emmena à Thèbes Philippe, depuis si redoutable ennemi des Grecs, et père d'Alexandre.

Envoyé de rechef vers Alexandre de Phérès, mais cette fois comme ambassadeur, Pélopidas fut arrêté, contre le droit des gens, et le tyran le conduisit dans sa ville. Pélopidas lui parla du ton le plus magnanime et le plus

fier ; il lui reprocha de ne pas le faire périr , au lieu de tant de malheureux qui , chaque jour , devenoient ses victimes. Le tyran étonné lui demanda pourquoi il lui parloit ainsi : « C'est , reprit Pélopidas , afin que tu périsses toi-même plutôt , en te rendant encore plus l'ennemi des hommes et des Dieux ».

Les Thébains , résolus de punir Alexandre , n'avoient pas voulu charger Epaminondas du commandement de leurs troupes. Ils nommèrent d'autres chefs , qui furent forcés à une honteuse retraite. Les soldats obligèrent Epaminondas de se mettre à leur tête , et il sauva l'armée : au retour , on le nomma général.

Précédé de sa réputation , il obtint du tyran , la délivrance de Pélopidas , et lui accorda une trêve de trente jours.

A peine les Thébains se furent-ils retirés , qu'Alexandre commença à piller , et détruire plusieurs villes de Thessalie. Ces peuples implorèrent les Thébains , et demandèrent Pélopidas pour chef. Il partit : mais son armée étant effrayée d'une éclipse de soleil , il ne voulut point la contraindre à le suivre. Il se fit seulement accompagner de trois cents cavaliers , Thébains ou autres , qui le suivirent de bonne volonté , et il partit , non seulement

malgré les sinistres prédictions des devins , mais encore sans écouter les conseils de ses plus sages concitoyens. Sa haine personnelle contre Alexandre , ne lui permettoit pas de retarder la vengeance qu'il espéroit.

Il se promettoit d'ailleurs beaucoup de gloire , en punissant cet ennemi de l'humanité.

Quand il eut joint les Thessaliens , il rencontra près de Cynocéphales (1) , l'armée du tyran , une fois plus forte que la sienne. Alexandre , sachant que Pélopidas n'avoit avec lui que peu de Thébains , n'hésita pas à l'attaquer.

Pélopidas étant venu au secours de son infanterie dans un moment critique , fit plier l'armée ennemie ; alors , du haut d'une des petites collines dont le champ de bataille étoit couvert , il chercha des yeux son ennemi ; l'ayant apperçu , il oublia qu'il étoit général , et n'écoulant plus qu'une aveugle colère , il courut en avant de ses troupes , appelant Alexandre , et le défiant au combat : celui-ci ne l'attendit point , et se jeta au milieu de ses gardes. Pélopidas fut d'abord accablé de traits ; et , malgré des pro-

(1) *Têtes de chien*. Ce lieu reçut peut-être ce nom bizarre des petites collines dont on va parler , et qui s'élevoient au milieu de la plaine.

diges de valeur, périt ensuite de plusieurs coups de javelot. Ses troupes n'arrivèrent que pour le venger, et tuèrent plus de trois mille ennemis.

Thèbes et les Thessaliens le pleurèrent : on lui fit des funérailles magnifiques ; mais on s'affligea de ce qu'il avoit mis fin lui-même à sa carrière brillante, par une témérité inexcusable.



Mort d'Alexandre , tyran de Phérès.

Les Thébains venoient de forcer Alexandre à un traité honteux , et de venger en partie les mânes de Pélopidas , lorsque ce tyran périt d'une façon aussi peu attendue que tragique. Sa femme Thébé , qui avoit cherché à adoucir la captivité de Pélopidas , ne voyoit son époux qu'avec horreur. Elle se rappela les conseils que le généreux Thébain lui avoit donnés , et résolut de tuer Alexandre , de concert avec ses trois frères , Tisyphonus , Pytholaüs et Lycophron. Alexandre , qui ne se confioit point à ses gardes , couchoit dans une chambre élevée , à laquelle on ne parvenoit que par une échelle. Un gros chien gardoit ce lieu , où un seul esclave étoit admis.

Un soir qu'il avoit beaucoup bu , il s'en-

dormit. Thébé donna ordre à l'esclave d'emmener le chien , de peur , disoit-elle , qu'il ne troublât le sommeil de son époux. Alors elle fit monter ses frères qu'elle avoit cachés dans une chambre voisine. Ils hésitèrent un moment : elle les menaça d'éveiller Alexandre et de les accuser : ils le poignardèrent.

La nouvelle de sa mort causa une joie extrême dans la ville : son cadavre , après avoir été exposé à mille outrages , fut privé de sépulture , et abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie.



ÉPAMINONDAS.

C'EST le plus grand homme qu'ait eu la Grèce. Il ôta aux Spartiates la suprématie sur cette contrée , pour la donner à ses compatriotes les Thébains ; il fut aussi habile négociateur que grand guerrier , et mourut pour son pays , au sein de la victoire.

Dans les traits qu'on va rapporter de lui , on ne sera point obligé , comme on l'est trop souvent , de joindre , par respect pour la vérité , la censure aux éloges.

Il naquit et resta toujours pauvre. Un jour ses amis étoient étonnés , de ce qu'il fût resté

quelque tems enfermé chez lui. « C'est, leur dit-il, que j'ai été obligé de faire blanchir mon manteau ». Quand il partit pour commander l'armée, il emprunta 50 dragmes (environ 45 fr.) pour entrer en campagne. Dans cet état, il n'accepta jamais non seulement les dons d'un prince de Thessalie, ni ceux du roi de Perse, mais même ceux que ses amis le pressoient de recevoir d'eux. Il se fit rendre son bouclier, par celui qui lui servoit d'écuyer, lorsqu'il apprit que cet homme avoit vendu la liberté d'un captif.

Au-dessus de la superstition, il répondit à des gens timides qui lui annonçoient des oracles sinistres : par un vers d'Homère, dont le sens est :

« Il n'y a qu'un seul augure favorable, c'est de combattre pour sa patrie. » Cependant, sachant à quels hommes il avoit affaire, il se fit annoncer de divers endroits, d'heureux augures pour rassurer les soldats.

A Leuctres, où il n'avoit que 6,000 hommes de pied et 400 cavaliers, il défit les Lacédémoniens conduits par leur roi Cléombrote, au nombre de 24,000 d'infanterie et 1,600 de cavalerie. Son ami Pélopidas commandoit le bataillon sacré, composé de 300 jeunes Thé-

bains d'élite , unis par le serment, de se défendre les uns et les autres, jusqu'au dernier soupir. Un mouvement que Pélopidas exécuta à propos, détermina la victoire, Cléombrote fut tué. Les Lacédémoniens eurent l'honneur d'emporter son corps, mais ils perdirent quatre mille hommes. Les Thébains n'eurent pas trois cents morts. Au milieu des félicitations de son armée, Epaminondas se trouva sur-tout heureux, de ce que son père et sa mère, étant encore vivans, ils pouvoient jouir de son triomphe.

Epaminondas porta la terreur chez les alliés de Sparte ; soixante-dix mille hommes de diverses nations, marchèrent sous ses enseignes. Il arracha au joug le plus dur, les malheureux Messiniens. Pour la première fois, les femmes de Lacédémone virent la fumée du camp ennemi.

Cette ville fut sauvée par plusieurs circonstances qui ne peuvent porter atteinte à la gloire d'Epaminondas. La prudence et la valeur d'Agésilas, la défection d'un grand nombre d'alliés, l'hiver, le manque de vivres, les armemens des Athéniens et de quelques autres peuples, en faveur des ennemis, l'engagèrent à se retirer ; mais il ne fut nullement inquiété

dans la retraite , par des ennemis qui n'avoient pas osé se présenter en plaine devant lui , et emporta de la Laconie , un butin considérable.

Epaminondas et son ami , avoient conservé le commandement quatre mois au-delà du terme fixé. Les Thébains voulurent les condamner à mort. Pélopidas s'abaissa aux prières : Epaminondas leur dit : « Je demande que l'on grave sur mon tombeau : les Thébains ont donné la mort à Epaminondas , parce qu'à Leuctres il les força de vaincre les Lacédémoniens , dont auparavant ils n'osoient soutenir les regards ; parce qu'il rétablit Messine , assiégea Lacédémone , trop heureuse d'échapper à sa ruine ; parce que sa victoire sauva sa patrie et la liberté de la Grèce ». On n'osa pas le condamner , mais on lui donna pour l'humilier , l'emploi subalterne de veiller à la propreté des rues et des égouts de la ville. Il s'acquitta de ces fonctions très-bien, et sans se plaindre.

A Mantinée , Epaminondas étoit d'un tiers plus fort que les Lacédémoniens , qui avoient 20,000 hommes de pied, et 2,000 de cavalerie. Il décida personnellement la victoire à la tête d'une troupe d'élite ; mais , se laissant emporter par son courage , il fut enveloppé : il avoit tué plusieurs des ennemis acharnés contre lui , lorsqu'il reçut

un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. Ses soldats , après un combat opiniâtre , parvinrent à l'emporter dans sa tente.

Il respiroit encore. Les médecins avoient dit qu'il mourroit , lorsqu'on retireroit le fer de sa plaie. Il demanda son bouclier , le baisa , et s'informa du sort de la bataille. On lui dit que les Thébains étoient vainqueurs. « Ainsi , dit-il , j'ai assez vécu ». Toujours occupé de sa patrie , il désira voir deux généraux Thébains , Daiphautas et Jollidas , qu'il vouloit désigner comme ses successeurs. Lorsqu'il apprit qu'ils avoient péri , il dit : « conseillez aux Thébains de faire la paix ». Aussitôt il ordonna d'arracher le fer. Un de ses amis regrettoit qu'il ne laissât pas du moins des enfans : « je laisse , répondit-il , deux filles immortelles : la victoire de Leuctres et celle de Mantinée ». Alors il retira lui-même le fer de sa plaie , et expira.

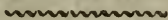
Un trophée à sa gloire , et son tombeau furent érigés sur le champ de bataille même. Ce tombeau n'étoit qu'une seule colonne , à laquelle on avoit suspendu son bouclier. Ces monumens funèbres étoient sacrés chez les Grecs , et respectés même par la nation dont ils perpétuoient la défaite.



Mort d'Epaminondas.



Trois villes prétendoient qu'un de leurs concitoyens avoit porté à Epaminondas le coup mortel. Les Athéniens nommèrent Gyllus , fils de Xénophon , les Mantinéens Machérion , et les Spartiates Anticratès. Cette dispute est un trait de plus au tableau de la gloire d'Épaminondas : ce qui le rend complet , c'est que Thèbes , lorsqu'elle eut perdu ce grand homme , retomba dans l'obscurité d'où il l'avoit tirée.



Agésilas est envoyé en Égypte. — Sa mort.

TACHOS , roi d'Égypte , craignant d'être attaqué par Artaxerces , envoya demander des troupes aux Spartiates. Il désiroit qu'Agésilas les commandât , et promettoit de le nommer général en chef de toutes ses forces : on consentit à ses désirs.

L'aspect d'Agésilas , déjà vieux , démentit l'idée que les barbares avoient conçue de lui. Tachos partagea cette prévention. Non seulement il ne lui donna point le commandement suprême , comme il l'avoit promis , mais il négligea les sages conseils de ce prince.

Agésilas se vengea d'une manière qui n'ho-

nora pas sa bonne foi. Il prit le parti de Nectenabus, compétiteur de Tachos, et nommé roi par une partie des Égyptiens. Il lui rendit de grands services; et, quoiqu'il lui fût suspect, non sans quelque raison, l'ayant enfin bien affermi sur le trône, il se rembarqua pour revenir à Sparte; mais les vents contraires le poussèrent sur la côte d'Afrique, à un endroit appelé le Port de Ménélas. Là, il mourut à l'âge de 84 ans. Il en avoit règné 41. Pendant plus de 30, il avoit été regardé comme le premier personnage de la Grèce. Les derniers tems de sa vie jetèrent beaucoup moins d'éclat; et, malgré la partialité de Xénophon, qui le regarde comme le plus illustre de tous les grands hommes qu'il eût connus, on peut dire qu'Agésilas avoit survécu à sa gloire. On porta son corps à Sparte; et son fils Archidamus lui succéda.



*De quelques philosophes. — Pythagore.
— Démocrite. — Héraclite. — Aristippe. — Épicure.*

IL y avoit dans la philosophie des Grecs une foule d'erreurs, de systèmes sur lesquels

il seroit au moins superflu de porter un regard attentif. On se bornera donc à parler brièvement de quelques hommes distingués , ou par l'étendue de leurs lumières, ou par quelque singularité dans leur doctrine.

Pythagore de Samos est plus connu par la secte qu'il fonda, que par ses actions. Il paroît qu'il voyagea beaucoup , et qu'il prit en Égypte la plus grande partie des préceptes mystérieux qu'il transmit à ses disciples. A son retour, il vit sa patrie subjuguée par un tyran , et alla chercher dans une autre contrée, le repos et la liberté qu'il ne trouva pas.

Les habitans de Crotone, en Italie, dont il essaya de réformer les mœurs, l'écoutèrent d'abord favorablement; mais il fut ensuite obligé de s'enfuir, et, errant de ville en ville, il se vit jusqu'à sa mort, dans une situation, précaire et malheureuse.

Démocrite d'Abdère, en Thrace, voyagea comme Pythagore; et, de retour chez lui, passa sa vie dans une profonde retraite.

Héraclite d'Ephèse est sur-tout connu par son caractère sombre, son orgueil et sa misanthropie. Il refusa d'être placé à la tête du Gouvernement, et de donner des lois à ses concitoyens; parce que, leur dit il, ils étoient trop

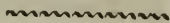
corrompus. Haï de ceux qu'il détestoit, il se retira sur les montagnes voisines d'Ephèse, où il traîna quelque tems son existence, en se nourrissant d'herbes sauvages.

C'étoit là un singulier philosophe ; en donnant le même nom à Aristippe, les Grecs prouvèrent qu'ils n'y attachoient pas une idée bien importante ; puisqu'ils s'embarrassoient peu de désigner ainsi des hommes dont les principes et la conduite offroient les contrastes les plus frappans.

Disciple de Socrate, Aristippe ne tarda pas à se faire des opinions beaucoup moins sévères que celles de son maître. Le plaisir fut son but. Il ouvrit une école, et fit payer ses leçons, malgré les réclamations des élèves de Socrate. Denys le jeune, de Syracuse, l'appela près de lui, et le philosophe devint à sa cour un adroit courtisan. Sa morale accommodante lui fit un grand nombre de disciples ; et, si les idées qu'on attache à la doctrine d'Epicure étoient exactement vraies, on pourroit regarder Aristippe comme son précurseur.

Epicure, né la même année que Ménandre, est plus généralement connu qu'Aristippe. Son nom est attaché à celui d'une secte dont les nombreux partisans placent dans la volupté le

bonheur suprême. On a prétendu qu'en regardant Epicure comme le chef de cette école, on le calomnioit; et on a dit, qu'il ne faisoit consister la volupté que dans l'étude de la vertu. Ce seroit donc un abus de mots qui auroit ainsi nui à sa réputation. Quoiqu'il en soit, Epicure est aussi accusé d'avoir nié la providence; non qu'il parût rejeter l'existence des dieux, mais parce qu'il ne leur accordoit aucune influence sur les hommes et le gouvernement du monde; ce qui donne en effet les mêmes résultats. Il ne nous reste rien des nombreux ouvrages qu'il avoit composés; mais il suffit de lire le poème latin de Lucrèce sur la *nature des choses*, pour savoir à quoi s'en tenir. Tous ses dogmes y sont exposés, et il demeure constant, que le système d'Epicure n'étoit au fond, qu'un véritable matérialisme.



Quelques traits de Diogène.

BANNI de Sénopé, sa patrie, comme faux-monnoyeur, Diogène vint à Athènes, y rencontra Antisthènes, fondateur de la secte Cynique; il fut son disciple, et trouva moyen d'outrager encore les pratiques de la prétendue philoso-

phie de son maître. Il voulut se rendre indépendant des hommes et de la fortune. Il se vantoit d'opposer la nature aux lois, et la raison aux passions, comme si c'eût été un titre de gloire. On le voyoit quelquefois en plein jour une lanterne à la main, disant qu'il cherchoit un homme : il ajoutoit, je n'en ai vu nulle part ; mais à Sparte j'ai vu des enfans. Il ne dédaignoit pas de demander l'aumône aux passans, et logeoit habituellement dans un tonneau. Aucun sentiment de pudeur ne l'arrêtoit, ou plutôt il se faisoit un honneur extravagant de la braver. Il se couchoit en été sur le sable brûlant, et en hiver marchoit sur la neige les pieds nus. Un jour que, pendant une forte gelée, il embrassoit à demi-nu une statue de bronze, un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit ; « non, répondit-il : — en ce cas, reprit judicieusement cet homme, quel mérite avez-vous » ?

Platon avoit très-mal défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes. Diogène fit sentir à sa manière, ce que cette définition avoit de ridicule. Il entra un jour dans l'école de ce philosophe, et jetant à terre un coq qu'il avoit déplumé, « tenez, lui dit-il, voilà votre homme ».

Le même Platon l'appeloit Socrate fou , mais ce fou - là , cet homme trop fameux par tant de turpitudes , avoit un esprit très - vif ; et on a retenu de lui plusieurs bons mots , ou même plusieurs mots remarquables , qui méritoient cet honneur.

Des Athéniens le voyant entrer dans leur ville , lui demandèrent d'où il revenoit. — De l'appartement des hommes à celui des femmes. (Il revenoit de Sparte).

Y avoit - il , lui dit - on une autre fois , beaucoup de monde aux Jeux Olympiques ? — Beaucoup de spectateurs , mais peu d'hommes. (Il ne songeoit pas , en faisant cette réponse , piquante dans la bouche de tout autre , qu'il s'étoit souvent plaint de n'avoir encore pu rencontrer un homme nulle part).

On lui dit : « Les habitans de Sinope , vos compatriotes , vous ont condamné à sortir de leur ville. — Et moi je les ai condamnés à y rester ».

Il vit rougir un jeune homme d'une expression indécente : « Courage , mon ami , voici la couleur de la vertu ».

La plus célèbre de toutes ses réponses est celle qu'il fit à Alexandre. Lorsqu'il étoit à Corinthe : ce prince s'approcha , suivi de plusieurs courtisans , du tonneau de Diogène , et

lui demanda , s'il pouvoit faire quelque chose en sa faveur : « Oui , répondit le Cynique , c'est de t'ôter de mon soleil ». On se récria sur ce que cette réponse avoit d'inconvenant ; mais Alexandre applaudit à son originalité , et dit , que s'il n'étoit pas Alexandre il voudroit être Diogène ». C'est que , comme on l'a remarqué , il devoit être frappé d'un mot qui annonçoit une manière de voir entièrement opposée à la sienne , puisque le conquérant vouloit tout , tandis que le philosophe faisoit profession de ne rien vouloir.

Cette abnégation de soi-même avoit chez Diogène , la vanité pour principe , et Platon le fit bien sentir un jour. Diogène se tenoit sous une gouttière dont l'eau tomboit avec abondance , et il affectoit de ne pas changer de place. On le plaignoit : « Si vous voulez , dit Platon , que votre compassion lui soit utile , faites semblant de ne le pas voir ».



Principaux traits de la vie de Socrate.
— Sa naissance. — Son caractère.

Ce simple particulier d'Athènes , que sa vie et sur-tout sa mort ont rendu plus fameux

que bien des potentats, naquit la 4.^e année de la 77.^e olympiade, 471 ans avant J. C., du sculpteur Sophronisque et de Phénérète, sage-femme. Il eut d'abord du goût pour l'état de son père, et y fit des progrès. Du tems de Pausanias, on voyoit encore à Athènes une statue de Mercure et celles des Graces, exécutées de sa main, et dont on estimoit le travail. Mais bientôt, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie, et prit pour maître Archélaüs, qui avoit été disciple d'Anaxagore. Tout citoyen étant soldat à Athènes, il porta plusieurs fois les armes; et se fit remarquer par son courage. Dans sa vieillesse, il devint membre du Sénat, et on a eu occasion de remarquer qu'il y donna des preuves de son amour pour la justice, quelque risque personnel qu'il pût alors courir.

Il étoit pauvre. Son bien n'alloit qu'à quatre-vingts mines (1). Il prêta cette somme à un ami qui ne put la lui rendre; de sorte que, selon Xénophon, il ne posséda plus en tout que cinq mines (ou quatre cent cinquante

(1) Selon l'évaluation de la mine par le savant Barthélemy, cette somme, portée par Rollin à 4,000 livres, feroit aujourd'hui 7,200 francs.

francs). Il eut des amis et des disciples riches , et ne voulut point partager leur opulence ; mais quand il étoit dans la détresse , il l'a- vouoit. Il dit un jour , en présence de plusieurs d'entre eux : « si j'avois de l'argent , j'achete- rois un manteau ; et ces paroles , adressées à tous , provoquèrent les offres qui lui furent sur- le-champ faites. Il refusa d'aller à la cour d'Ar- chelaüs roi de Macédoine , ne voulant pas , di- soit-il , accepter d'un homme , plus qu'il n'étoit en état de lui rendre. Sans doute aussi , il pré- féroit le séjour d'Athènes à celui d'une contrée qui n'avoit alors nulle célébrité , et qui étoit à peine comptée parmi les états de la Grèce.

Sa tranquillité d'ame est célèbre. Un jour sa femme Xantippe , dont , grace à lui , l'hu- meur acariâtre est connue de toute la postérité , après l'avoir accablé d'injures , finit par lui jeter sur la tête de l'eau très-sale. Socrate se contenta de dire : « quand le tonnèrre a gron- dé , il faut bien que la pluie arrive ».

Une autre fois , il reçut un soufflet : « il est fâcheux , dit-il , sans s'émouvoir , d'ignorer quand on doit se munir d'un casque ».

Après un pareil trait de patience , il devient inutile d'en citer d'autres. Il s'en faut cepen- dant bien qu'on le donne ici comme un mo-

dèle à suivre. Dans nos mœurs modernes, l'honnête homme n'insulte pas, et ne se laisse point insulter. Au reste, on a aussi attribué ce mot à Diogène.

Quelques écrivains ont prétendu, que Socrate usa de la permission donnée par un décret rendu pendant la guerre du Péloponèse; et, qu'outre Xantippe, il eut pour femme une petite - fille d'Aristide, appelée Myrto; mais pour démontrer la fausseté de cette anecdote, l'on fait deux objections qui paroissent très-fondées: d'abord, Platon et Xénophon, à qui on doit tant de détails sur la vie et la doctrine de Socrate qui n'écrivit jamais rien, ne parlent point de cette prétendue seconde femme; ensuite, il n'est nullement question de ce décret dans Thucydide, Xénophon, ou Diodore de Sicile, qui sont entrés dans de si grands détails sur la guerre du Péloponèse.



Autres détails sur Socrate.

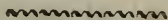
UN jour Céréphon, l'un des plus zélés de ses disciples, consulta l'oracle de Delphes, pour savoir s'il existoit un homme plus sage que Socrate: la réponse fut qu'il n'y en avoit

point. Socrate ne sachant comment expliquer une décision dont sa modestie ne lui permettoit pas de convenir, mais qu'il n'osoit accuser d'imposture, interrogea plusieurs personnes parmi celles qui recherchoient le plus la célébrité, telles que les membres du Gouvernement, les poètes, etc. Par une méthode d'interrogation qui, comme son ironie, lui étoit particulière, il parvint à découvrir, qu'ils manquoient des lumières dont on les supposoit, et dont ils se croyoient doués. Alors, il crut pouvoir expliquer le sens de l'oracle, en disant : « qu'il l'avoit appelé plus sage que tous les autres hommes, seulement, parce qu'il avoit par-dessus eux, la conviction intime qu'il ne savoit rien ».

Cette décision de l'oracle ne contribua pas peu à multiplier le nombre des ennemis du philosophe. L'ardeur que les jeunes gens monstroient à suivre ses leçons, qu'il donnoit gratuitement, fut aussi une des causes de la haine que lui vouèrent ceux dont il contrarioit les vues, ou même les spéculations pécuniaires. En effet, les plus riches des Athéniens, et Alcibiade lui-même, tout fier, tout ami des plaisirs qu'il étoit, recherchèrent avec avidité l'avantage d'être instruits par lui.

Il faut avouer aussi, que la manière dont il argumentoit avec les Sophistes, n'étoit pas propre à lui concilier leur affection. Fort laid, (comme nous sommes à portée d'en juger par plusieurs de ses bustes parvenus jusqu'à nous), et ayant de plus quelque chose de stupide dans l'air du visage, il affectoit une profonde ignorance; et faisant à son interlocuteur, qu'il interrogeoit publiquement, questions sur questions, il le conduisoit insensiblement, par la force de sa dialectique, à ne plus pouvoir proférer que des absurdités. Alors, en terminant cette manière de discuter, dont notre expression assez moderne de *mystification*, peut assez bien donner l'idée, il se plaignoit de ce qu'un homme si savant, ne daignoit pas s'abaisser à sa portée, et refusoit de lui communiquer ses lumières.

Les jeunes élèves du sophiste, auditeurs très-attentifs de l'entretien, prenoient aussitôt envers leurs maîtres, des sentimens de mépris, qui ne tardèrent point à rendre ridicule le nom de *sophiste*, jusqu'alors honoré chez les Grecs: c'est même sous cette qualification, qu'il est parvenu jusqu'à nous.



Du génie ou démon familier de Socrate.

SOCRATE a eu des partisans enthousiastes ; mais il n'a pas manqué de détracteurs. Long-tems avant sa condamnation , Aristophanes l'avoit représenté, dans la comédie des *Nuées*, enseignant à ses disciples à voler leurs parens, proférant des blasphèmes contre les dieux, etc. Les inculpations d'un homme sans frein et sans pudeur, tel qu'Aristophanes, n'ont point nui à sa réputation. Ses mœurs ont aussi été attaquées ; mais il paroît, que sur ce sujet, à l'occasion duquel on ne veut entrer ici dans aucun détail, il fut également calomnié.

La grande accusation portée contre Socrate, non par ses ennemis ni par ceux de la philosophie, mais par des gens sages et impartiaux dans tous les siècles, a rapport au privilège dont il se vantoit, d'avoir à ses ordres un démon ou esprit familier, qui lui donnoit intérieurement des conseils, dans les actions importantes. Ce démon, au reste, ne l'excitoit pas à faire telle ou telle action ; il se contenoit de l'en détourner, quand elle n'étoit pas convenable. De très-graves écrivains ont fait des conjectures sur ce démon. Pour disculper Socrate, d'avoir voulu tromper ses contempo-

rains, Xénophon, dont Rollin paroît adopter l'opinion, prend un parti fort ingénieux : il prétend que cette voix intérieure n'étoit en Socrate, que sa prudence, supérieure à celle des autres hommes, mais qu'il faisoit semblant de croire surnaturelle, afin de ne pas passer pour arrogant.

Ceci ne satisfait pas entièrement. On cite des circonstances où il paroît bien difficile de disculper Socrate, et de ne pas le considérer comme ayant un très-grand penchant à augmenter par le charlatanisme, la considération dont il jouissoit.

Un jour, par exemple (s'il faut en croire Plutarque, dans le Traité qu'il a composé exprès sur le génie de Socrate), le philosophe se promenoit avec plusieurs de ses disciples : tout-à-coup il s'arrête, et leur ordonne, d'après le conseil intérieur de son génie, de prendre un autre chemin, quoiqu'il n'y eût pour eux aucun inconvénient à suivre celui dans lequel ils étoient.

Il est vrai qu'on ajoute, que quelques-uns d'entre eux, ne se conformèrent point à son avertissement, et qu'ils rencontrèrent un troupeau de porcs qui les couvrirent de boue. Reste à savoir, si ce malheur étoit assez grand, pour mériter l'intervention du génie.

Pour second exemple, on citera textuellement Barthelemy, dont l'opinion doit être ici d'un grand poids. Les lumières de cet écrivain, et les éloges qu'il donne d'ailleurs à Socrate, doivent le rendre exempt de tout soupçon de partialité.

« Au siège de Potidée, on s'aperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil (car c'étoit en été). Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et, dans leur admiration, se le montraient l'un à l'autre. Le soir quelques-uns d'entre eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente.

Vouloit-il se donner en spectacle à l'armée? Son esprit pouvoit-il suivre pendant si longtemps le fil d'une vérité? Ses disciples, en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances? Convenons plutôt, que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux, présente quelquefois des singularités inexplicables ».

Malgré la réserve de Barthelemy, il est aisé





Mort de Socrate .

de voir quelle étoit son opinion sur la conduite de Socrate en cette occasion. On s'est proposé de n'offrir à l'admiration des jeunes gens , pour qui cet ouvrage est spécialement fait , que ce qui est vraiment digne d'être admiré. Ainsi on ne dissimulera point que plusieurs écrivains ont proposé sur le génie de Socrate, ce dilemme, qu'il paroît très-difficile de refuter. Ou , disent-ils , Socrate croyoit à la réalité de son génie , ou il n'y croyoit pas. Dans le premier cas , il avoit le transport au cerveau ; dans le second , il étoit un imposteur.



Accusation et mort de Socrate.

SOCRATE avoit soixante-neuf ans , lorsque peu de tems après l'expulsion des *Trente* , ses ennemis résolurent de mettre à exécution les sinistres projets qu'ils avoient formés contre sa vie. On a déjà parlé de la première accusation portée contre lui vingt ans auparavant : car on peut appeler ainsi l'infâme comédie des *Nuées* d'Aristophanes. De l'esprit et quelques scènes plaisantes , ne doivent pas faire excuser ce qu'avoit d'atroce une pareille ingratitude^{sup} seul il mettre sur le théâtre d'Athènes du contre les

contre des Dieux, et sur-tout contre Jupiter dans la bouche d'un citoyen, c'étoit provoquer sa mort ; et l'on conçoit à peine, que l'excès de la licence ait été jusque-là, ou que, dès ce moment, Socrate n'ait pas été victime des odieuses délations d'Aristophane.

A la tête des ennemis de Socrate, étoient Mélitus et le prêtre Anytus. Le premier l'accusa formellement de ne point reconnoître les dieux d'Athènes, d'introduire de nouvelles divinités, et de corrompre la jeunesse.

Depuis quarante ans que Socrate avoit des disciples, jamais ses leçons n'avoient été secrètes. Ses principes devant être parfaitement connus, l'accusation étoit donc absurde ; mais dans Athènes, tout étoit à craindre sur une telle matière ; et les amis de Socrate le sentoient bien. Lysias, le plus habile des orateurs de ce tems, lui apporta une défense très-éloquente. qu'il avoit composée pour lui ; mais Socrate ne voulut point en faire usage. Il refusa de se défendre par une autre bouche que la sienne. Il dédaigna tous les moyens employés pour fléchir les juges, comme les prières, les sollicitations, les larmes de la femme de l'accusé, etc.

Mais que Mélitus prononça, étoit bien

profondément médité et très-adroit ; Socrate avoua qu'il s'étoit presque méconnu lui-même , tant les accusations paroissoient avoir de vraisemblance , quoiqu'elles ne fussent nullement fondées sur la vérité.

La réponse de Socrate , recueillie par Platon , est parvenue jusqu'à nous , dans l'*apologie* que ce philosophe éloquent composa en faveur de son maître ; ouvrage regardé avec raison comme un des plus intéressans et des plus admirables de ceux que l'antiquité nous a laissés ; mais ce discours perdrait trop à n'être présenté que par extraits ; et la nature de ce livre ne permet pas de l'y insérer en entier.

On remarquera seulement que , sans s'écarter , ainsi qu'il l'avoit promis dès son début , du ton de simplicité qu'il mettoit dans ses leçons familières , Socrate allégua pour sa défense , les raisonnemens les plus victorieux. Il observa sans affectation , qu'après avoir gardé tous les postes où il avoit été placé à Potidée , à Amphipolis , à Délium , la crainte de la mort ne devoit pas en ce moment lui faire abandonner le poste où la Providence l'avoit placé. Il rappela sa conduite courageuse , lorsque seul il s'étoit opposé au jugement rendu contre les

généraux victorieux aux Arginuses , ou quand il avoit résisté en plus d'une occasion , aux volontés tyranniques des *Trente*. Il est à remarquer , qu'il ne désavoua point que son génie familier l'avoit détourné des affaires publiques , dont on lui reprochoit de s'être tenu éloigné. Il termina enfin , en disant qu'il étoit plus persuadé que ses accusateurs , de l'existence de Dieu , puisqu'il s'abandonnoit à ce que ce Dieu et ses juges décideroient de son sort , sans avoir recours aux supplications , qui ne lui convenoient pas à son âge , et lorsque tant de fois il avoit enseigné le mépris de la mort.

Le ton ferme , quoique modeste , qu'il prit en cette occasion solennelle , le refus qu'il fit si constamment de se refuser à l'usage , commencèrent à indisposer ses juges contre lui. Cependant Mélitus , n'ayant pas d'abord en sa faveur la cinquième partie des voix , alloit être condamné comme calomniateur , d'après la loi , à payer une amende de mille dragmes (évaluées par Rollin à 500 livres , et à 900 par Barthelemy) , lorsqu'Anytus et Lycon vinrent à son aide , en se portant aussi pour accusateurs. Leur crédit entraîna un grand nombre de voix , et sur cinq cent un votans , deux cent quatre-vingt-un condamnèrent Socrate , tandis qu'il ne fut absous que par deux cent vingt.

En ces sortes d'accusations , où il ne s'agissoit pas de crimes d'état , la loi vouloit que , par le premier jugement , on se contentât de déclarer l'accusé coupable. On lui laissoit ensuite le choix de demander , que la peine de mort fût commuée en celle de l'exil , de la prison , ou d'une amende pécuniaire ; sur sa réponse , on rendoit l'arrêt définitif. Celle que fit Socrate pourra paroître extraordinaire ; on la rapportera sans aucune observation.

Il dit que , « puisqu'on l'obligeoit à fixer lui-même le sort qu'il méritoit , attendu qu'il avoit passé toute sa vie à instruire les Athéniens et leurs enfans , et qu'il avoit négligé les affaires domestiques , les emplois et les dignités , pour travailler à rendre ses concitoyens vertueux , il se condamnoit à être nourri le reste de ses jours dans le Prytanée , aux dépens de la république ».

Telle fut , selon Xénophon , la substance de son discours. Platon dit , qu'il offrit de payer une amende d'une mine seulement , vu son indigence ; et que , sur les instances de ses amis qui offrirent d'être ses cautions , il porta ensuite cette amende jusqu'à trente mines. Il y a bien de la différence entre ces deux versions. « On peut peut-être les concilier , suivant Rollin , en disant que Socrate refusa d'abord de faire au-

cune offre, et qu'ensuite, il se laissa vaincre aux pressantes sollicitations de ses amis ». Ce raisonnement ne paroît pas concluant ; mais ce qui est très-certain, c'est que les juges, révoltés de sa première réponse, le condamnèrent à boire la ciguë.

Socrate leur adressa encore quelques paroles, où il conserva toute la dignité de son caractère ; et lorsqu'Apollodore, l'un de ses disciples, lui témoigna la douleur de ce qu'il mourroit innocent ; il lui répondit en souriant : « aimeriez-vous mieux que je mourusse coupable » ?

Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, l'égalité, la grandeur de son ame ne se démentirent pas un instant. Il marcha vers la prison d'un pas tranquille ; et ses amis l'y visitèrent pendant les trente jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'exécution du jugement. Ce long délai avoit pour cause l'envoi du vaisseau sacré à Délos ; jusqu'à son retour il n'étoit pas permis de faire mourir aucun condamné.

Socrate passa ce tems à consoler ses amis, à s'entretenir avec eux, comme s'il eût été dans une toute autre situation. Criton, l'un d'eux, observa que la veille même de sa mort, il eut un sommeil aussi paisible qu'en aucun

autre tems. Il composa un hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane , et mit en vers une fable d'Esopé.

Le jour où le vaisseau devoit, en revenant de Délos , marquer l'époque de la mort de Socrate , ce même Criton vint lui annoncer et cette tristesse nouvelle , et l'assurance que le geolier , gagné par ses amis , le laisseroit s'enfuir. Il lui offrit en même tems une retraite en Thessalie. Socrate lui demanda, en riant , « s'il connoissoit , hors de l'Attique , une retraite où on ne mourût point ». Criton employa vainement les raisons les plus fortes , pour le déterminer à fuir. Socrate le força de convenir , du moins en le réduisant au silence, que les principes qu'ils avoient jusque-là professés tous deux, ne permettoient pas de se soustraire à la puissance des lois.

A l'arrivée du vaisseau , tous les amis de Socrate se rendirent près de lui , excepté le seul Platon , qui étoit malade. Ils attendirent que les onze magistrats chargés de l'administration des prisons , lui eussent annoncé qu'il mourroit ce jour-là. Il ne portoit plus de chaînes , étant déjà , selon l'usage établi , considéré comme une victime dévouée à la mort. Ils trouvèrent auprès de lui sa femme Xan-

tippe , tenant un de ses enfans dans ses bras. Aussitôt qu'elle les vit , elle se mit à jeter des cris. Socrate demanda , et obtint qu'on la conduisît à sa maison.

Il passa le reste de la journée à s'entretenir tranquillement avec ses amis sur l'immortalité de l'ame. Ce fut cet entretien qui , rapporté à Platon , lui donna l'idée de composer son dialogue intitulé *Phédon*. Lorsque Criton lui demanda , de quelle manière il désireroit que l'on fit ses funérailles, Socrate , toujours rempli du sujet sublime qu'il venoit de traiter , lui répondit : « Ce sera comme vous le jugez convenable , si toutefois je n'échappe de vos mains ». Et il ajouta en souriant , et en s'adressant à ses autres disciples : « Je ne puis persuader à Criton que Socrate est réellement celui qui maintenant s'entretient avec vous. Il croit toujours que je suis celui qu'il va voir tout-à-l'heure. Il me confond avec mon cadavre ; et voilà pourquoi il me demande comment je veux être inhumé ».

Il passa dans une autre chambre : se baigna avec ses trois enfans , dont deux étoient en bas âge. Après leur avoir parlé quelques tems , il les fit retirer , ainsi que les femmes qui en prenoient soin. De retour dans sa chambre , il se mit sur son lit.

Le geolier vint au coucher du soleil lui dire , que le moment de prendre la ciguë étoit venu. Cet homme pleuroit ; et Socrate informa ses amis , qu'il lui avoit toujours témoigné de l'affection , et qu'il l'étoit venu voir souvent. Quand on eut apporté la coupe de ciguë ; Socrate demanda ce qu'il convenoit de faire. Le valet lui dit , que quand il auroit bu , il devoit se promener jusqu'à ce que ses jambes commençassent à s'appesantir , et se coucher ensuite sur son lit. Alors , prenant la coupe , sans changer de visage , il demanda s'il pouvoit faire des libations. On lui répondit , qu'il n'y avoit dans la coupe que la dose nécessaire. « Il m'est du moins permis , reprit-il alors , de prier les dieux , afin qu'ils soient favorables à mon départ et à mon dernier voyage ; c'est ce que je leur demande avec instance. » Il garda ensuite le silence pendant quelques instans , et but avec la plus parfaite tranquillité.

Aussitôt les larmes de ses amis , jusque-là retenues , coulèrent abondamment. Apollodore sur-tout , pousoit des cris et de profonds gémissemens. Socrate leur fit sentir avec douceur , le peu de force d'ame qu'ils montroient , et , pour se conformer à sa volonté , renfermèrent autant qu'ils le purent , leur douleur en eux-mêmes.

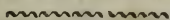
Quand il se fut promené quelque tems, il se jeta sur son lit, comme on le lui avoit recommandé, et se coucha la tête voilée. Au moment où il sentit que sa fin approchoit, il se découvrit la tête, et dit à Criton : « Souvenez-vous que nous devons un coq à Esculape; n'oubliez pas d'acquitter ce vœu pour moi ».

Dans ces dernières paroles de Socrate, quelques-uns ont vu un démenti donné à ses principes; mais sans en forcer nullement le sens, on a fort bien observé que, d'après la manière dont il s'exprimoit ordinairement, elles pouvoient très-bien signifier : « Le moment de ma guérison (de mon départ de ce monde) est arrivé. Sacrifiez pour moi un coq à Esculape, comme il est d'usage que le fassent ceux qui recouvrent la santé ».

Quand il eut cessé de vivre, Criton remplit auprès de lui un devoir pieux, toujours observé chez les anciens, en lui fermant les yeux et la bouche.

Platon, et les autres disciples de ce martyr de l'hypocrisie, se retirèrent à Mégare, chez Euclide, dans la crainte que la fureur des ennemis de Socrate ne se contentât pas d'une seule victime.

On dit que les Athéniens , ouvrant les yeux sur le crime dont ils s'étoient rendus coupables , érigèrent une statue et une petite chapelle , sous le nom de *Socratécon* , au sage qu'ils avoient immolé ; qu'ils firent périr Mélitus , et bannirent les autres accusateurs ; qu'enfin Anytus fut lapidé à Héracée ; mais tous ces récits , fondés uniquement sur le témoignage d'écrivains très-postérieurs , ne peuvent guère prévaloir sur le silence de Xénophon et de Platon , qui , morts long-tems après Socrate , ne parlent point de ces prétendus remords des Athéniens.



De Platon et d'Aristote.

PLATON , le plus fameux des élèves de Socrate , s'est élevé dans sa philosophie à des hauteurs souvent inaccessibles aux vulgaires mortels ; ou , pour parler plus sérieusement , ses écrits présentent des abstractions métaphysiques totalement dénuées de sens et de raison. C'étoit cependant un très-beau génie , et qui sembloit plus destiné par la nature , à être poète que philosophe. Il avoit fait dans sa jeunesse quelques tragédies , et on se prépa-

roit à les jouer, lorsque la connoissance qu'il fit de Socrate, changea entièrement ses idées. Il brûla ses vers, que, dans son orgueil, il n'avoit pas craint de comparer à ceux d'Homère ; mais sa brillante imagination se fit encore sentir dans ses ouvrages philosophiques, de sorte que, lorsqu'il est clair, peu d'écrivains ont autant que lui, d'agrémens et de charmes.

Il voyagea beaucoup. Étant en Sicile, pour voir l'Etna, il se rendit près de Denys l'Ancien, sur les instances que lui fit cet usurpateur. L'union entre eux ne fut pas de longue durée. Denys le fit embarquer, et vendre comme esclave. On le racheta, et il revint à Athènes. Denys, qui tenoit à l'opinion que les Grecs pourroient avoir de lui, osa lui écrire, et le prier de ne pas s'appesantir sur la manière dont il l'avoit traité. Platon fut alors vraiment philosophe. Il répondit, « qu'il n'avoit pas assez de loisir, pour songer à Denys ».

Dans la suite, il se rendit deux fois près du jeune Denys, et ces voyages ne furent guères plus heureux que le premier. Cette fois, cependant, sa liberté ne fut point attaquée. Il mourut dans un âge avancé. Ses *dialogues*, où il met Socrate en évidence, contiennent la doctrine de ce philosophe, et peut-être aussi plu-

sieurs opinions qui appartiennent moins au maître qu'à son illustre élève.

Aristote de Stagyre a eu une renommée encore plus grande que celle de son maître Platon. Ce qu'il y a de moins intelligible dans ses ouvrages, est précisément ce qu'on a voulu faire passer, pendant des siècles, pour des espèces d'articles de foi. Ceux qui refusoient de s'exprimer comme ses enthousiastes admirateurs, furent quelquefois exposés à des persécutions. Maintenant, cet homme extraordinaire est apprécié à sa juste valeur, et reçoit le juste hommage de tous les hommes éclairés. On laisse de côté sa *métaphysique* obscure et sa *physique* générale, dans laquelle il lui étoit impossible de ne pas consigner beaucoup d'erreurs. Mais, *ses observations sur les animaux*, sont encore très-estimées des juges les plus capables de prononcer sur cette matière. Buffon s'est exprimé, à ce sujet, de la manière la plus forte. Quant à sa *rhétorique* et à sa *poétique*, tous les littérateurs les regardent comme les productions d'un génie supérieur. Les plus habiles critiques venus après lui, se sont fait gloire d'adopter les principes qu'il établit; et, dans l'épopée, l'art dramatique, l'éloquence, etc., Aristote est encore, et doit toujours être un législateur pour les nations civilisées.

Aristote fut le précepteur d'Alexandre , qui lui témoigna toujours la plus haute considération ; et qui , du fond de l'Asie , lui faisoit passer les trésors et les objets d'histoire naturelle qui pouvoient lui donner les moyens de donner à ses savantes recherches, toute l'étendue nécessaire. La lettre que Philippe écrivit à Aristote , lorsqu'Alexandre vint au monde , est très-connue ; mais elle honore trop le monarque et le philosophe, pour qu'on ne la rapporte, pas ici.

« Sachez qu'il m'est né un fils. Je rends grace aux dieux , moins de l'avoir fait naître , que de l'avoir fait naître de votre tems. J'espère , que par vos soins et vos lumières vous le rendrez digne de moi et de mon royaume. »

Lorsqu'Alexandre mourut , on prétendit qu'Aristote avoit eu connoissance de la conspiration à laquelle on attribuoit la mort du conquérant. Si ce fait étoit prouvé , le reproche d'une affreuse ingratitude peseroit sur la mémoire d'Aristote ; mais cette inculpation est généralement considérée comme une infame calomnie.

Un an après la mort d'Alexandre , Aristote , qui vivoit paisiblement dans Athènes , fut accusé d'irréligion. Le sort de Socrate lui ensei-

gnoit le parti qu'il devoit prendre : il se retira dans l'Eubée , à Chalcis , et y passa le reste de ses jours.



*Guerre des alliés contre Athènes. —
Chabrias — Iphicrate. — Timothée.*

CES trois généraux furent les derniers qui soutinrent l'honneur du nom athénien. Ils se distinguèrent , lorsque Chio , Cos , Rhodes et Bysance voulurent se soustraire à une alliance qui n'étoit qu'un véritable joug.

Chabrias s'étoit déjà rendu recommandable dans la guerre des Thébains contre Sparte. Les premiers , dont il défendoit alors la cause , ayant pris la fuite , il donna ordre à ses soldats de mettre un genou en terre , de se serrer les uns contre les autres , et d'attendre ainsi l'ennemi , couverts de leurs boucliers et leurs piques en avant. Agésilas vainqueur , n'osa pas les attaquer , et les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias , où il étoit représenté dans cette même attitude. Chabrias périt glorieusement au siège de Chio , où il commandoit la flotte athénienne , parce que les autres galères n'osèrent pas le suivre dans le port dont

il avoit forcé l'entrée. Environné de toutes parts , il ne voulut point se sauver à la nage , comme ses soldats , parce qu'il ne crut pas devoir abandonner son vaisseau.

Iphicrate étoit fils d'un cordonnier ; un descendant d'Harmédius lui reprocha un jour la bassesse de sa naissance. Il lui répondit : « L'illustration de ma famille commence en moi, la votre finit en vous ». Dans la suite il épousa la fille de Cotys , roi de Thrace. Iphicrate fit à l'armure de ses soldats , des changemens très-avantageux , et les disciplina parfaitement.

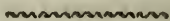
Timothée étoit fils de ce Conon qui rétablit Athènes. Il fut digne de son père , pour faire entendre que son bonheur, et non son habileté, étoit la cause de ses succès ; des envieux le firent peindre endormi , tandis que près de lui, la fortune prenoit des villes dans des filets. Il se contenta de dire : « si tout endormi je prends des villes, que ferois-je donc éveillé ? »

Cherès , Iphicrate et Timothée , commandoient devant Bysance la flotte athénienne , et avoient en vue la flotte ennemie. Il survint un orage affreux , et Cherès seul demanda , mais en vain , que l'on combattît. Appelant lâcheté, la prudence de ses collègues, il les dénonça. Timothée fut condamné à une amende

de cent talens , et ne pouvant la payer , il se retira à Chalcis. Il avoit dans une autre occasion , rapporté au trésor public , douze cents talens du butin fait sur l'ennemi , sans en rien réserver pour lui-même. Les Athéniens , après sa mort , réduisirent l'amende à dix talens , qu'ils firent payer au fils de Timothée , nommé comme son aïeul , Conon. On employa cet argent à rebâtir une partie de ces murailles que Conon , le père de Timothée , avoit relevées avec les dépouilles enlevées aux ennemis.

Quand Iphicrate fut appelé en jugement , la connoissance qu'il avoit du caractère des Athéniens et le sort de son collègue , lui firent prendre une précaution que l'on seroit presque tenté de ne pas blâmer , si les lois de l'équité ne devoient l'emporter sur toute autre considération. Il introduisit autour du tribunal , des jeunes gens armés de poignards qu'ils avoient soin de faire entrevoir de tems en tems. Les juges proclamèrent hautement son innocence. Un jour qu'on lui reprochoit cette singulière façon d'appuyer son bon droit , il répondit : « c'eût été une folie à moi de négliger de faire la guerre pour moi-même , lorsque j'avois su la bien faire pour les Athéniens ».

Les menaces que le roi de Perse fit aux Athéniens , et le peu de talent de Cherès , qui étoit resté seul chargé du commandement , amenèrent une paix où Athènes reconnut l'indépendance des quatre villes qui s'étoient soulevées contre elle. Ainsi cette cité si superbe , si ambitieuse , à plusieurs époques de son histoire , marchoit sensiblement vers la décadence.



Particularités sur Démosthènes.

CET orateur immortel , que son éloquence rendit si redoutable pour Philippe , naquit deux ans avant ce prince , la 4.^e année de la 99.^e olympiade , 381 ans avant J.-C. Son père faisoit valoir des forges , et jouissoit de quelque fortune.

Il entra dans l'école d'Isocrate , et goûta les leçons d'un maître , dont l'éloquence douce et compassée n'a rien qui ressemble à la sienne.

Issée , orateur fort et véhément , lui convint mieux ; mais les écrits de Platon contribuèrent sur-tout à développer son génie.

Les éloges , les applaudissemens que reçut un jour , après avoir parlé devant le peuple , un

orateur nommé Calistrate , déterminèrent Démosthènes sur le choix d'un état ; et lorsqu'il eut plaidé contre ses tuteurs , qu'il contraignit à lui rendre son bien , il crut pouvoir paroître à la tribune publique. Jamais essai ne fut plus malheureux. On ne peut trop répéter que le prince des orateurs grecs , que Démosthènes fut d'abord accueilli par les huées de ses concitoyens. Un seul , qui l'avoit attentivement écouté, démêla, à travers les défauts de sa prononciation , que son éloquence avoit du rapport avec celle de Périclès. Il lui rendit ainsi le courage ; et l'on va voir quels prodigieux efforts il fit , pour se corriger de ses défauts.

Il bégayoit , et ne pouvoit articuler certaines lettres. Son haleine étoit si courte , qu'il ne prononçoit pas de suite une période entière. Il se mit de petits cailloux dans la bouche , et déclamoit ainsi plusieurs vers de suite en marchant , ou même en gravissant sur le bord de la mer , des lieux escarpés. Pour s'accoutumer au bruit continu d'une assemblée populaire , il récitoit des harangues au moment où les flots étoient le plus agités.

Quant au geste , que les Athéniens prisoient tant chez un orateur , il l'étudia dans un miroir. Il avoit la mauvaise habitude de hausser

à chaque instant les épaules : il se tint dans une tribune très-étroite , où il étoit forcé de rester toujours à la même place ; et quand , dans la chaleur de la déclamation , il lui arrivoit de hausser encore les épaules , il en étoit averti par les pointes de deux piques suspendues.

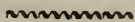
Pour mieux étudier , il se fit faire sous terre une retraite où il demeurait quelquefois plusieurs mois , après s'être fait raser la moitié de la tête , afin de n'être point tenté de sortir. C'étoit là qu'il composoit ses immortelles harangues , à la lueur d'une petite lampe. Ses ennemis disoient qu'elles sentoient l'huile , pour exprimer les peines qu'elles lui coûtoient. Il répondit que les leurs n'avoient pas tant coûté , et qu'on le voyoit bien. Il étoit fâché , disoit-il , si un ouvrier le dépassoit au travail. Pour perfectionner son style par l'étude d'un grand écrivain , il copia jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide.

Son génie ne le mettoit point au-dessus de certaines foiblesses ; et quelques circonstances de sa vie publique ou particulière n'honorent point sa mémoire. Un jour qu'en qualité de chorège de sa tribu , aux fêtes de Bacchus , il étoit à la tête d'une troupe de jeunes gens , un homme riche et singulier , nommé Midias , lui

donna publiquement un soufflet. Démosthènes se consola de l'affront, en lui faisant payer 3,000 dragmes. Quelque tems après il accusa un de ses parens de lui avoir fait à la tête une contusion assez grave. On pensoit qu'il s'étoit blessé lui-même; et comme il demandoit de l'argent pour réparation, les plaisans, qui pensoient au soufflet, dirent que sa tête lui rapportoit beaucoup.

Philippe et Démosthènes s'estimoient réciproquement. Le roi de Macédoine disoit que l'éloquence de l'orateur, lui étoit plus nuisible que toutes les troupes des Athéniens. Après Philippe, Antipater tint le même langage sur un homme qui rappeloit sans cesse aux Athéniens les vertus, le courage de leurs ancêtres, et les journées de Marathon, de Salamine et de Platée. Démosthènes, de son côté, parle ainsi de Philippe dans une de ses harangues.

« Je l'ai vu, ce même Philippe, à qui nous disputons l'empire de la Grèce, je l'ai vu couvert de blessures, privé d'un œil, ayant la clavicule brisée, une jambe et une main estropiées, toujours déterminé à affronter les périls, à abandonner à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudra choisir, pourvu qu'avec le reste, il vive avec gloire ».



Bataille de Chéronée.

CETTE bataille qui assura la domination de Philippe sur la Grèce , et porta aux Athéniens un coup dont ils ne se relevèrent jamais , fut livrée le sept du mois de Mémactérion , troisième année de la onzième olympiade , 3 août , 338 ans avant J. C. Athènes avoit dans Phocion , un général digne d'être opposé à Philippe ; mais il n'avoit pas été partisan de la guerre , et la faction qui l'avoit fait entreprendre , préféra remettre le sort de l'état entre les mains de Charer , qui n'étoit connu que par des désastres , et à Lysiclès , dont la présomption égaloit l'inexpérience. Les deux armées furent en présence près de Chéronée , en Béotie. Philippe avoit trente mille hommes de pied , et deux mille chevaux. On peut croire que l'armée des Athéniens et des Thébains leurs alliés , étoit à peu près égale en forces ; quelques historiens la représentent comme un peu plus , et d'autres comme un peu moins nombreuse.

Philippe , à l'aile droite , combattoit les Athéniens. Il avoit donné le commandement de la gauche à son fils Alexandre , alors âgé de seize ans , avec la précaution de placer près

de lui , ses généraux les plus expérimentés. Alexandre , dans cette journée , fit connoître ce qu'il devoit être un jour.

La mêlée fut sanglante , et l'on donna de part et d'autre de si grandes preuves de courage et d'acharnement , que l'action commencée au lever du soleil , dura bien avant dans la journée , sans qu'aucun parti eût l'avantage. Alexandre eut l'honneur du premier succès décisif. Il parvint , après avoir éprouvé la plus héroïque résistance , à enfoncer le célèbre *bataillon sacré* des Thébains ; et le reste de cette aile fut vivement poursuivie par ses troupes.

A la droite , les Athéniens ébranlés un moment par Philippe , revinrent à la charge ; et enfoncèrent même le centre des Macédo niens. Lysiclès le crut déjà victorieux , et cria qu'il falloit poursuivre les ennemis jusques dans la Macédoine. Philippe , voyant qu'au lieu de prendre la phalange en flanc , les ennemis , aussi imprudens que leur général , poursuivoient avec quelque désordre ceux qu'ils avoient fait reculer , dit froidement « que les Athéniens ne savoient pas vaincre » ; il les attaqua lui-même avec avantage , et les mit dans une déroute complète. Mille Athéniens furent tués ,

et deux mille furent faits prisonniers ; Alexandre, de son côté, tua et prit un nombre à peu près égal de Thébains.

Démosthènes fut un des premiers à jeter son bouclier et à prendre la fuite. Sentant son vêtement arrêté par derrière, il crut avoir à faire à quelques ennemis, et demanda la vie. En se retournant, il s'aperçut que ce qui le retenoit étoit un buisson.

Philippe érigea un trophée, offrit un sacrifice aux Dieux, et récompensa libéralement ses officiers et ses soldats.

Lorsque, visitant le champ de bataille, il arriva au lieu où les trois cents Thébains du bataillon sacré avoient combattu, il vit tous ces jeunes gens couverts de blessures honorables, pressés les uns contre les autres, et morts sans avoir reculé d'un pas. Ce spectacle touchant mérita du vainqueur des éloges et des larmes, qui ne lui font pas moins d'honneur qu'à ces trois cents braves guerriers.

Après avoir donné à ses officiers un repas où le vin n'avoit pas été épargné, Philippe couronné de fleurs, revint sur le champ de bataille, et, au milieu des cadavres, se mit à chanter ce début d'un decret proposé par Démosthènes, pour exciter les Grecs à lui

faire la guerre. « Démosthènes-Poconien, fils de Démosthènes, a dit : de tous ceux que choqua une conduite si indécente, un des prisonniers, l'orateur athénien Démadès fut le seul qui osât la lui reprocher. Il lui dit : Eh quoi ! Seigneur, lorsque la fortune vous a donné le rôle d'Agamemnon, ne rougissez-vous pas de remplir celui de Thersite? » Cette noble hardiesse, ce rapprochement aussi ingénieux que frappant, produisirent un excellent effet. Philippe eut honte de son action, et prouva combien il étoit reconnoissant de ce conseil, en accordant à Démadès de grandes marques de considération.

Il fit plus, il renvoya sans rançon tous les prisonniers Athéniens, et s'il traita d'abord la ville de Thèbes avec moins d'indulgence, il revint bientôt envers elle à la modération. On lui avoit proposé d'user de rigueur envers Athènes. « Les dieux me préservent, répondit-il, de détruire le théâtre de la gloire, moi qui fais tant d'efforts pour la mériter ».

Voici un trait qui, en l'honorant, peint bien les Athéniens. Quand il renvoya ses prisonniers, au lieu de les faire vendre à l'encan, comme il le pouvoit, d'après l'odieux droit de la guerre admis en Grèce, ils vinrent le trouver, et d'un

ton pressant, lui demandèrent leur bagage; ils ajoutèrent à cette demande des plaintes contre les officiers lacédémoniens. Philippe eut la bonté de se conformer à leurs désirs, et dit en riant : « ne sembleroit-ils pas que nous ne les aurions vaincus qu'au jeu d'osselets » ?



Quelques traits de Philippe , roi de Macédoine.

L'ESPRIT et le caractère de ce prince parurent dans plusieurs circonstances particulières. On va rapporter quelques-unes de ces anecdotes.

Aimant la flatterie, il savoit du moins se défier de ce penchant. Un de ses domestiques étoit chargé de lui dire chaque matin : « souvenez-vous, Philippe, que vous êtes mortel ».

On le pressoit de châtier les Péloponésiens qui, ayant reçu de lui plusieurs faveurs, l'avoient accueilli par des huées. « Que seroit-ce donc, répondit-il, en refusant de punir leur ingratitude, si je leur faisois du mal, puisqu'ils m'insultent, lorsqu'ils ont reçu tant de bienfaits de moi » ?

Il fit un présent considérable à un nommé

Nicanor, qui, se trouvant dans la détresse, disoit du mal de lui. Alors, n'en recevant plus que des louanges, il dit ce mot si vrai : « qu'il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr ».

On lui conseilloit d'exiler un homme qui tenoit sur son compte des propos outrageans. « Vous voulez donc, répondit-il, qu'il aille dire ailleurs ce qu'il dit ici » ?

A la fin d'une audience qu'il donnoit à des ambassadeurs d'Athènes, il leur demanda s'il pouvoit faire quelque chose qui leur fût agréable. « Oui répondit grossièrement Démocharès, l'un d'eux, en allant vous pendre ». Philippe, calme au milieu de l'indignation générale, dit aux collègues de cet homme : « rapportez à vos concitoyens que ceux qui profèrent de telles insolences, ont plus d'orgueil et d'éloignement pour la paix, que ceux qui daignent leur pardonner ».

Voici deux des traits qui l'honorent le plus : Une pauvre femme le pressoit souvent de porter son jugement sur un procès qu'elle avoit. Il lui répondoit sans cesse qu'il n'avoit pas le tems. Un jour qu'elle étoit congédiée avec la même réponse, elle lui dit : « cessez donc d'être roi ». Sur-le-champ, il fit droit à sa demande. Une autre, contre qui il venoit de

prononcer , tandis qu'il étoit échauffé par le vin , s'écria : « j'en appelle. — A qui donc , répondit le roi surpris ? — A Philippe à jeun ». Philippe examine de nouveau l'affaire , reconnoît qu'il a été injuste , et se condamne à réparer à ses dépens , le tort qu'il vient de faire à cette femme.

Le médecin Ménécrate étoit un être vain jusqu'à la folie. Il se faisoit accompagner par plusieurs de ceux qu'il avoit guéris , et paroissoit au milieu d'eux , avec les attributs de Jupiter , dont il prenoit le nom. Il écrivit un jour au roi de Macédoine , dont l'impudente adresse portoit : « Ménécrate Jupiter à Philippe , salut ». Le prince lui répondit : « Philippe à Ménécrate , santé et bon sens ». Une autre fois , il l'invita à dîner ; ou lui réserva une place à part , où il ne reçut que de l'encens et des parfums. Transporté d'abord de joie , de ce que sa divinité étoit ainsi reconnue , Ménécrate finit par voir qu'il étoit le jouet des autres convives qui se livraient aux plaisirs d'une table abondante et délicate. Il sortit brusquement au milieu des éclats de rire qu'il excitoit.

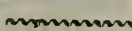
Philippe avoit le talent de reconnoître par quelques-uns de ces mots si flatteurs dans la bouche des princes , le zèle de ceux qui le se-

condoient le mieux. Un jour qu'il s'étoit trop long-tems livré au sommeil , il dit : « Je dor-
mois , mais Antipater veilloit ».

Une autre fois , il fit de Parménion le plus magnifique éloge , et en même-tems railla les Athéniens avec autant d'esprit que de raison. Comme chacune des dix tribus de cette ville nommoit , chaque année , un nouveau général , Philippe dit : « Les Athéniens sont bien heureux : tous les ans , aussitôt qu'ils le désirent , ils trouvent dix généraux , et moi , dans toute ma vie , je n'ai pu trouver que le seul Parménion ».

Après la prise d'une ville , il faisoit vendre les prisonniers. Un d'eux s'approcha , et l'avertit tout bas , qu'il étoit , sans s'en appercevoir , dans une position indécente. « Qu'on mette cet homme en liberté , dit Philippe , il est de mes amis , je ne le savois pas ».

Il défendit , dans ses états , l'usage des chars , parce qu'on lui avoit prédit qu'un char seroit cause de sa mort. On a dit , sans doute pour sauver l'honneur des faiseurs d'horoscope , qu'un char étoit gravé sur le manche du poignard dont il fut tué.



Mort de Philippe.

PHILIPPE , nommé généralissime des Grecs , et prêt à porter la guerre dans le sein de la Perse , consulta l'oracle de Delphes , et reçut cette réponse :

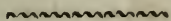
« Le taureau est déjà couronné , sa fin approche , sous peu de tems , on va l'immoler ».

C'étoit là , comme Fontenelle l'a tant remarqué , d'après Van-dale , en rapportant de semblables oracles , une de ses réponses à double sens , qui devoient se trouver vraies , quelque fût l'évènement de la guerre. La mort inattendue et tragique de Philippe , lui fit appliquer le sens de ces paroles.

Il marioit sa fille Cléopâtre au roi d'Epire , Alexandre , frère de sa femme Olimpias. Les noces furent magnifiques : on célébra des jeux , des spectacles ; et Philippe , qui souvent avoit rendu la justice à ses sujets , périt au milieu de ces fetes , pour l'avoir refusée.

Un jeune Macédonien , nommé Pausanias , avoit reçu d'Attalus le plus sanglant outrage , et demanda justice au roi ; mais cet Attalus étoit frère d'une princesse nommée Cléopâtre , comme la fille du roi ; et que Philippe avoit

épousée après avoir répudié Olympias. Il refusa de punir le coupable, et crut appaiser Pausanias, en lui donnant une place parmi les officiers de ses gardes. Pausanias ne se servit de la facilité qu'il lui donnoit de l'approcher, que pour le poignarder au milieu de ses courtisans. Il vouloit fuir, mais on l'arrêta; et il fut exterminé aussitôt. Philippe avoit 47 ans, et il en avoit régné 24. Ainsi le crime de Pausanias ouvrit à l'ambition d'Alexandre, la carrière qu'il parcourut avec tant d'éclat.



Alexandre le Grand. — Sa naissance. — Traits de sa jeunesse jusqu'au moment où il monta sur le trône de Macédoine.

ALEXANDRE, fils de Philippe et d'Olympias, qui avoit pour père Néoptolème, fils d'Alcétas, roi des Molosses, naquit la première année de la 106.^e olympiade, 356 ans avant J. C. Le jour même de sa naissance, Erosstrate brûla le temple d'Ephèse, l'une des sept merveilles du monde, pour parvenir à faire vivre son nom dans la postérité.

Dès sa plus tendre jeunesse, Alexandre fit connoître ce qu'il devoit être un jour. Les principaux traits de son portrait, tant moral que physique, se trouvent dans plusieurs historiens anciens, et sur-tout dans Plutarque, Arrien et Quinte-Curce, qui nous l'ont tracé d'après des écrivains plus anciens, et dont plusieurs ne sont point parvenus jusqu'à nous. L'auteur du voyage *du Jeune Anacharsis*, le judicieux, le profond, l'élégant abbé Barthelemy, a rassemblé toutes ces peintures diverses dans son immortel ouvrage, et l'on croit n'avoir ici rien de mieux à faire, que de le citer textuellement.

« Cette victoire (celle de Chéronée), ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné, et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et très-recherché dans sa parure : Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommoit Bucéphale, que personne n'avoit pu dompter jusqu'à lui, et qui avoit coûté 13 talens.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé, ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai, dans la suite, un Athénien, qui avoit long-tems séjourné en Macédoine ; il me dit :

« Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talens, un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts, qu'il protège, sans s'y connoître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentimens et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, régne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain : c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant, on est pénétré de respect et de crainte. Il voudroit être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connoissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se retrouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un, elles sont mêlées avec des qua-

lités qui les tempèrent , et que chez l'autre , la fermeté dégénère en obstination , l'amour de la gloire en phrénésie , le courage en fureur : car , toutes ces volontés ont l'inflexibilité du destin , et se soulèvent contre les obstacles , de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

» Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins. Alexandre ne connoît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux olympiques la victoire à de simples particuliers. Alexandre ne voudroit y trouver pour adversaire que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier , qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux ; et le second , qu'il est né dans le sein de la grandeur.

» Jaloux de son père , il voudra le surpasser ; émule d'Achille , il tâchera de l'égaliser. Achille est à ses yeux le plus grand des héros , et Homère le plus grand des poètes , parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractère , la même impétuosité dans les combats , la même sensibilité dans l'ame. Il disoit un jour , qu'Achille fut le plus heureux

des mortels , puisqu'il eut un ami tel que Patrocle , et un panégyriste tel qu'Homère ».

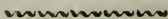
A ce tableau , dont l'histoire d'Alexandre démontre la frappante vérité , il convient d'ajouter quelques autres traits puisés aux mêmes sources.

Lorsqu'on lui apprenoit que son père venoit de remporter quelque victoire , il paroissoit triste , et disoit aux jeunes compagnons de ses jeux guerriers : « Mon père prendra tout , ne nous laissera rien à faire ». Aussi , les Ambassadeurs d'Artaxercès , qui régnoit alors en Perse , disoient-ils : « Ce jeune prince est grand , le nôtre est riche ». Son caractère perçoit en tout. S'il avoit une admiration exclusive pour Homère , il préféreroit à tous les autres vers de ce poète , celui où , dans le 3.^e livre de l'Iliade , il loue Agamemnon d'être ensemble un bon roi et un guerrier intrépide. (Éloge , pour le dire en passant , que le poète ne s'est pas toujours occupé de justifier , quand il a mis en action le *Roi des Rois*).

Son cheval Bucéphale (ainsi appelé parce qu'il avoit , dit-on , une tête dont la forme approchoit de celle d'un bœuf) , a mérité d'occuper quelque place dans l'histoire de son maître. Lorsqu'on l'amena au roi Philippe , auquel on vouloit le vendre 13 talens , il paroiss-

soit indomptable. Alexandre seul le réduisit ; et on ajoute, peut-être pour donner du merveilleux à tout ce qui tient à l'histoire d'Alexandre, que jamais ce cheval ne souffrit qu'aucun autre que ce prince le montât. Au reste, dans cette occasion, Philippe félicita son fils en des termes qui durent se graver profondément dans la mémoire d'un prince aussi ambitieux que lui : « Cherche, lui dit-il, un autre royaume, la Macédoine ne peut te suffire ».

Ces mots annonçoient suffisamment la haute opinion que le roi de Macédoine avoit d'Alexandre. Il en donna une preuve encore plus évidente, lorsqu'il chargea ce prince, à peine âgé de 16 ans, de gouverner la Macédoine en son absence. Alexandre justifia ce choix si honorable. On a déjà vu la part qu'il eut au gain de la bataille de Chéronée, où il commandoit l'aile gauche des Macédoniens.



*Commencemens du règne d'Alexandre
jusqu'à son expédition de Perse.*

ALEXANDRE n'avoit que 20 ans lorsqu'il monta sur le trône, la même année que le

roi de Perse Darius Codoman. Il étoit environné d'ennemis ; mais il leur fit sentir qu'ils n'avoient rien gagné à la mort de Philippe. Démosthènes, dont le zèle n'étoit pas dirigé par la prudence, et qui n'auroit pas dû oublier le personnage bien différent que l'un et l'autre avoient rempli à Chéronée, lança contre lui de ces sarcasmes qui ne font qu'exaspérer un ennemi victorieux. « Il m'appèle un enfant, un jeune écervelé, dit Alexandre ; j'irai lui prouver, au pied des murailles d'Athènes, que je suis un homme fait ». En attendant, il défit les Thébains en bataille rangée, et prit leur ville. Le désir d'effrayer le reste de la Grèce, le rendit cruel. La ville fut traitée avec une extrême rigueur. On vendit à l'encan environ trente mille habitans. On n'excepta de la proscription que les descendans du poète Pindare, les prêtres, et ceux qui étoient unis à des Macédoniens par les liens de l'hospitalité. On détruisit ensuite la ville ; et toute la Grèce épouvantée, plia sous les lois d'Alexandre.

Ce fut alors qu'il résolut d'exécuter son dessein de porter la guerre au centre même de l'empire des Perses, et de venger les Grecs. La haine nationale d'un côté, de l'autre, la terreur qu'il inspiroit, le firent nommer, dans

une diète convoquée à Corinthe , généralissime de toutes les troupes grecques pour cette expédition.

Il voulut , avant de partir , consulter l'oracle de Delphes ; mais la prêtresse refusa de se rendre au temple. Alors Alexandre lui saisit le bras avec force , et la fit avancer malgré elle : « O mon fils ! s'écria-t-elle , on ne peut te résister ».

Alexandre déclara aussitôt qu'il étoit satisfait de ces paroles , et qu'il ne vouloit point d'autre oracle.



Départ d'Alexandre pour son expédition.
— *Passage du Granique.*

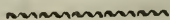
ALEXANDRE laissa , pour commander en Macédoine , pendant son absence , Antipater , un des meilleurs généraux. Il donna des fêtes à son armée , et fit tant de largesses à ses officiers , que Perdiccas , l'un d'eux , lui demanda ce qu'il se réservait. « L'espérance , répondit-il ». Perdiccas alors lui rendit ce qu'il avoit reçu de lui , en déclarant , que cette même espérance lui seroit commune avec le roi.

Ce n'étoit point par le nombre que l'armée d'Alexandre étoit redoutable. On n'y comptoit guère que trente mille fantassins , et environ cinq mille hommes de cavalerie. Les seuls Grecs à la solde de Darius , égaloient au moins les Macédoniens ; mais ceux - ci , pour la plupart , étoient ces mêmes hommes qui , sous Philippe , avoient dompté la Grèce , et leurs chefs joignoient les talens militaires au courage. Après avoir rendu , en passant à Troie , des honneurs funèbres au tombeau d'Achille , Alexandre arriva sur les bords du Granique , en Phrygie : l'armée Persane l'attendoit de l'autre côté du fleuve. Selon l'opinion de Diodore de Sicile , elle étoit forte d'environ cent mille hommes. Alexandre résolut de forcer ce passage en plein jour. La rivière étoit profonde. Les bords escarpés offroient de grands obstacles , mais alors , comme dans toutes ses batailles , ces obstacles même ne firent qu'exciter son audace. Les Perses attaquant les Macédoniens avec tous les avantages du lieu et du nombre , les repoussèrent d'abord ; mais Alexandre se met à la tête de ses troupes , s'élance parmi les ennemis , et tue de sa propre main Spithrobatès , gendre de Darius. Rosacès , frère de ce Satrape , décharge sur la tête du roi Macédo-

nien un coup de hache , et brise son casque. Il alloit redoubler , lorsque Clitus , frère de la nourrice d'Alexandre , lui abattit le poignet , et sauva ainsi les jours du prince. Nous verrons dans la suite quelle récompense il en reçut.

Les Perses furent enfin défaits , après avoir perdu beaucoup de monde. Les Grecs auxiliaires furent massacrés , après la plus vigoureuse résistance , à l'exception de deux mille qu'Alexandre envoya captifs en Macédoine. Il perdit peu de monde , et entre autres , vingt-cinq cavaliers de ses gardes , auxquels il fit élever autant de statues de bronze fondues par Sysippe.

Alexandre envoya à sa mère une grande partie du butin , et aux Athéniens , trois cents boucliers des vaincus : un trophée qu'il fit ériger sur le champ de bataille , portoit ces mots : « Alexandre , fils de Philippe , et les Grecs , à l'exception des Lacédémoniens , ont enlevé ces dépouilles aux barbares d'Asie ».



Alexandre coupe le nœud Gordien.

UNE ancienne tradition portoit que celui qui pourroit dénouer le nœud du timon du

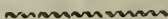
char de Gordius , père de Midas , roi de Phrygie , seroit maître de l'Asie. Alexandre essaya cette entreprise que personne n'avoit pu encore exécuter. Comme il s'apperçut de l'inutilité de ses efforts , il tira son épée , et coupa le nœud , en disant : « peu importe comment on le dénoue ». Par ce trait de présence d'esprit , il accomplit ou éluda l'oracle , selon l'expression de Quinte - Curce , et sortit de l'embarras où il s'étoit mis , peut-être inconsidérément.



Alexandre et son médecin.

ALEXANDRE étoit arrivé à Tarse avec son armée , lorsque , s'étant baigné dans le fleuve Cydnus , dont les eaux étoient très-froides , il fut saisi d'un mal subit qui le mit à l'extrémité. Déjà ses soldats le pleuroient comme mort. Philippe , né en Arcananie , et un de ses médecins , promit de le guérir au moyen d'un breuvage ; mais tandis qu'il le préparoit , Alexandre reçut de Parmenion , resté en Cappadoce , une lettre par laquelle il lui mandoit que Philippe avoit été suborné par Darius pour l'empoisonner. Parménion étoit , après le roi ,

la première personne de l'armée, et déjà Darius avoit formé de semblables projets, et c'étoient de grandes raisons pour ajouter foi à la dénonciation. Alexandre recouvra la santé par un trait de grandeur d'ame justement célèbre. Quand Philippe vint lui présenter la potion, il la but aussitôt, tandis que le médecin lisoit la lettre que le roi venoit de lui remettre. L'indignation fut le seul sentiment qu'Alexandre put remarquer sur le visage de Philippe; et trois jours après, il fut rendu aux vœux de son armée, qui vit presque dans le médecin un dieu conservateur.



Alexandre à Sidon. — Abdolonyme.

LE sidonien Abdolonyme a mérité que plusieurs des historiens d'Alexandre fissent mention de lui. Quand le conquérant macédonien vint à Sidon, il déposséda Straton, roi de ce pays, et partisan de Darius, et ensuite permit à Ephestion de disposer du trône en faveur de qui il voudroit. Le favori du monarque l'offrit à deux frères chez lesquels il logeoit; mais ces jeunes gens, dont on eût dû conserver le nom, refusèrent ce présent, parce que les

lois du pays ne permettoient pas que l'on montât sur le trône si l'on n'étoit du sang royal. Quand ils eurent reçu d'Ephestion tous les éloges qu'ils méritoient, ils lui proposèrent un vieillard de la famille des rois, mais si pauvre, qu'il n'avoit pour subsister qu'un jardin hors de la ville, qu'il cultivoit lui-même. C'étoit Abdolonyme. Les deux jeunes Sidoniens l'allerent trouver, et le revêtirent des habits royaux.

Un si grand changement dans sa fortune, ne changea point son cœur. Lorsqu'il fut conduit devant Alexandre : « Ton aspect, lui dit ce prince, ne dément point ton origine, mais je voudrois savoir, comment tu as supporté l'indigence. — Plaise au ciel, répondit Abdolonyme, que je supporte de même la couronne. Ces bras ont fourni à tous mes désirs ; et tant que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué ». Charmé de la sagesse de cette réponse, Alexandre augmenta les revenus et le territoire du nouveau roi.



Bataille d'Issus.

LA forme et l'étendue de ce livre excluant une foule de détails, on ne s'attachera qu'à quelques circonstances principales de cette ac-

tion , dont le résultat dut faire pressentir à Darius la chute prochaine de son trône. A la tête d'une multitude immense , il attaqua le roi de Macédoine. Alexandre , après avoir fait les plus savantes dispositions , pour suppléer par la tactique à l'inégalité du nombre , marcha droit à Darius qui étoit monté sur un char. Il se fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Oxatrès , frère de Darius , essaya de le couvrir à la tête d'un corps de cavalerie ; mais enfin Alexandre , et ceux qui le suivoient , réduisirent Darius à se jeter en bas de son char et à s'enfuir. Alexandre reçut à la cuisse une légère blessure.

Trente mille Grecs à la solde de Darius , opposèrent aux Macédoniens une vigoureuse résistance ; mais la fuite des Perses les obligea de soutenir tout l'effort des vainqueurs. Huit mille d'entre eux seulement se retirèrent à travers les montagnes.



*La famille de Darius aux pieds
d'Alexandre.*

SELON l'usage absurde des rois de l'Orient , Darius avoit emmené avec lui à l'armée jus-



La famille de Darius aux pieds d'Alexandre.



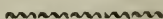
qu'aux femmes de sa famille. Sysigambis , sa mère , sa femme , deux de ses filles et son fils , encore enfant , tombèrent au pouvoir du vainqueur avec le camp des Perses. Croyant Darius tué , ces captives jetèrent de grands cris de douleur , et s'attendirent à n'être point épargnées ; mais Alexandre leur fit dire qu'il alloit venir leur rendre visite. Il vint en effet dans la tente avec Ephestion , jeune Macédonien de son âge , et le plus cher de ses amis. Comme ils étoient tous deux vêtus et armés de la même manière , les reines prirent pour Alexandre , Ephestion , dont la taille étoit plus avantageuse que celle de ce prince. En conséquence , elles se jetèrent à ses pieds. Lorsqu'elles furent averties de leur méprise , Sysigambis fit des excuses au roi ; mais Alexandre , loin de paroître offensé , la rassura par ces paroles devenues célèbres. « Vous ne vous étiez point trompée , ma mère , il est aussi Alexandre ».

Il prit ensuite dans ses bras le jeune fils du Monarque fugitif , et cet enfant répondant à ses caresses , Alexandre dit à Ephestion : « combien je souhaiterois que Darius eût quelque chose de cet excellent naturel ».

Alexandre continua toujours à se comporter

envers ses captives, de la façon la plus digne d'éloges. La beauté de la femme et des filles de Darius, n'excita point en lui le désir d'abuser de sa victoire. Il ne les revit plus, et ces princesses, selon l'expression de Plutarque, furent dans le camp ennemi, comme dans un temple sacré.

Quoiqu'on ait élevé des doutes sur la réalité de ce trait, il honore trop Alexandre, et il a été trop souvent cité, pour le passer sous silence, dans un livre tel que celui-ci. Cette fameuse entrevue a souvent exercé le pinceau des artistes. Le tableau dit *la famille de Darius*, est une des productions qui font le plus d'honneur à Lebrun, premier peintre de Louis XIV, et à l'école française.

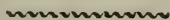


*Alexandre au temple de Jupiter-
Ammon.*

ALEXANDRE, après avoir surmonté les obstacles que la mer lui opposoit, et vainqueur de la résistance opiniâtre des Tyriens, s'empara de l'Égypte, et alla consulter dans les déserts de la Lybie, l'oracle fameux dédié à Jupiter-Ammon. Ce fut-là que les Prêtres, séduits par

ses largesses , firent prononcer par leur oracle qu'il étoit fils de ce Dieu. Cet orgueil du monarque a fréquemment été blâmé : il s'est cependant trouvé quelques personnes qui ont essayé de l'excuser. Elles ont prétendu qu'Alexandre vouloit ainsi par politique se rendre plus recommandable aux yeux de ses nouveaux et anciens sujets. Ce qu'il y a de certain , c'est que pour faire ce voyage , il causa la mort de plusieurs de ses soldats , qui expirèrent de fatigue et de soif au milieu de ces sables brûlans. Sa mère Olympias se contenta de le railler avec esprit , en lui écrivant qu'elle le prioit de ne pas la brouiller avec Junon ; mais lorsqu'en qualité de fils de Jupiter , il voulut se faire adorer , il excita beaucoup de murmures parmi les Macédoniens , et l'on en vint même quelquefois à des conspirations qui le forcèrent à repandre le sang des compagnons de ses périls et de ses victoires.

Au retour de ce voyage , Alexandre fonda en Egypte , la fameuse ville d'Alexandrie.



Bataille d'Arbelles.

DARIUS , qui d'abord avoit écrit avec hauteur à Alexandre , s'étoit réduit aux prières.

Son vainqueur lui répondit « que le monde ne pouvoit souffrir deux soleils ni deux maîtres ». Parménion, qui avoit dit au roi de Macédoine, qu'à sa place il accepteroit les conditions du monarque persan, n'avoit reçu que cette réponse hautaine : « Je les accepterois aussi si j'étois Parménion ». Il fallut en venir à une nouvelle bataille. Elle eut lieu dans les plaines d'Arbelles, et décida la chute de l'empire persan. Nous en rapporterons quelques particularités.

Alexandre ayant tout disposé dès la veille de la bataille, s'endormit d'un si profond sommeil, qu'après l'avoir attendu quelque tems, ses généraux invitèrent Parménion à l'aller éveiller. Lorsqu'il lui témoigna sa surprise, de le voir si tranquille dans un tel moment, Alexandre lui répondit : « Comment ne serois-je pas tranquille, l'ennemi vient lui-même se livrer entre nos mains » ? Alors il parut aux yeux de ses troupes, avec une sérénité dont ils tirèrent le présage de la victoire.

On prétend qu'à cette action, Darius avoit au moins six cent mille hommes d'infanterie et quarante mille chevaux. Alexandre ayant reçu des renforts de la Grèce à plusieurs reprises, étoit à la tête de quarante mille fantassins et de sept à huit mille chevaux.

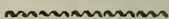
Ainsi que plusieurs autres grands capitaines en avoient agi avant lui et en agirent dans la suite , Alexandre ne négligea point d'avoir recours à la ruse , pour affermir de plus en plus ses soldats contre le péril. Dans un moment décisif, et au fort de la mêlée , le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche , et tenant à la main une branche de laurier, parut parmi les Macédoniens, et s'écria, qu'il voyoit voler au-dessus de la tête d'Alexandre un aigle qui lui présageoit la victoire.

Comme aux batailles précédentes , Parménion commandoit l'aile gauche , et tandis qu'Alexandre étoit victorieux à la droite , il courut de grands dangers. Les Perses même arrivèrent jusqu'au camp, qu'ils pillèrent. Il fallut que Parménion envoyât deux fois demander du secours à Alexandre. Le roi frémit d'indignation et de colère , en se voyant ainsi forcé d'abandonner la poursuite de Darius , qu'il avoit de nouveau forcé à fuir devant lui ; car il espéroit , en le faisant prisonnier, mettre fin à la guerre.

Ce fut au moment même de sa victoire qu'Alexandre courut le plus grand danger. En revenant de la poursuite de l'ennemi , il rencontra la cavalerie qui avoit pillé son bagage,

et qui étoit bien supérieure à sa troupe. Il perdit environ soixante de ses gardes, et plusieurs de ses officiers, tels qu'Ephestion, Cœnus et Menidas, reçurent des blessures; mais enfin sa bonne fortune, ou plutôt son courage, lui firent surmonter ce péril inattendu.

La perte des Persans fut immense, quoique peut-être, elle n'allât pas, comme on le dit, à trois cent mille hommes tués, sans compter les prisonniers. Arrien, le meilleur des historiens d'Alexandre, sur-tout pour ce qui concerne les faits militaires, dit, que douze cents hommes, pour la plupart cavaliers, périrent du côté des Macédoniens.

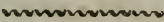


Alexandre à Babylone.

LORSQUE Alexandre approcha de Babylone, Mazée, qui avoit bravement combattu pour Darius à Arbelles, l'abandonna, et fit rendre au vainqueur des honneurs extraordinaires. Alexandre lui conserva le gouvernement de la ville et des provinces, où il étoit entré avec tout l'appareil des triomphes asiatiques. Il récompensa ses soldats, et ne changea rien au culte des vaincus; il le protégea même jusqu'à

ordonner qu'on rebâtît le temple de Bélus , dieu protecteur des Babyloniens , qu'Atémale avoit détruit d'après les ordres de Xercès. Toujours zélé pour les sciences , il fit envoyer à Aristote , par Calisthènes , des tables astronomiques que les Chaldéens lui présentèrent , et qui renfermoient un espace de 1903 ans. En un mot , il se montra dans cette occasion , sous plus d'un rapport , digne de sa fortune et de sa gloire.

Mais les délices de Babylone altérèrent la discipline de ses troupes. Il arriva aux Macédoniens ce qui dans la suite arriva aux troupes d'Annibal , lorsqu'elles séjournèrent à Capoue. Heureusement pour Alexandre , il n'avoit pas en tête des ennemis obstinés et infatigables comme les Romains. L'Empire Persan étoit dès-lors détruit , et bientôt la mort de Darius , ouvrage de la plus horrible trahison , devoit faire disparaître le foible obstacle qui pouvoit encore s'opposer au triomphe d'Alexandre.



*Incendie du palais des rois de Perse ,
à Persépolis.*

MAITRE de Babylone , Alexandre avoit déjà trouvé à Suse des trésors immenses , et marchoit sur la capitale des états de son ennemi , lorsqu'il eut un spectacle affreux.

Ce fut celui d'environ quatre mille Grecs , prisonniers de guerre des Perses , presque tous âgés et mutilés de la manière la plus horrible. On leur avoit coupé , ou les mains , ou les pieds , ou le nez et les oreilles. On leur avoit imprimé sur le visage , avec des fers chauds , des caractères barbares. Alexandre fut touché jusqu'aux larmes. Il les consola , et adoucit leur misère autant qu'il étoit possible. Il leur proposa de les renvoyer en Grèce ; mais ces infortunés ne voulurent point aller , après une longue absence , éprouver si loin les dégoûts que leur aspect ne pouvoit qu'inspirer. Ils préférèrent rester parmi ceux qui étoient accoutumés à leurs misères. Alors Alexandre leur assura des établissemens fixes , et ils n'eurent plus à gémir que de ce qu'il y avoit d'irréparable dans leur infortune.

Cette vue avoit excité au plus haut point

l'ardente colère du jeune conquérant, et sembloit présager le sort de Persépolis. Il entra en vainqueur irrité, dans cette capitale des monarques Persans, et ses soldats s'y livrèrent à tous les excès.

Alexandre, avant de partir pour se mettre de nouveau à la poursuite de Darius, donna un festin splendide à ses officiers, dans le palais des rois de Perse. L'amour immodéré du vin, qui, comme on le verra, fut la cause de sa mort prématurée, commençoit dès ce tems à se développer en lui. Il étoit dans un état d'ivresse, lorsque la courtisane Taïs, née dans l'Attique, et alors maîtresse de Ptolémée, qui fut dans la suite roi d'Egypte, témoigna le plus vif désir de mettre le feu de sa propre main au superbe palais de ce Xercès, qui avoit incendié Athènes. « Par là, disoit-elle, la terre entière saura que les femmes de l'expédition d'Alexandre ont encore mieux vengé la Grèce que tous ses généraux ». Cet extravagant discours fut reçu avec des applaudissemens universels. Alexandre, couronné de fleurs, et, un flambeau à la main, donna le signal. Il fut imité, tant par ses courtisans que par les autres Macédoniens, et le palais fut bientôt réduit en cendres.

Lorsque les fumées du vin furent dissipées , le roi sentit qu'il eût beaucoup mieux valu conserver le plus beau monument de ses victoires, que de le livrer à la destruction ; il ordonna qu'on éteignît la flamme , mais il étoit trop tard ; et , en cette occasion , comme en quelques autres , Alexandre n'eut d'autre mérite que celui d'un repentir intempestif.



Mort de Darius.

CE prince d'un caractère sans doute trop foible pour résister à un antagoniste tel qu'Alexandre , mérita du moins à ses derniers momens, d'inspirer une vive commisération. Deux de ses généraux, Bessus et Nabarzance , compagnons de sa suite , s'emparèrent par force de sa personne , et le firent conduire ainsi devant eux , pendant qu'ils essayaient d'échaper à l'activité qui étoit une des qualités d'Alexandre. Il alloit les atteindre, et ils auroient dû faire résistance , puisqu'ils étoient plus forts que lui, mais ils préférèrent lâchement le parti de la fuite , et voulurent forcer Darius à les accompagner. L'infortuné monarque répondit que les dieux et Alexandre alloient le venger, et qu'il

n'accompagneroit pas des parricides. Ils mirent alors le comble au crime qu'il leur reprochoit , en lui lançant leurs dards , et l'abandonnèrent dans cet état.

Un soldat macédonien , nommé Polystrate , trouva , dans un lieu écarté , Darius percé de coups et près de rendre le dernier soupir. Darius le pria de lui apporter un peu d'eau ; et , lorsqu'il eut bu , il le chargea de porter ses dernières paroles à Alexandre , « de le remercier , en son nom , des soins qu'il avoit pris de sa famille captive , et de lui adresser ses vœux pour qu'il devînt le plus grand des monarques du monde ».

Il ajouta « qu'il croyoit superflu de lui demander de venger sa mort , parce que sa cause étoit celle de tous les rois » ; il toucha , en signe de reconnoissance , la main du soldat , et expira.

Alexandre , étant venu quelques tems après , répandit des larmes sur le corps de son ennemi , le couvrit de sa propre cotte d'armes , le fit embaumer magnifiquement , et l'envoya à Sysigambis , afin qu'elle lui fît faire de somptueuses funérailles , à la manière des rois de Perse.

Darius mourut la 3.^e année de la 112.^e olympiade , l'an 330 avant J. C. , après un

règne de 6 ans ; il en avoit alors près de 50. L'Empire des Perses, qui finit avec lui, reconnoissoit Cyrus pour son fondateur. Il avoit duré 209 ans , sous treize rois.



Condamnation de Philotas. — Meurtre de Parménion.

VOICI une des plus odieuses circonstances de la vie d'Alexandre , et sur laquelle ses plus ardens panégyristes n'ont point entrepris de le justifier , du moins quant au meurtre de Parménion. Alexandre étoit dans le pays des Dranses , quand un jeune Macédonien , nommé Cébalinus , vint dire à Philotas , qui jouissoit de toute la faveur du roi , qu'un certain Dymnus avoit conspiré contre le prince Philotas ; il promit de lui en parler , et ne le fit point. Une seconde tentative de Cébalinus n'eut pas plus de succès ; alors il prit le parti d'informer Alexandre de la conspiration , par une autre voie. Dymnus se donna la mort. Lorsque le roi demanda à Philotas pourquoi il ne lui avoit point fait une révélation si importante , cet officier lui répondit, qu'il n'avoit pas voulu l'alarmer par une nouvelle qu'il ne croyoit pas

fondée , que cependant la mort de Dymnus lui faisoit sentir combien son tort étoit grand. Il se jetta aux genoux du roi , implora son pardon , et en reçut l'assurance.

Mais Philotas avoit , dans le caractère , une hauteur dont quelquefois Alexandre lui-même s'étoit offensé. C'étoit en vain que Parménion , aussi sage courtisan qu'illustre guerrier , lui répétoit souvent : « Mon fils , fais-toi petit ». Ses nombreux ennemis , et sur-tout Cratère , obtinrent du roi , qu'il prît le parti de la rigueur. Philotas s'étoit retiré chez lui , après avoir soupé avec Alexandre , lorsqu'on le réveilla en le chargeant de chaînes. Appliqué à la question , il commença par soutenir , avec un grand courage , qu'il étoit innocent. Mais enfin , ce genre de rechercher la vérité , (dont on a si bien dit , qu'il n'étoit propre qu'à sauver le criminel robuste , et à perdre l'innocent d'une foible complexion) , fit avouer à Philotas qu'il étoit coupable. Il nomma quelques complices , et même son père. Il fut , selon la coutume des Macédoniens , lapidé avec quelques-uns de ceux qu'il avoit accusés.

Philotas , en le jugeant le plus favorablement possible , avoit au moins commis une impardonnable négligence ; mais Parménion ,

alors en Médie , pouvoit - il être condamné sans jugement , et sur une accusation prononcée au milieu des tortures ? Sa mort fut cependant résolue ; sans doute , parce qu'après avoir fait périr son fils , le roi craignoit qu'il n'employât , pour se venger , son pouvoir sur l'esprit des soldats. La manière dont cette résolution fut exécutée , ajouta encore à son atrocité. Un des généraux , appelé Polydamas , partit pour lui remettre une lettre du roi , et une autre qu'on supposoit être de son fils , dont on avoit employé le cachet. Cléandre , gouverneur de la province , fut informé par Polydamas des intentions d'Alexandre ; et tous deux , accompagnés d'une troupe de gens armés , se rendirent près de Parménion. Il se promenoit alors dans un parc. Polydamas court à lui , l'embrasse ; et au milieu de leurs démonstrations de joie , il lui remet la lettre d'Alexandre. « Le roi , dit Parménion , après l'avoir lue , se dispose à marcher contre les Arachosiens. Quel prince étonnant et infatigable ! Il devroit cependant songer à prendre quelque repos , après s'être couvert de tant de gloire ». Il lisoit la prétendue lettre de Philotas , et sembloit satisfait , lorsque Cléandre lui donna deux coups de poignard dans le flanc et à la gorge.

Les autres se joignirent à lui, et ils n'eurent pas de peine à faire périr un vieillard de 70 ans, qu'ils prenoient ainsi au dépourvu.

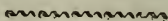
Telle fut la fin de cet homme recommandable à tant de titres, qui, selon la remarque judicieuse des historiens, avoit fait sans Alexandre un grand nombre de belles actions, tandis qu'Alexandre n'avoit exécuté rien de grand sans lui.



Prise et supplice de Bessus.

BESSUS échappa quelque tems à la poursuite d'Alexandre; mais enfin, il lui fut livré par une trahison semblable à celle qui l'avoit rendu maître de Darius. Spitamenès, son confident, et deux autres de ses complices, s'emparèrent de lui, le chargèrent de chaînes, lui arrachèrent sa tiare et le manteau royal de Darius, et le menèrent tout nu à Alexandre. Ce prince lui reprocha en peu de mots l'exécration dont il s'étoit rendu coupable, et le remit à Oxatrès, frère de Darius. Bessus eut d'abord le nez et les oreilles coupés; ensuite on le fit partir pour Echbatane, où il devoit périr sous les yeux de Sysigambis. Son supplice fut aussi terrible que son crime avoit

été atroce. On l'attacha par les bras et les pieds aux branches de quatre arbres courbés par force, et chacun, en se relevant, emporta un de ses membres.



Meurtre de Clitus.

CE vieux général, qui, comme on l'a vu, sauva la vie à son prince au passage du Granique, périt de la main d'Alexandre, dans une circonstance où tous deux eurent de grands torts; mais, en blâmant Clitus, les historiens n'ont pas dû penser sur le compte d'Alexandre autrement qu'Alexandre lui-même, qui donna en cette occasion des marques du plus sincère et du plus violent repentir.

Clitus, nommé gouverneur de la province de Marande, fut invité à un festin royal, la veille du jour fixé pour son départ. Selon l'usage, les convives se livrèrent à la débauche. Le roi, dans un état d'ivresse, se mit à vanter ses propres actions, et à rabaisser celles de Philippe. Les plus âgés des convives qui avoient servi sous le père d'Alexandre, furent affligés de ces outrages; et Clitus, dont l'état ne différoit pas de celui du roi, non seulement

témoigna son indignation , mais alla jusqu'à soutenir que les exploits d'Alexandre ne pouvoient être comparés à ceux de Philippe. Il lui reprocha de plus que lui-même , au passage du Granique , lui avoit sauvé la vie.

C'étoit déjà trop , sans doute ; mais il ajouta encore , que la mort funeste de Parménion devoit apprendre à tous les vieux officiers d'Alexandre , quel prix il réservait à leurs services. Si alors Alexandre se contenta de lui commander de sortir , comme l'histoire l'assure , il donna , sans doute , une preuve de modération à laquelle on ne se seroit point attendu. Clitus se leva , mais en proférant de nouvelles injures ; Alexandre , furieux , l'alloit percer d'une javeline qu'il avoit arrachée à un de ses gardes ; on le retint , on fit sortir Clitus ; mais il revint aussitôt par une autre porte toujours l'outrage à la bouche. Alors Alexandre le tua d'un coup de javeline , en lui disant : « va maintenant retrouver Philippe et Parménion ».

On vient de suivre ici le récit le moins défavorable au prince , mais on ne doit pas dissimuler ce que disent quelques historiens. D'après eux , il alla se poster dans une galerie sombre , et quand Clitus vint à passer , après lui avoir demandé son nom , pour s'assurer si

c'étoit bien lui , il lui porta le coup mortel. Ainsi , il y auroit eu quelque intervalle entre l'insulte et la vengeance ; le crime étoit prémédité.

Quoiqu'il en soit , revenu à lui - même , Alexandre s'accusa hautement d'avoir commis un meurtre abominable. Il vouloit se percer du même fer dont il avoit ôté la vie à son ami : il fallut le lui arracher par force. Il vouloit se laisser mourir de faim. Ce ne fut qu'avec des peines infinies et à l'aide du tems , qu'on parvint à rendre quelque calme à son esprit.



*Alexandre attaque et prend le Rocher
dit Petra - Oxiana.*

EN poursuivant dans l'Orient sa marche triomphante et dévastatrice , Alexandre approcha d'une roche occupée par Arimaze , Sogdien , à la tête de trente mille hommes , avec des vivres pour deux ans. Ce rocher étoit très-haut , escarpé de tous côtés , et on n'y pouvoit parvenir que par un sentier très-étroit. Alexandre fit sommer Arimaze de se rendre ; mais celui - ci lui demanda , pour toute réponse , « s'il avoit des ailes ».

Il n'en falloit pas tant pour irriter le conquérant. Il choisit dans ses troupes trois cents jeunes gens accoutumés à gravir les montagnes, et leur dit de grimper de nuit jusqu'au sommet du roc. Malgré les obstacles que le terrain leur opposoit, malgré le vent et la neige qui engourdissoient leurs membres par le froid, ils parvinrent enfin à l'endroit le plus élevé, sur le déclin du jour suivant, après avoir perdu trente-deux de leurs compagnons. Pendant la nuit, ils essayèrent de dormir, afin de se délasser un peu de leurs fatigues. Quand le jour fut venu, voyant au-dessous d'eux une grande fumée qui leur annonçoit le lieu où se trouvoient les ennemis, ils élevèrent un drapeau blanc, comme ils en étoient convenus avec le roi. A ce signal, impatientement attendu, Alexandre envoya de nouveau vers Arimaze, et lui fit dire de regarder au-dessus de sa tête, afin de s'assurer que les soldats d'Alexandre avoient des ailes. En même-temps l'armée jetant de grands cris, annonça qu'elle étoit disposée à livrer l'assaut. Si les historiens n'ont pas exagéré les dangers de cette attaque, par amour du merveilleux, il est constant, qu'alors Arimaze perdit la tête. Au lieu de s'assurer du nombre d'assaillans qui étoient ainsi postés au-dessus de ses troupes, il offrit

de se rendre , à condition qu'on épargneroit sa vie et celle de ses gens. Alexandre toujours irrité , voulut l'avoir à discrétion. Le chef Sogdien ne présuma pas qu'il exerceroit sur lui une vengeance cruelle : il se rendit sans condition ; mais à peine fut-il au pied de la roche , qu'Alexandre le fit battre de verges , et attacher en croix avec ses parens et ses principaux chefs. Quant au reste des troupes , on les donna comme esclaves , avec le butin , aux habitans des nouvelles villes bâties en ce pays.



Alexandre et Porus.

LA résistance la plus opiniâtre qu'Alexandre éprouva dans l'Inde , lui vint de Porus , un des plus puissans rois de cette contrée ; et ce fut aussi envers ce prince , que le conquérant macédonien montra plus de grandeur d'âme. Abisare et Omphat , (qui prit ensuite le nom de Taxile , sous lequel il est plus généralement connu) , se soumirent à Alexandre ; mais Porus , loin d'imiter leur conduite , se mit à la tête de son armée , et attendit son ennemi au passage de l'Hysdape. Ses forces étoient de trente mille hommes de pied , six à sept mille chevaux ,

trois cents chars de guerre , et quatre-vingt-cinq éléphants. Porus montoit lui-même un de ces animaux , beaucoup plus grand que tous les autres , et attiroit les regards par sa brillante armure et sa taille gigantesque.

Alexandre avoit d'abord essayé de passer l'Hysdape de vive force ; mais la largeur , la profondeur et la rapidité de ce fleuve , lui opposèrent des obstacles dont Porus sut tirer avantageusement parti , de sorte qu'il fallut que le conquérant eût recours à la ruse.

Celle qu'Alexandre employa est une des plus grandes preuves qu'il ait données de sa science militaire. Il laissa sur le bord opposé à Porus , Cratère et une partie de son armée ; Attale , qu'il avoit fait revêtir des ornemens de la royauté , le représentoit en cette occasion , et se montrait de loin aux ennemis , au milieu des gardes d'Alexandre.

Cependant ce prince , avec une troupe d'élite , alla , pendant la nuit , passer le fleuve à quelque distance de-là , et dans un endroit où une île assez grande le partageoit en deux. Déjà il atteignoit cette île , lorsqu'un orage épouvantable assaillit son corps d'armée. Toujours intrépide , il n'en fut que plus opiniâtre à terminer sa périlleuse entreprise ; ce fut dans

ce moment, où les élémens sembloient conjurés contre lui , qu'il s'écria « ô Athéniens ! à quels dangers je m'expose pour mériter d'être loué par vous ». Paroles remarquables , qui prouvent que , désirant la gloire , il l'attendoit sur-tout de ceux qui étoient les plus capables de la distribuer.

Les mouvemens de Cratère ayant , comme Alexandre l'espéroit , totalement absorbé l'attention de Porus , le roi de Macédoine aborda enfin de l'autre côté du fleuve sans obstacles , et sans autre perte que celle d'une seule barque. Aussitôt il range en bataille les six mille hommes d'infanterie , et les cinq mille cavaliers passés avec lui , et prend les devans avec ces derniers.

Porus , instruit de son passage , envoya contre lui son fils avec cent vingt chars et deux cents chevaux. Ce jeune prince fut vaincu , et perdit la vie.

Bientôt le vainqueur eut à combattre toutes les forces de Porus ; Alexandre , qui avoit donné à son infanterie le tems de le rejoindre , accepta fièrement la bataille , malgré l'infériorité de ses forces. Les éléphans des ennemis jetèrent à plusieurs reprises le désordre dans ses rangs , mais enfin sa rare valeur et ses savantes dispositions , parfaitement secondées par le dé-

vouement, la discipline et l'ardeur de ses soldats, l'emportèrent sur l'acharnement des ennemis ; et Cratère, ayant passé le fleuve, aussitôt qu'il vit Porus aux prises avec Alexandre, compléta la déroute des indiens. Un second fils de Porus, et plusieurs de ses généraux, périrent, et l'on porte à vingt mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers la perte des indiens ; celle d'Alexandre fut peu considérable, ainsi qu'il arrivoit presque toujours ; preuve irrécusable, qu'indépendamment de leur courage, les Grecs avoient sur ces barbares l'avantage d'être mieux pourvus qu'eux d'armes offensives et défensives.

Dans cette bataille, mourut le fameux cheval Bucéphale. Quelques historiens assurent que ce fut simplement de fatigue et de vieillesse, mais d'autres ont donné sur sa mort des détails qui paroissent tenir de la fable. Ils prétendent que, percé de coups, et sentant bien qu'il alloit périr, cet animal, doué d'une raison presque semblable à celle de l'homme, se retira de la mêlée pour que son maître fût en sûreté, et expira aussitôt. On peut s'étonner, qu'on ne lui ait pas fait prononcer alors quelque discours prophétique dans le goût de celui qu'Homère prête à l'un des chevaux d'Achille. Au reste,

Alexandre donna le nom de *Bucéphalie* à l'une des deux villes qu'il bâtit après la défaite de son ennemi ; et l'autre fut appelée *Nicée*, d'un mot grec qui correspond à celui de *Victoire*.

Porus resta sur le champ de bataille aussi long-tems que quelques-uns de ses corps de troupe combattirent, et même après leur déroute. Quoiqu'il fût blessé à l'épaule, placé sur son éléphant, il défioit les Macédoniens, comme du haut d'une forteresse. Alexandre, que la valeur de ses ennemis intéressa souvent, voulut sauver ses jours, et lui envoya Taxile, pour l'inviter à se fier à la générosité du vainqueur ; mais à peine Porus eut-il apperçu ce prince, qu'il s'écria : « Quoi ! c'est Taxile que je vois, ce traître à sa patrie et à ses alliés » ; et aussitôt il alloit le percer d'un javelot, si Taxile ne se fût retiré. D'autres messagers furent plus heureux. Porus les écouta, et même un de ses amis intimes, nommé Méroé, lui persuada de ne plus prolonger une résistance désormais inutile. Alexandre vint au-devant de lui, et fut frappé de sa taille qui, dit-on, étoit de plus de 5 coudées ou 7 pieds et demi de haut. Porus ne se montra point abattu ; et quand Alexandre lui demanda, comment il vou-

loit qu'il le traitât, « en roi, reprit le monarque indien. — Ne demandez-vous rien de plus, reprit Alexandre? — Non, ajouta Porus, tout est compris dans ce mot ». Ces réponses furent justement admirées, et doivent l'être toujours. Le vainqueur, bien loin de diminuer les possessions de Porus, y ajouta, au contraire, quelques-unes des provinces qu'il venoit de conquérir; et Porus mit le comble à ce que sa manière d'agir avoit eu de recommandable, en conservant envers Alexandre une inviolable fidélité.

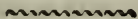


Les murmures des Macédoniens engagent Alexandre à revenir sur ses pas.

ALEXANDRE étoit parvenu sur les bords de l'Hyphaze, et se préparoit à passer ce fleuve, lorsque les bruits qui se répandirent dans son armée, y excitèrent un mécontentement général. On disoit que, pour arriver de ce fleuve jusqu'au Gange, il falloit marcher pendant onze jours au milieu des déserts; qu'au-delà de ce fleuve, le plus grand de tous ceux dont l'Inde est arrosée, des peuples qu'on nommoit Gangarides et Prasiens, se préparoient à faire

une vigoureuse résistance. On portoit leurs forces , peut-être en les exagérant , à deux cent mille hommes de pied , vingt mille chevaux , deux mille chars et trois mille éléphants. Le désir de revoir la patrie et le chagrin d'avoir toujours de nouveaux ennemis à combattre , inspirèrent aux soldats des murmures dont le roi dut être alarmé. Il harangua ses troupes , leur représenta leurs triomphes successifs ; et voyant qu'ils gardoient un morne silence , il finit par leur adresser de vifs reproches : tout fut inutile ; un des plus vieux et des plus recommandables généraux , Coënus , se chargea de l'emploi dangereux de répondre au nom de l'armée. Il ne perdit point le respect qu'il devoit au monarque ; mais il fit sentir avec adresse les motifs qui portoient l'armée à désirer le repos. À peine eut-il fini , que les cris et les pleurs même des soldats donnèrent une nouvelle force à ses raisonnemens. Alexandre , désespéré d'un contre-tems qui le forçoit de renoncer à ses projets les plus chers , s'enferma dans sa tente , et y resta pendant deux jours , sans parler même à ceux qu'il admettoit dans sa familiarité ; mais enfin , lorsqu'il vit que l'armée persistoit dans sa résolution , il fit publier l'ordre du retour. Ses sol-

tats , qui avoient toujours eu pour lui autant
 d'attachement que d'admiration , reçurent cet
 ordre comme un bienfait , et ses louanges re-
 tentirent par tout le camp. Avant de revenir
 sur ses pas , il fit élever douze autels , tant
 pour rendre aux dieux des actions de grâces ,
 qu'afin de placer , dans ces contrées lointaines ,
 des monumens de ses victoires. Ce fut à Porus ,
 qu'il laissa tout ce qu'il avoit conquis jusqu'à
 l'Hyphase , et il eut soin de le réconcilier avec
 Taxile. Celui qui avoit eu une si grande part à
 cet évènement , Coënus , ne jouit pas long-
 tems de la reconnoissance de l'armée : il mou-
 rut de maladie , lorsqu'Alexandre étoit sur les
 bords de l'Acésine.



Alexandre dans la ville des Oxydraques.

TRÈS-souvent ce prince donna des preuves
 de courage , mais celle-ci est la plus éclatante.
 Il avoit battu , en plusieurs rencontres , les
 Oxydraques et les Malliens , peuples de l'Inde ,
 quoiqu'ils eussent , dit-on , quatre-vingt mille
 hommes de pied et dix mille de cavalerie , tous
 jeunes et vigoureux , avec neuf cents charriots de

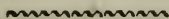
guerre. Alors il marcha contre la ville des Oxydraques.

On dresse les échelles , il monte le premier et arrive au haut du mur. On s'empresse de le suivre , mais les échelles se brisent : seul en butte à tous les traits , il saute dans la place. Etant heureusement tombé sur les pieds , il écarte à coups d'épée les ennemis les plus proches , et tue même leur chef. Un arbre qui se trouva près de-là , lui procura un point d'appui. Il reçut sur son bouclier les traits qu'on lui lançoit , car les Indiens , étonnés de son action et désirant se mettre à l'abri de ses coups , ne l'attaquoient plus que de loin. Cependant , ce combat ne pouvoit durer long-tems : un des ennemis lui lança enfin une flèche de trois pieds de long , qui perça sa cuirasse un peu au-dessus du côté droit , et lui entra dans le corps. Affoibli par la perte de son sang , il laissa échapper ses armes , et tomba comme s'il eût été mort. Quand celui qui l'avoit blessé accourut pour le dépouiller , il reprit ses sens , et lui donna un coup de poignard.

Au même instant , Peucestes , Leonnat et quelques autres officiers , qui avoient gagné le haut de la muraille , accoururent à son secours. Des soldats montés en même-tems qu'eux ,

brisèrent une petite porte ; les Macédoniens entrèrent, et la ville fut prise : tout fut égorgé sans distinction d'âge ou de sexe.

La flèche étoit dentelée , et il fallut élargir la plaie pour la retirer ; mais Alexandre souffrit avec une extrême fermeté cette douloureuse opération. Après avoir été sept jours dans un grand danger, il se fit voir à son armée, dont il reçut les félicitations et les vœux.



*Singulière circonstance du retour
d'Alexandre en Perse.*

QUAND Alexandre et son armée revinrent de l'Inde, ils éprouvèrent diverses fortunes dont le cadre et les bornes de cet ouvrage ne permettent pas de donner les détails ; mais on a cru devoir mettre au rang des particularités remarquables, la manière dont ils traversèrent la Carmanie, dite encore aujourd'hui le Kerman.

Le conquérant macédonien, ayant pénétré dans les Indes, ainsi qu'on prétendoit que Bacchus y étoit autrefois venu, voulut imiter le triomphe de ce Dieu. Il se fit traîner par huit chevaux sur un char magnifique surmonté

d'une espèce de théâtre ou de salle en plein air, où le prince et ses amis se livroient aux plaisirs de la table. D'autres chars semblables portoient des tentes ou des cabanes. Le long des chemins, et aux portes des maisons, le vin étoit distribué en abondance aux soldats; des bacchantes échevelées parcouroient les campagnes qui retentissoient de leurs cris et du son de leurs instrumens. Cette marche si extraordinaire pour une armée dont la discipline avoit sur-tout assuré les victoires, dura, dit-on, sept jours entiers, et fut accompagnée d'excès de toute espèce. Quinte-Curce observe sagement, que les Macédoniens furent alors très-heureux de ne pas être attaqués par les peuples qu'ils avoient vaincus; puisqu'en effet, il n'eût pas été difficile à un petit nombre d'hommes déterminés, d'ancantir les conquérans de l'Asie.



Nouvelle révolte des Macédoniens. — Intrépidité d'Alexandre.

ALEXANDRE étoit, avec son armée, près de la ville d'Apis, sur les bords du Tigre, lorsqu'il fit publier qu'il renverroit dans leurs foyers, les Macédoniens à qui leur âge et leurs

blessures ne permettroient plus d'être propres au service. Son intention étoit de les récompenser, et de leur procurer un retour honorable ; mais l'armée ne pénétra point sa pensée. Déjà mécontente de ce qu'il avoit admis des Persans et d'autres étrangers parmi ses troupes, elle crut que son dessein étoit d'établir le siège de son empire en Asie, et de licencier, ainsi successivement, tous ses anciens soldats. Aussitôt, sans égard pour les remontrances de leurs officiers, les Macédoniens se rassemblèrent tumultueusement ; et pour la première fois, prenant envers Alexandre le ton de l'insolence, ils lui demandèrent, à grands cris, qu'il les licenciât tous, puisqu'il méprisoit les compagnons et les instrumens de ses victoires ; quelques-uns même osèrent ajouter à l'outrage, de coupables ironies, et lui dirent de faire la guerre, ainsi qu'il le jugeoit convenable, sans autre secours que celui de son père Ammon.

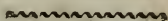
Aussitôt Alexandre, au lieu de leur répondre, s'élance de son tribunal, désigne à ses gardes les principaux mutins, et à l'instant même, en envoie treize au supplice. A la vue de cet acte d'autorité si imposant, si extraordinaire, l'armée est frappée comme d'un coup de foudre. Les soldats tremblent, et les yeux

baissés , n'osent proférer une seule parole. Alors Alexandre , remontant sur son tribunal , leur reproche du ton le plus sévère , les bienfaits dont ils ont été comblés , tant par son père Philippe , que par lui-même , et termine par ces terribles paroles : « Je vous accorde à tous le congé que vous me demandez. Allez faire connoître à tout l'univers que vous avez abandonné votre roi parmi les nations vaincues , dont l'affection envers lui a surpassé la vôtre ». Alors se retirant dans sa tente , il casse son ancienne garde , en forme une autre toute composée de Persans , et reste renfermé , sans vouloir admettre qui que ce fût en sa présence.

Quand l'armée sut qu'Alexandre avoit confié aux Persans la garde de sa personne , sa douleur ne connut plus de bornes. Les soldats environnèrent sa tente , en poussant des cris et des gémissemens ; ils jetèrent leurs armes à terre , et protestèrent qu'ils ne se retire-roient pas sans avoir reçu leur pardon. Alexandre ne put résister à un repentir si touchant et si sincère. Il sortit , mêla ses larmes à celles de ses fidèles compagnons d'armes ; et après quelques légers reproches , il fit re-naître parmi eux la joie et le bonheur , en

les assurant, qu'il leur rendoit son amitié.

Il accomplit ensuite son dessein de renvoyer tous ceux qui ne pouvoient porter les armes ; mais, outre de riches présens, il leur accorda de grands honneurs. Il voulut qu'ils eussent toujours les premières places dans les théâtres, et qu'ils y assistassent couronnés. Il ordonna de plus, que la paie de ceux qui étoient morts dans son expédition, fût accordée à leurs enfans, tant qu'ils seroient en bas âge. Cratère fut nommé chef et conducteur de ces soldats émérites. Il devoit de plus remplacer Antipater dans le Gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie et de la Thrace. Antipater, suspect au roi, et depuis long-tems accusé par la reine Olympias d'aspirer à l'indépendance, devoit se rendre près du roi, et lui amener des recrues. La mort d'Alexandre anéantit ces dispositions.



Mort et funérailles d'Ephestion.

DEPUIS qu'Alexandre n'eut plus à redouter Darius, ses fêtes, comme on n'a eu que trop sujet de l'observer, furent toujours signalées par de honteux excès, et sur-tout, par ceux du

vin. Il étoit à Echbatane , capitale de la Médie ; lorsque , pour employer les talens de trois mille danseurs ou machinistes qui lui étoient arrivés de Grèce , il célébra des jeux et des réjouissances publiques. Ses courtisans avoient comme lui contracté l'habitude de s'enivrer , et son fidèle ami , son favori Ephestion , perdit la vie au milieu des débauches. Il fut regretté par l'armée , et même par ceux qui auroient pu être jaloux de son crédit sur l'esprit du roi : car , il s'étoit toujours empressé de rendre service aux autres , et n'avoit montré aucun orgueil. La douleur d'Alexandre alla jusqu'à l'extravagance : elle lui fit même prendre une résolution odieuse. En attendant qu'il rendit les derniers honneurs à son ami , dont il fit transporter le corps à Babylone , il marcha contre un peuple belliqueux , habitant parmi des montagnes en Médie , et que les rois de Perse n'avoient jamais pu soumettre. Ces hommes courageux , nommés les Cosséens , furent forcés de céder à l'ascendant d'Alexandre ; et on les extermina tous , en donnant à ce massacre , le nom de *Funérailles d'Ephestion*.

Les véritables funérailles de ce favori eurent lieu ensuite. On en rapportera seulement

quelques circonstances. Toutes les villes voisines de Babylone eurent ordre de contribuer à les rendre somptueuses. Alexandre voulut que le feu appelé par les Perses *le feu sacré*, fût éteint, dans toute l'Asie, jusqu'après la fin de la cérémonie. Comme cette marque publique de douleur n'avoit lieu qu'à la mort des rois, on en tira, contre Alexandre lui-même, un augure funeste qui, peu de tems après, se trouva réalisé. Tous les officiers et les courtisans s'empressèrent de témoigner leurs regrets, et, pour se rendre agréables au monarque, firent exécuter en or ou en ivoire, des portraits d'Ephestion.

Le catafalque, surmonté d'une quantité prodigieuse de représentations d'animaux, de bas-reliefs, de proues de vaisseaux, de riches étoffes, et où les matières les plus précieuses avoient été prodiguées, s'élevoit presque à deux cents pieds : c'étoit l'ouvrage de Stasicrate, architecte et machiniste fameux dont l'imagination avoit toujours quelque chose de gigantesque, à en juger par la proposition qu'il avoit faite à Alexandre peu de tems auparavant.

Il lui avoit demandé la permission d'exécuter sa statue, en se servant du mont Athos,

en Thrace , comme d'un bloc de marbre. Dans la main gauche du prodigieux colosse , devoit être une ville peuplée de dix mille habitans ; la droite auroit versé un fleuve dont les eaux se seroient perdues dans la mer. Tout ami qu'étoit Alexandre des projets extraordinaires, il ne crut probablement pas , que celui-ci pût être exécuté , et il répondit sagement à l'artiste , qu'il suffisoit que le mont Athos éternisât déjà la folie d'un roi. Il faisoit allusion à Xercès , que l'on avoit accusé d'avoir écrit à cette montagne une lettre extravagante , par laquelle il la menaçoit de la faire couper et jeter dans la mer. Mais Alexandre disoit qu'il auroit pour monumens le mont Caucase , le fleuve Tanaïs et la mer Caspienne , qu'il avoit traversés en vainqueur.

On dit que la dépense totale du tombeau d'Ephestion fut de douze mille talens (1). Tout ce faste ne satisfit point encore Alexandre. Il envoya vers Jupiter-Ammon , pour savoir si on

(1) Les Modernes ont donné et dû donner , à diverses époques , des évaluations différentes du talent ; mais en le portant comme dans le 17.^e siècle à mille écus , ce seroit trente-six millions d'alors , et presque le double d'aujourd'hui.





Maladie d'Alexandre .

ne pourroit pas décerner à Ephestion les honneurs divins. Il étoit difficile que le dieu ne témoignât pas de la bienveillance à son fils, vainqueur et maître de tant de nations ; il répondit, par l'organe de ses prêtres, qu'on pouvoit adorer Ephestion comme demi-dieu. Alexandre donna l'exemple de lui offrir des sacrifices, et commanda à Cléomènes, gouverneur d'Egypte, de bâtir deux temples à Ephestion, l'un à Alexandrie, et l'autre dans l'île de Pharos. Les temples se multiplièrent, et l'on fut bientôt obligé de croire à la divinité du favori d'Alexandre, sous peine de la vie. Un officier, qui avoit eu des liaisons d'amitié avec lui, ayant pleuré en passant près de son tombeau, manqua d'expier par sa mort, cette louable sensibilité. Alexandre enfin se glorifia, dit Rollin, non seulement d'avoir un dieu pour père, mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu, ajoute ce sage et pieux écrivain !



Maladie et mort d'Alexandre.

DE retour à Babylone, Alexandre s'occupa des embellissemens de cette ville, dont il vou-

loit faire la capitale de son empire, et des nouveaux projets qu'il méditoit. Il songeoit, dit-on, à faire par mer le tour de l'Afrique, ou à découvrir entièrement toutes les nations situées autour de la mer Caspienne, à conquérir l'Arabie, à dompter Carthage; enfin à subjuguier le reste de l'Europe.

Cependant, avant qu'il entrât dans Babylone, les devins, les mages, auxquels il avoit toujours foi, lui avoient prédit de grands malheurs, s'il venoit dans cette ville. Il partageoit son tems entre des expiations pour apaiser les dieux (ne se ressouvenant sans doute plus qu'il étoit fils de Jupiter), et des festins dans lesquels il se livroit à toute son intempérance pour le vin.

Un matin, et lorsqu'il venoit de passer la nuit dans la débauche, il consentit à se rendre chez un de ses favoris, pour se livrer de nouveau au plaisir de la table.

Ici s'offre cette question tant discutée, si Alexandre mourut d'un excès de vin, ou par le poison. Exposons d'abord les faits qui établissent l'évidence de la première assertion.

On dit donc, (quelque incroyable que la chose puisse paroître) qu'Alexandre, placé parmi vingt convives, commença par boire à

la santé de chacun d'eux , et leur fit ensuite raison à tous l'un après l'autre. Après avoir ainsi vidé quarante fois la coupe , il se fit apporter le vase qu'on appeloit *la coupe d'Hercule* , et dont on évalue la capacité à six de nos bouteilles , but toute entière cette coupe immense , la remit à un Macédonien appelé Protéas , la reprit , et la but encore en entier. Cette fois il tomba sans connoissance , et fut saisi d'une violente fièvre. Des éphémérides , ou bulletins journaliers de sa maladie , sont parvenus jusqu'à nous ; ils prouvent qu'il s'affoiblissoit progressivement ; mais que , dans l'intervalle de son mal , il s'occupoit encore du départ de la flotte et de l'armée.

Lorsqu'il sentit que sa mort approchoit , et que sa voix s'éteignoit par intervalles , il tira de son doigt son anneau , et le donna à Perdicas , en lui recommandant de faire porter son corps au temple de Jupiter Ammon.

Ses soldats en pleurs vinrent lui baiser la main. On lui demanda quel successeur il choisissoit : « Le plus digne », répondit-il ; mot très-remarquable , qui peut également prouver la grandeur de son ame , et la pensée où il étoit qu'après sa mort , on auroit eu peu d'égard à son choix. Ce qui confirmeroit dans

cette dernière opinion, c'est qu'il ajouta : « Je prévois que vous rendrez mes funérailles bien sanglantes ».

Perdiccas lui ayant demandé, quand il vouloit qu'on lui rendît les honneurs divins, il répondit : « Quand vous serez tous heureux ».

Il ne dit plus rien, et bientôt il expira. Il étoit âgé de 32 ans et 8 mois, et avoit régné 12 ans. L'époque de sa mort est marquée au milieu du printems de la 1.^{re} année de la 114.^e olympiade.

On rapporte, comme une nouvelle preuve que l'excès du vin seul le fit périr, l'état où se trouva son corps pendant plusieurs jours ; car, à peine le conquérant de tant d'immenses pays eut-il rendu le dernier soupir, que ses officiers principaux, occupés de leurs intérêts, laissèrent son cadavre à l'abandon. Or, dans un climat aussi chaud que celui de Babylone, il resta plusieurs jours sans se corrompre.

Cependant, l'opinion qu'Alexandre mourut empoisonné, fut de tout tems accréditée ; on a même donné des détails à ce sujet. Antipater, a-t-on dit, rappelé quelque tems auparavant de son gouvernement, et remplacé par Cratère, avoit envoyé à ses fils et à Jolas un poison très-subtil, qui n'étoit autre qu'une

eau extrêmement froide venant d'un rocher d'Arcadie nommé *Monacris*. Jolas, étant un des échantons du roi, auroit mis dans sa boisson ce poison, que l'on n'avoit pu apporter que dans un vase fait de la corne du pied d'un mulet.

Les plus judicieux historiens ont rejeté cette opinion. Voltaire s'en moque ; et l'auteur de l'examen critique des historiens d'Alexandre, le savant, le judicieux de Sainte-Croix, se prononce entièrement contre elle ; quoique, selon son usage de tout peser dans les balances de la justice, il rapporte toutes les autorités sur lesquelles on l'a appuyée.



Traits divers qui honorent Alexandre :

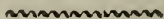
CE Prince vit un jour un Macédonien qui, après avoir conduit un mulet chargé d'or appartenant au roi, s'étoit vu lui-même obligé de porter le sac, à cause de la fatigue de cet animal. Le soldat succomboit sous le poids, lorsqu'Alexandre lui dit : « Tâche, mon ami, de conserver assez de force pour porter cet or dans ta tente, car il t'appartient, je te le donne ».

Dans une marche forcée, à midi, il étoit

accablé par la chaleur et la soif. On lui apporta dans un casque de l'eau, très-rare en cet endroit. Il alloit en boire, lorsqu'il vit que tous ceux qui l'accompagnoient, la dévoroient des yeux. « Il n'y auroit pas assez d'eau pour nous tous, dit-il; et si je buvois seul, la soif des autres s'en accroîtroit encore ». Alors il répandit l'eau à terre jusqu'à la dernière goutte.

Une autre fois, il rencontra un simple soldat demi-mort de froid. Il le plaça lui-même sur son siège, qui étoit près du feu, en disant : « c'est chez les Perses un crime digne de mort, que de s'asseoir à la place du roi; mais pour toi, cette action te conservera la vie ».

De pareils traits faisoient tout supporter à ses soldats; et, au milieu des fatigues, des dangers et des privations, leur enthousiasme pour lui les animoit, et leur faisoit tout oublier. On doit observer que, parmi les grands capitaines, il n'en est peut-être pas un seul dont on ne pût ainsi rapporter quelques anecdotes de cette espèce.



Pompe funèbre d'Alexandre.

ARIDÉE, frère d'Alexandre, en fut chargé et n'employa pas moins de deux ans pour la rendre la plus éclatante de toutes celles que l'on eût encore vues. Il y a quelque obscurité dans la description du char, faite par Diodore de Sicile. Ainsi, on ne s'attachera ici qu'aux parties principales de son récit.

Ce char avoit quatre timons, attelés chacun des quatre rangs de mulets, de sorte que ces animaux devoient être en tout au nombre de soixante-quatre, sur seize de front, tout couverts d'or et avec des colliers enrichis de pierres précieuses.

Un pavillon d'or de douze pieds de large, sur dix-huit de long, surmontoit le char. Des bas-reliefs, des lions et des statues d'or le décoroient. Au pied d'un trône d'or, sous ce pavillon, étoit le cercueil d'Alexandre, tout en or, à demi-rempli d'aromates, et couvert d'une étoffe de pourpre brochée d'or. Entre le trône et le cercueil, brilloient les armes dont le conquérant avoit été couvert dans ses batailles. Le pavillon étoit aussi couvert, en dehors, d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut se ter-

minoit par une grande couronne d'or composée de branches d'olivier. Des ouvriers accompagnoient le char pour remédier aux accidens. D'autres applanissoient les chemins. On prit des précautions extraordinaires, dont nous pouvons difficilement nous former l'idée, pour qu'il ne souffrît point de l'inégalité du terrain; et, par ce moyen, escorté par les gardes d'Alexandre, il parcourut un espace que de Sainte - Croix évalue à trois cent cinquante lieues.

La magnificence du spectacle et les souvenirs d'Alexandre, firent qu'on se porta en foule sur les chemins, pour voir passer ce char, destiné d'abord à se rendre au temple d'Ammon, comme Alexandre l'avoit désiré.

Il n'y alla cependant pas. On avoit répandu un oracle portant, que le lieu où le corps d'Alexandre seroit déposé, deviendrait le plus heureux de la terre.

Ptolémée partit d'Egypte, et alla au-devant du convoi avec un corps de troupes légères. On conduisit le corps d'abord à Memphis, puis dans Alexandrie. Ptolémée fit ériger en cette dernière ville, un temple magnifique dans lequel tous les honneurs que la Grèce accordoit aux demi-dieux, furent rendus à Alexandre.

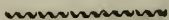
Terminons cet apperçu par un passage cu-

rieux de l'écrivain qui a fait, sur Alexandre et ses historiens, tant et de si profondes recherches.

« Un nouveau cercueil, dit Sainte-Croix (1), remplaça l'ancien; mais il ne fut que de verre. Jules César le vit en cet état, et néanmoins, aucun des monumens dont Alexandrie étoit remplie, ne l'intéressa davantage. Il descendit avec empressement dans le tombeau du héros macédonien. Cette vue put lui arracher quelques soupirs, mais il n'avoit plus à gémir comme autrefois, en appercevant la statue de ce prince; car il étoit déjà son rival de gloire. Auguste voulut aussi contempler les restes d'Alexandre; il fit tirer son corps du cercueil, lui mit une couronne d'or, et le couvrit de fleurs. Dion-Cassius rapporte, qu'il lui arracha un morceau du nez : anecdote qu'il ne donne que comme un bruit, que l'on doit croire peu fondé. Cet historien nous apprend encore, que l'empereur Sévère ayant fait enlever de toutes parts, du sanctuaire même des temples,

(1) Cette citation ne tient pas immédiatement à *l'histoire grecque*, on l'avoue; mais il est question des restes d'Alexandre; et, sans doute, aucun lecteur ne sera fâché de la trouver ici.

beaucoup de livres mystérieux , ordonna de les renfermer dans le tombeau d'Alexandre , et défendit qu'on le montrât davantage , de crainte qu'on n'y lût ces livres. Depuis cette époque, on ignore ce qu'est devenu ce tombeau ; peut-être fut-il démoli , et le corps qu'il renfermoit , mis en pièces et pulvérisé dans une de ces émeutes auxquelles le peuple d'Alexandrie se portoit si fréquemment et avec tant de fureur. D'ailleurs , les chrétiens n'auront pas laissé subsister un pareil monument , situé au centre du quartier du Bruchium , où ils venoient de changer en église le temple de Bacchus , et lorsque le Serapéon et les autres édifices de ce genre eurent été démolis. Aussi S. Jean Chrysostôme , qui vivoit alors , parle du tombeau d'Alexandre comme ignoré de tout le monde ; c'est-à-dire comme n'existant plus à la fin du 4.^e siècle ».



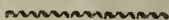
Eschine et Démosthènes.

ESCHINE , presque le rival de Démosthènes , en éloquence , aussi vain que lui , aussi brave qu'il l'étoit peu , se montra constamment son antagoniste à la tribune , et dans ses négociations

avec Philippe. La différence de leur talent se fit connoître, sur-tout, lorsque le peuple athénien, reconnoissant de ce que Démosthènes avoit relevé, à ses dépens, les murs de la ville, lui décerna une couronne d'or. Eschine voulut faire annuler ce décret. Les deux plus grands orateurs de la Grèce prononcèrent alors deux harangues regardées comme des chefs-d'œuvre, sur-tout celle de Démosthènes. Les mœurs grecques permirent d'y insérer des injures et des personnalités qui doivent nous paroître grossières ; mais la plus grande partie du discours de Démosthènes offre, avec profusion, des beautés supérieures, qui sont de tous les pays et de tous les tems.

Quoique à l'époque où cette lutte politique et littéraire eut lieu, le parti des Macédoniens qui protégeoit Eschine, fût puissant à Athènes (c'étoit huit ans après la bataille de Chéronée et postérieurement à la ruine de Thèbes), Eschine fut condamné à l'exil ; il se rendit à Rhodes, où il alloit s'embarquer ; Démosthènes courut sur ses pas, et l'obligea de recevoir une somme d'argent qui lui devenoit nécessaire dans sa situation. « Comment, s'écria-t-il, ne regretterai-je pas une patrie où je laisse un ennemi dont les amis que je pourrois trouver ailleurs, n'égaleront pas sa générosité » !

Il professa l'éloquence à Rhodes ; et commença par lire , à ses disciples , les deux fameuses harangues. La sienne fut très - applaudie ; mais quand il lut celle de Démosthènes , les acclamations n'eurent plus de bornes. Eschine alors prononça ces mots devenus justement fameux et qui ne l'honoroient pas moins que son vainqueur : « Eh , que seroit - ce donc si vous l'aviez entendu lui-même ! »



Démosthènes est condamné à l'exil. — Son rappel. — Il est de nouveau forcé de fuir.

ON a dit que la conduite publique de Démosthènes ne fut pas toujours irréprochable en voici une triste preuve.

Tandis qu'Alexandre étoit dans les Indes Harpalus , gouverneur de Babylone , s'étoit tellement rendu odieux par ses débauches , ses injustices et ses rapines , que quand il fut informé du retour du roi , et de la sévérité dont il avoit déjà usé envers plusieurs de ses lieutenans , qui avoient prévariqué , il s'enfuit avec la somme énorme de cinq mille talens , et vint à Athènes. Les orateurs coururent , pour la plu

part, lui offrir leur éloquence vénale. Il essaya de gagner Phocion ; mais un homme qui avoit refusé les présens de Philippe et d'Alexandre , ne pouvoit prêter l'oreille aux propositions d'Harpalus. Il déclara qu'il alloit parler contre lui , s'il continuoit de corrompre les citoyens.

Démosthènes s'exprima d'abord de même , et annonça qu'il alloit dénoncer Harpalus , mais une coupe de vingt talens et vingt autres talens en argent changèrent totalement ses résolutions. Le lendemain du jour où il avoit reçu les présens d'Harpalus , il se rendit sur la place , le cou enveloppé de morceaux de laine , et donna, pour cause de son silence , une extinction de voix. On ne fut pas dupe , et les plaisans , toujours prêts, dans Athènes , à saisir l'occasion d'exercer leur esprit , firent sur son mal prétendu , un jeu de mots dont on ne peut offrir l'équivalent en français. Il étoit , disoient-ils , atteint , non d'une *esquinancie* , mais d'une *aregyrencie* , c'est-à-dire d'une maladie causée par l'argent qu'il avoit reçu d'Harpalus.

Quand la vérité fut entièrement connue , on chassa de la ville Harpalus ; et Démosthènes fut condamné à une amende de 50 talens. Mis en prison , il s'ensuit ; mais il regretta sa

patrie; et tantôt à Egine, tantôt à Trézène, il tournoit sans cesse vers l'Attique des yeux baignés de larmes. Rollin remarque très-bien, que Cicéron montra dans son exil la même foiblesse. Faut-il s'en étonner? Chacun de ces deux grands orateurs regrettoit le théâtre de sa gloire, le seul de la terre où son éloquence eût brillé et pût briller de tout son éclat!

Démosthènes étoit à Mégare, lorsqu'il se joignit aux ambassadeurs d'Athènes, pour déterminer les Grecs à combattre Antipater. Son éloquence triompha cette fois encore, et il engagea dans la ligue plusieurs villes puissantes, telles que Corinthe, Argos et Siliane. Les Athéniens, reconnoissans, le rappelèrent aussitôt. Son retour fut un véritable triomphe; mais il n'en jouit pas long-tems. Antipater, d'abord vaincu, remporta ensuite, près de Cranon, une victoire signalée sur les Grecs, et marcha vers Athènes. Démosthènes et ceux de son parti abandonnèrent une ville qui n'avoit ni le pouvoir, ni la volonté de se défendre. Alors ce même peuple, qui avait prodigué tant d'honneurs à Démosthènes, empressé de donner à croire au vainqueur, que les fuyards étoient les seuls qui eussent voulu lui faire la guerre, rendit, sur la proposition de l'orateur Démades, un décret qui les condamnoit à mort.





Mort de Démosthène .

Mort de Démosthènes.

DANS plusieurs circonstances de sa vie , ce grand orateur avoit pu prêter à la censure. Sa mort fut honorable : comme Cicéron , il paya de ses jours l'emploi qu'il avoit fait de ses talens en faveur de sa patrie.

Archias , autrefois acteur tragique , fut l'exécuteur des vengeances d'Antipater. Il sut que Démosthènes s'étoit réfugié dans l'île de Calauria , et qu'il s'y étoit mis sous la protection inviolable de Neptune , dans le temple de ce Dieu. Il y passa avec quelques soldats Thraces , et employa tous ses efforts pour obtenir de Démosthènes qu'il se rendit auprès du régent de Macédoine , en l'assurant que sa vie seroit en sûreté. Mais Démosthènes dut croire que ces invitations avoient pour but unique , de l'arracher de son asyle. Il avala du poison qu'il portoit toujours sur lui , et se déroba ainsi aux tourmens qu'Antipater lui réservoir sans doute. Quand il sentit qu'il s'affoiblissoit , il s'approcha de l'autel , soutenu par quelques domestiques , et tomba mort aux pieds de la statue du Dieu.

Peu de tems après , les Athéniens lui décer-

nèrent une statue de bronze , et décrétèrent que l'aîné de sa famille seroit toujours nourri dans le Prytanée , aux dépens du public. Au bas de cette statue , on lisoit cette inscription formée de deux vers élégiaques , (c'est-à-dire d'un hexamètre et d'un pentamètre). En voici le sens.

« Démosthènes, si ta force eût égalé ton génie et ton éloquence , jamais Mars le Macédonien n'eût triomphé de la Grèce ».



Particularités sur Phocion.

DISCIPLE de Platon et de Xénocrate , Phocion ne se borna point à pratiquer la vertu ; il prit aussi part aux affaires publiques , mais sans brigues , sans ambition , et sur-tout sans flatter le peuple. Il ne parloit guère dans les assemblées que pour lui dire des vérités dures. Son éloquence concise et nerveuse produisoit toujours un grand effet sur l'esprit de la multitude. Quand Démosthènes , dont jamais il ne partagea les opinions , le voyoit monter à la tribune , il disoit : « Voici la hache qui va trancher mes raisonnemens ». Phocion apprécioit si bien la faveur populaire , qu'un jour se

voyant applaudi, il se retourna, et dit à ceux qui étoient près de lui : « J'aurai sans doute laissé échapper quelque sottise ». Habile guerrier, il s'opposa deux fois avec avantage, aux projets ambitieux de Philippe ; et telle étoit la confiance qu'il inspiroit, que ce peuple, qui ne l'aimoit pas, le nomma quarante-cinq fois général. Ce ne fut que vers la fin de sa vie, qu'il éprouva la monstrueuse ingratitude des Athéniens.

Ce qui doit peut-être faire le mieux penser de son caractère, c'est qu'ayant toutes les qualités qui pouvoient lui assurer une grande réputation militaire, il fut coustamment partisan de la paix. Il savoit que les Athéniens étoient parvenus à un tel degré de corruption, qu'il ne leur étoit pas possible de faire la guerre avec avantage ; et le patriotisme de Démosthènes ne lui faisoit pas illusion : il y voyoit au moins autant le desir de la célébrité que l'amour de la patrie. Un orateur, qui n'avoit d'autres qualités que son éloquence, lui disoit un jour : « Vous conseillerez donc toujours la paix ? — Oui, répondit Phocion, quoique je sache très-bien qu'en tems de paix, vous aurez de l'autorité sur moi, et que je vous commanderois en tems de guerre ».

La prêtresse de Delphes , qui , selon l'heureuse expression de Démosthènes , *philippisoit* , déclara un jour que tous les Athéniens étoient du même avis , à l'exception d'un seul. En lui dictant cet oracle , Philippe avoit voulu rendre Démosthènes odieux ; mais cet orateur se défendoit de l'inculpation , et prétendoit que l'homme désigné étoit son adversaire Eschine. Un jour , qu'en présence du peuple , ils prolongeoient leurs ridicules débats à ce sujet , Phocion leur ferma la bouche par ces mots : « Ne cherchez pas plus long-tems cet homme ; c'est moi , qui n'approuve rien de ce que vous dites , ni de ce que vous faites ».

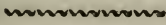
Sa réponse à l'orateur Hypéride , prouve , que s'il désiroit dissuader le peuple de la guerre , ce n'étoit pas dans la vue uniquement de fronder l'opinion la plus générale. « Quand conseillerez-vous donc la guerre , lui dit cet orateur ? — Quand je verrai , lui dit Phocion , les jeunes gens observer la discipline , les riches aider l'état de leur fortune , et les orateurs cesser d'épuiser le trésor public ».

Son désintéressement , sa frugalité , sa simplicité étoient extrêmes ; il marchoit toujours pieds nus , et ne portoit de manteau que lorsque le froid étoit rigoureux. Aussi , les soldats

disoient-ils en riant : « Phocion a pris son manteau, c'est un signe que l'hiver sera rude ».

Lorsque Démosthènes dit , qu'il importoit d'éloigner de l'Attique le théâtre de la guerre , et de le transporter en Béotie : « Occupez-vous moins , dit Phocion , de savoir où vous livrerez la bataille , qu'où vous la gagnerez ». Cette bataille fut celle de Chéronée . qui justifia tous les sinistres pressentimens de Phocion.

Le seul tort que les Athéniens se crurent en droit de lui reprocher , et qu'ils punirent si cruellement , augmente encore , aux yeux des gens sensés , la considération que méritoit la prudence. Témoin de toutes les folies , de tous les excès du peuple , il désiroit , qu'au moment où les Macédoniens vainqueurs exerçoient sur lui la plus grande influence , il fût conduit par des chefs habiles qui pussent le préserver de ses propres erreurs , et lui conserver quelque ombre d'existence politique. Il préféroit , en un mot , le gouvernement de quelques hommes sages , à une tumultueuse démocratie. Telle fut l'opinion qui le conduisit à une mort funeste.



Mort de Phocion.

LES liaisons de Phocion avec les Macédoniens , et sur-tout avec Nicanor , le rendoient suspect aux Athéniens. On l'accusa de trahison ; il se réfugia près de Polysperchon , qui le renvoya au jugement du peuple.

Phocion ayant toujours été d'un avis opposé à celui de Démosthènes , il n'étoit pas presumable que , quand l'un d'eux avoit été condamné par le peuple , l'autre le fût aussi ; mais ils avoient à faire aux Athéniens , et tous deux périrent d'une mort funeste.

Quand Phocion parut au nombre des accusés , les gens de bien se voilèrent la tête , et répandirent des larmes. Phocion , accusé d'avoir voulu établir l'oligarchie , essaya plusieurs fois de se défendre , et fut toujours interrompu par les vociférations de la populace , ainsi que par celles des esclaves , des étrangers , des hommes notés d'infamie , qu'au mépris de toutes les lois , on avoit admis à voter. Phocion , sûr du sort qui lui étoit réservé , s'y résigna. Il déclara qu'il consentoit à mourir , mais il demanda que l'on ne prononçât point la mort des autres accusés. Tous furent condamnés et mis en prison.

Phocion y marcha d'un air aussi serein que quand il sortoit de l'assemblée pour aller commander l'armée, et faire échouer les projets de Philippe. Un misérable lui cracha au visage ; il dit seulement aux magistrats : « qu'ils devroient bien empêcher de telles indignités ».

Un de ses amis lui demanda, s'il désireroit recommencer quelque chose à son fils : « oui certes , répondit-il , dites-lui de ma part de ne jamais se souvenir des injustices des Athéniens ». Aussitôt il prit la ciguë , et mourut avec cette tranquillité d'ame qui l'avoit caractérisé dans tous les momens de sa vie.

Comme sa mort arriva le jour d'une procession publique , plusieurs citoyens passant devant sa prison , ôtèrent leurs couronnes et versèrent des larmes. Il fut plaint, en un mot, et regretté par ceux , dont le cœur n'étoit pas étranger à tout sentiment de justice ; mais sa condamnation avoit prouvé, que c'étoit le petit nombre.

Une mort si déshonorante pour Athènes, ne suffit pas pour assouvir la rage de ses ennemis : par un raffinement de vengeance , presque inconnu jusque-là , ils firent décréter que son corps seroit porté hors de l'Attique , et qu'aucun Athénien n'auroit la permission de

donner du feu pour lui rendre les honneurs du bûcher. Son corps fut brûlé sur le territoire de Mégare. Une des femmes les plus distinguées du pays, assista par hasard à la funèbre cérémonie. Elle lui érigea sur le lieu même un cénotaphe, ou tombeau vide ; et recueillant les ossemens, elle les enterra sous son foyer, en disant : « Sacré foyer, je te confie les précieux restes d'un homme vertueux, conserve - les fidèlement, tu les rendras au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus justes et sages ».

Ils le devinrent, du moins pour quelques instans ; car, le destin de ce peuple sembloit être de commettre sans cesse des injustices, et de s'en repentir. Ces ossemens, si religieusement conservés par les soins pieux d'une étrangère, furent apportés à Athènes et honorablement ensevelis aux dépens de l'état. On éleva une statue de bronze à Phocion, et on punit ses accusateurs. Ici, se présente une réflexion qui ne peut échapper à personne. On laissera parler le sage Rollin, dont l'autorité justement respectée lui donnera plus de poids.

« Mais les juges eux-mêmes ne méritoient-ils pas une peine plus grande ? Ils punissent dans les autres leurs propres crimes, et s'en

croient quittes pour une statue de bronze. Prêts à commettre de nouveau la même injustice contre d'autres aussi innocens, qu'ils condamnent pendant leur vie, et qu'ils ne s'ayisent d'absoudre qu'après leur mort ».



Agis entreprend de réformer Sparte , conjointement avec son collègue Cléombrote. — Noble dévouement de Chélonide. — Mort d'Agis.

SPARTE ayant acquis des richesses , méconnoissoit depuis long-tems l'ancienne discipline et les lois austères de Lycurgue , lorsqu'un des rois qui portoient le nom d'Agis , monta sur le trône : il descendoit d'Agésilas, et eut pour collègue Léonide.

Agis n'ayant pas encore atteint sa vingtième année, avoit été élevé avec toutes les recherches du luxe ; car, s'il faut en croire Plutarque , sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie avoient plus d'or et d'argent que tous les autres Lacédémoniens ensemble. Cependant Agis annonça le dessein formel de rétablir , à Sparte , l'antique austérité : il disoit même, qu'il n'atta-

cheroit aucun prix à sa dignité royale, s'il n'avoit pas l'espoir d'y parvenir.

Léonide étoit d'un caractère tout opposé au sien, ayant long-tems vécu parmi les satrapes d'Asie et à la cour de Séleucus, où il s'étoit marié au mépris des lois de sa patrie, il passoit pour le plus orgueilleux et le plus dépravé des Spartiates. Les obstacles ne détournèrent point Agis d'un dessein peut-être téméraire. Sa mère fut d'abord effrayée; mais enfin, dans la pensée que cette réforme seroit très-glorieuse pour Agis et pour sa famille, elle parut aussi déterminée que lui. Il parvint aussi à faire approuver son plan à son oncle Agésilas.

Les jeunes gens même, quoiqu'il ne dût pas s'y attendre, adoptèrent ses idées; mais ceux qui avoient vieilli dans une vie douce et voluptueuse, se déclarèrent ses ennemis. Léonide faisoit entendre aux magistrats, que le seul but d'Agis, étoit d'armer les pauvres contre les riches, et de parvenir à se rendre le tyran de Sparte.

Cependant Agis, secondé par Lysandre, qu'il avoit fait nommer Ephore, proposa d'abord plusieurs mesures d'une extrême importance, telles que l'abolition des dettes, et un nouveau partage des terres. D'après l'apposition du

sénat , Lysandre convoqua le peuple. Un jeune Spartiate , nommé Mandrochide , seconda avec force les vues d'Agis ; et le prince lui-même , pour faire impression sur les esprits , déclara qu'il mettoit en commun tous ses biens : ils étoient considérables , parce que sa mère , son aïeule , ses parens et ses amis , se montroient disposés à l'imiter. Cette générosité produisit un grand effet sur le peuple. Léonide voulut en vain s'opposer à Agis ; Lysandre invoqua contre lui les lois qui défendoient à un Héraclide ou descendant d'Hercule , d'épouser une étrangère , et qui condamnoit à mort tout Spartiate qui s'étoit établi ailleurs que dans sa patrie.

Léonide effrayé se retira dans le temple de Minerve *Chalciocos*. Sa fille Chélonide , épouse de Cléombrote , qu'on excitoit à demander la royauté , quitta son mari pour se rendre près de lui. Comme il ne parut pas , lorsqu'on le cita , Cléombrote fut élu en sa place.

Les deux rois chassèrent ensuite les Ephores qui leur étoient opposés ; mais ils ne firent périr aucuns de leurs adversaires. Agis donna même une escorte à Léonide , qui eut trouvé e moy en de s'enfuir à Tégée.

Cependant la terreur alloit totalement réas-

liser les projets d'Agis. Son oncle Agésilas , qui devoit beaucoup , et possédoit des terres magnifiques , tira parti de l'expérience et de l'enthousiasme du jeune réformateur. Il parvint à lui persuader , qu'il falloit commencer par l'abolition des dettes , pour en venir ensuite au partage des terres. On brûla toutes les obligations dans la place publique ; et Agésilas dit avec une amère plaisanterie , « qu'il n'avoit jamais vu un feu aussi beau ni aussi brillant ». Il fit ensuite naître des difficultés sur le partage des terres , jusqu'au moment où Agis fut obligé de partir pour secourir les Achéens contre une invasion des Etoliens. Aratus , général des Achéens , ne voulut point livrer bataille , et le pria même de se retirer , en le comblant toutefois , lui et ses troupes , des plus grands éloges.

Au retour d'Agis , Agésilas qui s'étoit fait nommer éphore , agissoit en tyran. Il s'étoit donné des gardes , et avoit tellement mécontenté le peuple même , que ses ennemis , d'après le vœu général , firent venir Léonide de Tégée , et le rétablirent sur le trône. Agésilas prit la fuite : Agis à son tour alla se rendre , suppliant dans le temple de Minerve *Chalciaecos* ; Cléombrote se réfugia dans celui de Neptune. Léonide commença par aller

trouver son gendre , à la tête d'une troupe de soldats. Il lui adressa des reproches auxquels Cléombrote ne répondit rien.

La vertueuse Chélonide , toujours prête à prendre , entre son père et son époux , le parti du malheureux , étoit à côté de Cléombrote , ayant à ses pieds leurs deux enfans. Elle avoit accompagné son père , lorsqu'il s'étoit réfugié près de l'autel de Minerve , et dans un exil ; maintenant elle tenoit son époux étroitement embrassé , et partageoit son infortune. Vêtue de deuil et les cheveux épars , elle dit à son père qu'elle n'avoit point pris ces vêtemens lugubres pour Cléombrote , mais d'abord , pour lui-même ; elle employa les plus tendres prières pour fléchir Léonide , et l'assura que , s'il n'usoit pas d'indulgence envers Cléombrote , elle ne pourroit se résoudre à vivre. « Comment , ajouta-t-elle , pourrois-je me trouver parmi les femmes de Sparte , moi , qui n'aurois pu fléchir ni mon époux en faveur de mon père , ni mon père en faveur de mon époux. Le mépris que j'aurois inspiré à ceux qui me sont unis par les liens les plus doux , ne suivroit-il pas par-tout une fille , une femme également infortunée sous chacun de ces titres ». Et elle appuya son visage sur la tête de Cléombrote , en tour-

nant vers ceux qui étoient présens de doureux regards. Son désespoir, la noblesse de son caractère, arrachoient des larmes de tous les yeux.

Léonide prit un instant conseil de ses amis; ensuite il donna ordre à Cléombrote de se lever, et de sortir de Sparte. Il désiroit que sa fille restât près de lui, et l'en conjuroit par la reconnoissance qu'elle lui devoit, de ce que, par tendresse pour elle, il venoit d'épargner les jours de son époux; mais la sublime Chélonide ne se démentit pas. Elle remit à son mari un de ses enfans, garda l'autre entre ses bras, puis ayant rendu grâces à Dieu et baisé son autel, elle accompagna Cléombrote dans son exil. Par-tout où elle alloit porter ses pas, elle ne pouvoit, avec cette ame céleste, qu'exciter l'admiration des hommes, et goûter ce bonheur pur que donne la vertu.

Léonide ayant nommé d'autres éphores, dressa des pièges à Agis, pour qu'il quittât son asile sacré. Il lui faisoit entendre par ses émissaires, qu'on rejettoit toutes ses erreurs sur sa jeunesse, et sur les conseils perfides d'Agésilas; mais Agis ne se laissa point persuader de quitter ce temple. Cependant, quelquefois il se

rendoit aux bains , accompagné d'Ampharès , de Démocharès et d'Arcésilas , trois de ses amis qui veilloient à sa sûreté. Léonide rompit d'abord Ampharès , et par lui les deux autres. Un jour qu'Agis revenoit du bain , ils l'abordèrent , l'embrassèrent ; et peu d'instans après , Ampharès , qui étoit éphore , lui dit qu'en vertu de sa dignité , il le menoit à ses collègues , pour qu'il leur rendît compte de sa conduite. Ils l'entraînèrent par force dans la prison , dont ils n'étoient pas éloignés. Léonide et les éphores s'y rendirent. Agis , loin de désavouer son projet , protesta toujours qu'il ne se repentiroit jamais d'une si vertueuse entreprise , lors même qu'il verroit la mort présente et inévitable. Alors il fut condamné à la subir. Les agens de la justice et les soldats étrangers , ne voulant pas mettre la main sur lui , Démocharès , qui étoit très-vigoureux , remplit leurs fonctions , et traîna celui qui avoit été son ami et son prince , dans la chambre où on étrangloit les condamnés. Le peuple assiégeoit en tumulte les portes de la prison. La mère et l'aïeule d'Agis demandoient qu'au moins un roi de Sparte pût se défendre devant ses concitoyens ; et leurs prières , leurs larmes

touchèrent la multitude. Les ennemis d'Agis résolurent de ne plus tarder à le faire périr. Un des exécuteurs pleuroit : « Mon ami , lui dit Agis , retiens tes pleurs , car lorsque je périrais ainsi , au mépris des lois et de la justice , je suis plus heureux que ceux qui m'ont condamné ».

Agésistrate informée du danger que couroit son époux , se rendit sur-le-champ à la prison ; elle se jeta aux pieds d'Ampharès , qu'elle aperçut sur la porte. Il la releva , et l'assura qu'Agis n'avoit rien à craindre. Elle désira entrer , accompagnée de sa mère Archidamie. Il y consentit , mais l'en ayant séparée , il la fit étrangler ; il dit ensuite à la mère d'Agis , suivie d'une de ses femmes , qu'elle pouvoit entrer dans la chambre où étoit son fils. Elle l'aperçut étendu mort ; et , dans sa douleur , elle s'écria : « O mon fils ! ce sont ta douceur et ton humanité , portées à l'excès , qui t'ont perdu , et qui nous ont perdues avec toi ».

Ampharès , qui de la porte l'entendoit , et pouvoit tout voir dans l'intérieur de la prison , s'approcha d'Agésistrate , et lui dit d'un ton furieux , que puisqu'elle avoit suivi et approuvé les desseins d'Agis , il étoit juste qu'elle fût



Mort d'Agis II.



aussi punie. Agésistrate courut au-devant du cordon, et périt en disant : « Que ceci, du moins, soit utile à Sparte » !

L'aspect des trois cadavres inspira une horreur générale ; mais Léonide n'en fut pas moins tout-puissant. Archidamus, frère d'Agis, prit la fuite ; mais Agiatis, épouse du roi, et la plus belle femme de la Grèce, tomba en son pouvoir. Son père Gylippe lui avoit laissé de grands biens. Cléonide la contraignit d'épouser son fils Cléomène, quoiqu'il ne fût pas encore en âge d'être marié. Sa résistance fut inutile ; mais elle eut la consolation de voir que son jeune époux cherchoit, par les plus grands témoignages d'estime et d'affection, à lui rendre sa situation supportable. Il alla même jusqu'à partager, en quelque sorte, l'affection qu'elle conservoit à la mémoire d'Agis. Léonide étant mort peu de tems après ces sanglantes catastrophes, Cléomène monta sur le trône.



Pyrrhus, roi d'Epire.

CE prince, fameux par son courage, ses talens militaires, son ambition inquiète, eut, dès le berceau, des aventures singulières. Ce

ne fut qu'avec beaucoup de peine , qu'on put le soustraire à la fureur des Molosses ou Epirotes qui avoient chassé du trône son père OEacide. Dans la suite Glaucias , roi d'Illyrie , le rétablit sur le trône. Il le perdit encore , alla près de Démétrius , puis en Egypte , où il fut ôtage du roi Ptolémée. Ce prince lui donna pour épouse sa belle-fille Antigone , et le mit en état de rentrer dans ses états.

L'ardeur de combattre et de vaincre , porta Pyrrhus à rejeter les conseils du sage Capréas , un de ses ministres , et à faire la guerre aux Romains. Il reconnut bientôt qu'il n'avoit pas pour ennemis des *barbares*. La première bataille qu'il livra au consul Lévinus fut très-sanglante : il y courut risque de la vie , et ne dut sa victoire qu'à l'effet que produisit sur les soldats du consul , la vue de ses éléphants. Ils ne connoissoient pas encore ces animaux , que dans la suite ils employèrent eux-mêmes quelquefois dans leurs armées.

Quand il envoya Cinéas à Rome , pour savoir si les Romains désiroient la paix ; cet ambassadeur , au lieu de trouver le sénat abattu , reçut la réponse la plus fière : il dit à ce prince , « que le sénat romain lui avoit paru une assemblée de rois »,

Une seconde action fut plus indécise ; cependant Pyrrhus resta maître du champ de bataille ; mais lorsqu'on le félicita de sa prétendue victoire , il sut bien l'apprécier , et répondit : « nous sommes perdus ». Enfin , dans une dernière bataille , qui fut décisive , le consul Curius défit entièrement le roi d'Epire , et le força de renoncer à ses projets sur l'Italie (1).



Pyrrhus attaque Sparte. — Il est repoussé.

PYRRHUS , arrivé devant Sparte avec une armée formidable , ne voulut point l'attaquer dès le soir même. Il remit l'entreprise au lendemain , et ce foible délai sauva la ville , qui n'avoit point de murailles , et n'étoit point préparée à une attaque.

Le roi de l'Epire avoit dans son armée Cléonyme , roi de Sparte ; c'étoit lui qui avoit engagé Pyrrhus à entreprendre cette conquête ,

(1) On n'a fait qu'indiquer cette expédition de Pyrrhus en Italie , parce qu'outre la forme et le peu d'étendue de ce livre n'admettent pas les longs détails ; les Romains ayant eu tout l'honneur de cette guerre , le récit en appartient plutôt à l'histoire Romaine qu'à celle de la Grèce. La même raison a fait omettre plusieurs faits remarquables dans l'histoire , tels que la défaite des rois de Macédoine , Persée et Philippe , par ces mêmes Romains , etc.

parce que sa femme Chélidonide l'avoit méprisé, pour le jeune Acrotatus , fils du roi Arréus , collègue de Cléonyme.

Pendant la nuit , hommes , femmes , enfans , rivalisèrent d'ardeur , pour se mettre en état de défense. Les femmes travaillèrent à une tranchée. A la pointe du jour elles exhortèrent les jeunes Spartiates à bien remplir leur devoir ; et Chélidonide se retira dans sa maison , où elle avoit préparé un codon pour se donner la mort , si la ville tomboit au pouvoir des ennemis et de Cléonyme.

Les Gaulois qui se trouvoient dans l'armée de Pyrrhus , ayant à leur tête Ptolémée , fils de ce prince , essayèrent de forcer un endroit où les Lacédémoniens avoient pratiqué un retranchement avec des charriots enfoncés en terre. Acrotalus fit un détour , et vint les attaquer par derrière avec trois cents soldats d'élite. Il parvint à les mettre en fuite , après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Les femmes de Sparte l'accueillirent avec des cris de joie , et s'empressèrent de féliciter Chélidonide sur le courage de son amant (1).

(1) On voit combien Sparte avoit alors dégénéré des lois de Lycurgue. Une anecdote le prouvera encore mieux. Au

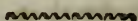
L'attaque, interrompue par la nuit, recommença le lendemain dès la pointe du jour. Pyrrhus, toujours emporté par sa bouillante valeur, s'ouvrit à cheval un chemin parmi les charriots. Il approchoit de la ville, quand son cheval fut percé d'un trait, et mourut. On accourut à son secours, et la situation des Lacédémoniens devint plus critique encore qu'auparavant.

Pyrrhus, dans la persuasion que, privée de la plupart de ses défenseurs, la ville alloit se rendre, fit cesser le combat; mais en ce moment même on vit arriver un corps de troupes étrangères venues de Corinthe au secours de Sparte, et le roi Arréus amena de Crète deux mille hommes.

Pyrrhus tenta encore quelques attaques, mais elles n'eurent aucun succès. Alors il ravagea la campagne, et bientôt tourna ses armes du côté

tems où ces lois étoient dans toute leur vigueur, un habitant d'une autre contrée de la Grèce demandoit à un Spartiate quelle punition l'on infligeoit dans sa patrie à un adultère. « On l'oblige, répondit-il, à présenter un taureau qui, du sommet du mont Taygète, puisse boire dans l'Eurotas. — Le moyen, s'écria le Grec étonné, de trouver un tel animal! — Et le moyen, reprit le Spartiate, de trouver un adultère à Lacédémone! »

d'Argos , où il devoit trouver la fin d'une vie qui étoit plus celle d'un aventurier que d'un monarque.



Tentative de Pyrrhus sur Argos. — Sa mort.

DEUX des principaux citoyens d'Argos , Aristippe et Aristéas , troubloient cette ville par leurs divisions. Aristéas appela Pyrrhus à son secours , et le roi des Molosses se mit aussitôt en route pour Argos. Arréus chargea son arrière-garde , et Ptolémée , fils de Pyrrhus , fut tué. Animé par la vengeance , Pyrrhus se surpassa lui-même , et fit un grand carnage des Lacédémoniens , et tua de sa propre main Evalcus , général de leur cavalerie. Il continua ensuite sa route vers Argos. Son ennemi Antigonus étoit venu au secours du parti qu'il vouloit abattre. Pyrrhus l'envoya défier à un combat singulier. Antigonus répondit , « que si Pyrrhus étoit fatigué de la vie , il trouveroit assez de moyens de s'en délivrer ».

Argos désira sagement n'être la conquête d'aucun des deux princes , et les envoya prier de se retirer. Antigonus le promit , et donna son fils en ôtage. Pyrrhus n'en donna point. On

crut qu'il méditoit quelque attaque; et l'évènement justifia ces soupçons.

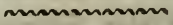
Il s'approcha des murs pendant la nuit, et Aristéas lui ouvrit une des portes; mais ses éléphants n'ayant pu passer, chargés de leurs tours; on perdit du tems à les leur ôter, et ensuite à les replacer sur leur dos. Les Argiens se voyant surpris coururent à leur forteresse, et envoyèrent demander à Antigonus un secours qu'il leur accorda aussitôt. Enfin, Arréus, avec mille Crétois et un corps de Spartiates, vinrent aussi attaquer Pyrrhus. On se battit dans le trouble et la confusion de la nuit; mais dès que parut le roi d'Epire, il comprit tout le danger de sa position, et prit le parti de se retirer.

Il avoit envoyé dire à son fils Hélénius, de démolir une partie des murailles, afin qu'il pût faire sa retraite plus facilement. L'ordre fut si mal compris, qu'Hélénius arriva au secours de son père, avec le principal corps d'armée, lorsque ce prince se retiroit par la porte, seule issue qui fût libre pour lui. L'embarras fut extrême. Un des plus grands éléphants l'augmenta encore : il tomba en travers de la porte, et par son énorme masse intercepta toute communication entre les soldats de Pyrrhus qui sor-

toient et ceux qui vouloient entrer. Forcé de rester au milieu des ennemis qui le pressoient vivement, Pyrrhus, après avoir ôté l'aigrette de son casque, dans la crainte d'être reconnu, combattit avec son courage ordinaire, encore accru par le désespoir. Un jeune Argien lui porta un coup de javeline qui lui fit peu de mal, mais qui le rendit furieux.

Il alloit percer son ennemi, lorsqu'une pauvre femme, mère de ce soldat, et qui regardoit le combat du haut d'une maison, prit une tuile et la jeta sur Pyrrhus. Le casque du roi ne put opposer qu'une foible résistance. Pyrrhus tomba de cheval, et peu d'instans après, un soldat qui le reconnut lui trancha la tête.

Antigonus, vainqueur, traita humainement le fils et les soldats de Pyrrhus, et les renvoya en Epire.



Archimède, par son génie, défend longtemps Syracuse contre les attaques des Romains.

LE célèbre Marcellus attaquoit en même-tems Syracuse par mer et par terre. Les Syracusains désespéroient de leur salut; mais Archimède leur fournit, pour prolonger leur défense,

des secours sur lesquels ils n'auroient pas osé compter , en lançant , par le moyen de ses machines si vantées dans l'histoire, des traits de toute espèce , et des pierres d'une énorme pesanteur , qui portoient le ravage dans les rangs ennemis. Marcellus , qui étoit à bord de sa flotte, n'eut pas plus de succès.

Ces machines d'Archimède portoient à une distance considérable. Si les galères s'approchoient des murs , après avoir bravé ce danger , il faisoit tomber sur elles des poutres d'un poids considérable qui les submergeoient. Une main de fer attachée à d'autres machines par une chaîne , saisissait la proue d'un vaisseau , l'élevoit hors de l'eau par le moyen de contre-poids placés dans l'intérieur des mers ; puis , après l'avoir ainsi tenu quelque tems suspendu , le laissoient subitement retomber ; de sorte que le plus souvent il étoit submergé. Quelquefois d'autres machines amenoient près de la terre un vaisseau , et , l'ayant fait tourner par le moyen de cris et de cordages , le brisoient contre les rochers.

Si , du côté de terre , les Romains bravant les traits d'Archimède , s'approchoient des murailles , des fentes ou meurtrières pratiquées dans les murs , les exposoient aux traits lancés

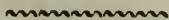
par de petits *scorpions* ou arbalètes; et quand ils reculoient, d'autres machines d'une plus grande portée, leur tuoient beaucoup de monde. Ce qu'il y avoit de plus cruel pour eux, c'est qu'ils n'avoient aucun moyen de se venger, puisque la plupart du tems ils ne voyoient ni les machines, ni ceux qui les faisoient agir. En butte aux coups d'ennemis invincibles, ils sembloient, dit Plutarque, combattre contre les dieux.

Ce fut ainsi qu'un vieillard, qu'un géomètre arrêta seul, pendant huit mois, les efforts d'une armée nombreuse et guerrière, commandée par un des plus illustres chefs qu'a eus l'ancienne Rome. Les soldats en vinrent jusqu'à prendre la fuite, dès qu'ils appercevoient sur les murs les moindres parties d'une machine. Marcellus essaya de leur rendre le courage par des plaisanteries; mais il finit par convertir le siège en blocus, n'espérant plus se rendre maître que par la famine, d'une place qui renfermoit une population nombreuse.

Rien n'est plus connu que les fameux miroirs ardents, au moyen desquels on assure qu'Archimède brûla une partie de la flotte romaine. Rollin n'ajoute point foi à ce récit, qu'il regarde comme une tradition moderne.

Il appuie son opinion sur le silence des historiens de l'antiquité ; et c'est là , sans doute , une forte présomption en faveur de sa remarque.

Mais dans le siècle dernier , Buffon , au lieu de s'en tenir à des conjectures , essaya de réaliser , avec des miroirs d'étain , tels que ceux dont les anciens se servoient , l'expérience attribuée à Archimède , et il en obtint des résultats qui prouvèrent la possibilité de l'embrâsement des vaisseaux romains jusqu'à des distances assez grandes ; il parvint non seulement à mettre le feu à des pontons , mais encore à fondre du plomb.



*Prise de Syracuse par Marcellus. —
Mort d'Archimède. — Découverte de
son tombeau par Cicéron.*

MARCELLUS dut à un simple soldat la prise de Syracuse , lorsqu'il étoit agité par la pensée qu'après avoir perdu tant de monde , il alloit être contraint de lever honteusement le siège de cette ville. Pendant une négociation pour la délivrance d'un prisonnier , ce soldat s'aperçut qu'une partie du mur , près du pont

nommé *Trogile*, n'étoit que d'une médiocre hauteur. Il en informa son général. Marcellus profita d'une fête de Diane, que célébroient les Syracusains. Mille hommes d'élite montèrent pendant la nuit. Quoique surpris, les Syracusains se défendirent long-tems ; mais enfin, plusieurs quartiers de leur ville, et la plupart de leurs portes ayant été successivement pris, ils se rendirent à discrétion, et après un siège de trois ans, Syracuse fut livrée au pillage.

Cependant Archimède, retiré chez lui dans un lieu écarté, et tout entier à la solution d'un problème de géométrie, n'avoit aucune connoissance de ce désastre. Marcellus le faisoit chercher dans l'intention de conserver ses jours. Un soldat romain se présente à lui, et lui dit de le suivre près du général. Archimède, appliqué au problème qui l'occupe, fait signe d'attendre. Le soldat se croit insulté, et le perce d'un coup d'épée. Marcellus, très-affligé, lui fit de magnifiques funérailles, lui éleva un monument, et fit chercher tous ses parens, auxquels il accorda les distinctions et les avantages qu'il auroit désiré accorder à Archimède lui-même.

Archimède avoit demandé par son testament,

qu'on plaçât sur son tombeau un cylindre circonscrit à une sphère , pour perpétuer le souvenir d'une de ses découvertes en géométrie. Environ 140 ans après sa mort , Cicéron , questeur en Sicile , désira retrouver ce monument , dont les Syracusains alloient jusqu'à lui nier l'existence ; tant la mémoire du plus illustre de leurs concitoyens , et des étonnans services qu'il leur avoit rendus , étoit déjà perdue pour eux ! Cicéron n'en continua pas moins ses recherches avec ardeur ; et le succès couronna ses louables efforts. Hors de la porte de la ville qui conduisoit à Agrigente , il reconnut , parmi plusieurs tombeaux , une colonne presque entièrement cachée par des ronces , et sur laquelle étoient sculptés la sphère et le cylindre. L'inscription , quoiqu'à demi-effacée , lui confirma que ce modeste monument étoit bien celui d'Archimède. « Ainsi , dit-il , dans ses Tusculanes , cette ville , l'une des plus illustres (1) , et autrefois l'une des plus sa-

(1) La Sicile , où est Syracuse , et une partie de l'Italie méridionale , portoit , dans l'antiquité , le nom de *Grande Grèce*. C'est pour cette raison , qu'on a plusieurs fois rapporté dans cet ouvrage , des événemens relatifs à l'histoire de Syracuse.

vantes de la Grèce , ne connoîtroit plus le monument de l'homme de génie qui naquit dans ses murs , si un étranger , un homme d'Arpinum ne lui en eût révélé l'existence.



Philopœmen. — Sa conduite à la bataille de Sélasie.

CET homme célèbre , qui fut appelé *le dernier des Grecs* , c'est-à-dire le dernier de ceux qui se rendirent illustres , étoit né à Mégalo polis , en Arcadie. Il reçut une éducation qui tourna toutes ses idées vers sa patrie , et se proposa pour modèle Epaminondas. Il ne pouvoit en choisir un meilleur , et posséda en effet quelques-unes de ses belles qualités ; mais il ne put jamais acquérir sa douceur , sa prudence et sa modération.

Dès son enfance , il fortifia son corps par de rudes exercices : la guerre étoit sa passion dominante ; mais il ne négligea point de cultiver ses terres ; et il employoit souvent une partie de sa fortune à délivrer quelques-uns de ses concitoyens réduits en captivité.

Quand il avoit lu quelques ouvrages sur l'art militaire ; il en faisoit l'application sur

les lieux mêmes où il se trouvoit , observant exactement les irrégularités du terrain , les défilés , les rivières , et se rendant compte de la manière dont il conviendrait de placer des troupes dans telle ou telle position ; ainsi , même en tems de paix , il augmentoit ses lumières sur la guerre.

A la bataille de Sélasie, où Antigonus , roi de Macédoine , vainquit Cléoménès , roi de Sparte , Philopœmen , jeune encore et simple officier parmi les troupes Achéennes alliées d'Antigonus , décida la victoire par une action hardie. Il courut , avec la seule troupe de cavaliers qu'il commandoit , attaquer l'infanterie légère des ennemis. La déroute de cette infanterie entraîna celle de l'aile entière ; et par suite , l'armée ennemie fut totalement défaite.

Antigonus sut apprécier cette action , et ne voulut point s'apercevoir qu'elle avoit été faite sans que Philopœmen eût reçu aucun ordre. Cependant il demanda au général de sa cavalerie , nommé Alexandre , pourquoi il avoit chargé les ennemis avant d'attendre le signal. Alexandre s'excusa sur ce que cette attaque avoit été faite par un jeune officier de Mégalopolis , appelé Philopœmen , sans qu'il le lui eût commandé. Antigonus lui répondit : « lorsqu'il a

saisi l'occasion favorable d'attaquer , ce jeune officier s'est conduit en habile général ; et vous , général , vous vous êtes conduit en jeune homme ».



Victoire remportée à Mantinée par Philopœmen sur Machanidas , tyran de Sparte.

PHILOPÆMEN ayant été étudier l'art militaire en Crète , revint dans sa patrie avec une si brillante réputation que les Mégalopolitains lui donnèrent le commandement de leur cavalerie. Il fut ensuite nommé général en chef de toute la ligue Achéenne.

Marchanidas étoit à la tête d'une puissante armée. Philopœmen et lui se trouvèrent en présence près de Mantinée , lieu déjà célèbre par la mort d'Épaminondas.

Après une lutte très-animée, les soldats étrangers à la solde de Marchanidas , parvinrent à enfoncer les Illyriens et les autres auxiliaires de Philopœmen, qui s'enfuirent jusqu'à Mantinée, à plus d'un quart de lieue du champ de bataille.

Mais ce fut en cet instant , où tout sembloit perdu, que Philopœmen montra les grandes ressources de son génie. Maître de lui, il se mit en

mesure de profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Bientôt il s'aperçut que Machanidas, vainqueur de l'aile gauche des ennemis, s'abandonnoit à poursuivre les fuyards, au lieu d'attaquer le centre et de le prendre en flanc. Philopoemen se plaçant à l'endroit qu'il venoit de quitter, partagea l'armée ennemie en deux corps ; il envoya ensuite vers les fuyards, afin de les rallier, un de ses officiers nommé Polybe (qu'on ne doit pas confondre avec le célèbre historien). Cet ordre fut exécuté.

Le corps de l'infanterie lacédémonienne vint attaquer les ennemis, qui avoient un fossé devant eux. Les assaillans s'y élancèrent, mais Philopoemen choisit ce moment pour les attaquer à son tour avec avantage. On en tua un très-grand nombre, et on mit le reste en déroute. Machanidas, revenant de la poursuite des fuyards, s'aperçut que son infanterie étoit en déroute, et que ses ennemis gardaient le seul pont qui fût sur le fossé. Philopoemen le reconnoît à son manteau de pourpre ; et tandis que Machanidas faisoit franchir le fossé à son cheval, il le perça de sa javeline. La vue de la tête de Machanidas, portée dans les rangs augmenta l'ardeur des Achéens. Ils poursuivirent les vaincus jusqu'à Tégée, prirent cette ville ; et dès le lendemain, vinrent cam-

per sur les bords de l'Eurotas. Les Lacédémoniens perdirent 4,000 hommes et leurs bagages. On leur fit un plus grand nombre de prisonniers. La perte des Achéens fut peu considérable.

Philopoemen ayant fait les plus sages dispositions, rétablit le combat , lorsque la bataille sembloit perdue , tua de sa main le général ennemi , et remporta la victoire , comme Polybes le remarque , non par un bienfait de la fortune , mais par sa propre habileté. Il fut honoré , par ses concitoyens , d'une statue de bronze qu'on plaça dans le temple de Delphes. Elle le représentoit dans l'attitude où il avoit été en donnant la mort au tyran.

L'année suivante , Philopoemen jouit d'une gloire peut-être encore plus flatteuse : élu de nouveau général des Achéens , il vint aux jeux Néméens , où se trouvoient des citoyens de toutes les parties de la Grèce. Il y fit d'abord admirer les manœuvres savantes de son infanterie ; ensuite , accompagné de tous ces jeunes gens bien faits et magnifiquement armés , il vint au théâtre , où l'on disputoit le prix de la musique ; au moment où il entroit , le musicien nommé Pylade , exécutoit une pièce dytiramrique intitulée les Perses , et composée par le poète Timothée , dont les ouvrages ne sont

point parvenus jusqu'à nous. Un heureux hasard fit que le vers qu'il chantoit alors, signifioit :

« C'est par moi que les couronnes de la liberté ombragent vos têtes ».

Tous les spectateurs firent à Philopoemen l'application de ce vers. Les applaudissemens, les cris de joie éclatèrent, et l'on crut un instant être revenu aux beaux jours de la Grèce libre et triomphante.



Philopoemen attaque Messène. — Il est pris et mis à mort. — Ses funérailles.

PHILOPOEMEN, jusque-là favorisé par la fortune, étoit âgé de 70 ans, et général des Achéens pour la huitième fois, lorsque le messénien Dinocrate, son ennemi particulier, détacha sa patrie de la Ligue Achéenne. Philopoemen, à cette nouvelle, se met, quoique malade, à la tête des jeunes gens de Mégapolis; formant un corps d'élite, mais peu nombreux, il s'avança sur Messène. Dinocrate, qui avoit marché contre lui, fut d'abord battu et mis en fuite; mais renforcé par cinq cents chevaux, il revint à la charge, et obtint l'avantage par la supériorité du nombre. Philopoe-

men , uniquement occupé à sauver ses gens , donna des preuves de courage extraordinaire ; mais enfin , il fut renversé de cheval , se blessa grièvement à la tête , et tomba au pouvoir des ennemis , qui le conduisirent à Messène. Plutarque , qui manque rarement l'occasion de faire sur les évènements des réflexions morales , dit que ce désastre fut la punition de paroles autrefois proférées par Philopœmen. Il avoit témoigné hautement son mépris pour tout homme qui , ayant les armes à la main , se laissoit prendre par les ennemis.

On le donna en spectacle aux Messéniens ; on le leur montra , chargé de fers , sur le théâtre ; mais comme sa vue excitoit la compassion , et que déjà plusieurs personnes rappeloient ses belles actions et les services qu'il avoit rendus aux Achéens , les magistrats le firent emmener et enfermer dans un caveau souterrain appelé le Trésor , qui n'avoit qu'une seule ouverture bouchée avec une grosse pierre. La nuit venue , Dinocrate y fit descendre le bourreau avec du poison , en lui ordonnant d'y rester jusqu'à ce que Philopœmen eût pris la potion. L'illustre vieillard , résigné à son sort , s'informa seulement de celui de ses cavaliers , et sur-tout de Lycortas , qu'il affectionnoit

particulièrement. Cet homme lui dit que , selon ce qu'il avoit entendu , ils s'étoient presque tous sauvés.

Philopœmen le remercia d'un signe de tête , et , le regardant avec douceur , « Tu me donnes là , dit-il , une heureuse nouvelle. Nous ne sommes donc pas entièrement malheureux ». Alors , sans proférer aucune plainte , il prit le poison , et se recoucha sur son manteau. Sa foiblesse étoit déjà si grande , qu'il expira presque aussitôt.

Quand les villes de l'Achaïe apprirent qu'il étoit mort d'une manière si funeste , tous leurs jeunes gens se rendirent à Mégalopolis , armés , et résolus de venger cette lâche atrocité. Ayant élu Lycortas pour leur général , ils ravagèrent la Messénie. Les Messéniens , hors d'état de se défendre , implorèrent leur pardon. Lycortas exigea qu'ils livrassent les auteurs de la rébellion , et de la mort de Philopœmen , et qu'ils reçussent garnison achéenne dans leur citadelle. Ils souscrivirent à tout. Mais Dinocrate et ses complices se donnèrent la mort , pour éviter la juste vengeance des amis de Philopœmen.

Alors on s'occupa de rendre à ce grand homme les derniers devoirs. On brûla son corps , et ses cendres ayant été renfermées dans une

urne, elles furent transportées à Mégalopolis. La marche étoit funèbre et triomphale tout à la fois. Après l'infanterie des vainqueurs, marchèrent les prisonniers messéniens chargés de chaînes. Le célèbre Polybe, fils de Lycortas, alors âgé de 22 ans, venoit ensuite accompagné des principaux achéens, et portant dans ses mains l'urne révéree qu'on avoit ornée de couronnes. La cavalerie, couverte d'armes brillantes, et montée sur de superbes chevaux, fermoit la marche. Par-tout les peuples des villes et des villages accouroient au-devant du convoi. On enterra honorablement les restes de Philopœmen, et on lui érigea des statues dans plusieurs villes.

Les prisonniers messéniens furent lapidés autour de son tombeau. C'étoit un raffinement de vengeance et de cruauté, puisque les vrais auteurs de sa mort s'étoient soustraits à la punition, en périssant de leur propre main.



Prise de Corinthe par les Romains. — Polybe. — La Grèce est réduite en province romaine.

A Métellus, qui avoit défait les Grecs en plusieurs rencontres, succéda Mummius. Les

Achéens lui présentèrent la bataille près de Corinthe, comme s'il eût été indigne d'eux de se mettre mieux en état de résister à l'ennemi dans l'intérieur de la ville. Ils furent réduits à une fuite honteuse, et leur chef Dioëus, né à Mégalopolis, se donna la mort, après avoir tué sa femme, et mis le feu à sa maison. Le consul entra dans la ville sans éprouver de résistance; et ayant rassemblé les tableaux, les statues et les objets les plus précieux pour les envoyer à Rome, il fit mettre le feu à tous les édifices publics ou particuliers. L'incendie dura plusieurs jours. La ruine de Corinthe eut lieu la même année que celle de Carthage. Depuis ce moment, la ligue achéenne, qui soutenoit seule l'indépendance de la Grèce, fut dissoute.

Mummius, qui enleva tant de chefs-d'œuvre du sol où ils avoient été produits, étoit un bon militaire, très-étranger à la connoissance des arts. Quand il chargea des entrepreneurs de transporter à Rome les tableaux et les statues dont il venoit de s'emparer, il leur déclara très-sérieusement qu'ils seroient obligés de remplacer à leurs frais ceux de ces chefs-d'œuvre qui viendroient à se perdre ou à se gâter pendant la route. Le roi Attale acheta

cent talens un morceau capital du peintre Aristide. Mummius l'empêcha de le posséder, non qu'il y trouvât quelque valeur, mais parce qu'il soupçonna qu'un tableau que ce prince payoit si cher, devoit avoir quelque mérite inconnu. Au reste, il ne prit rien pour lui. La plupart des tableaux exposés à Rome, dans le temple de *la Paix*, y périrent lors de l'incendie qui consuma cet édifice, dont il reste encore quelques ruines.

Polybe l'historien, que nous avons vu porter de Messène à Mégalopolis, les cendres de Philopœmen, défendit la mémoire de ce grand homme. Il obtint des Romains que ses statues fussent laissées aux lieux où la reconnoissance publique les avoit érigées. Les Achéens lui en élevèrent une à lui-même ; et quand il fut chargé de se réunir aux envoyés des vainqueurs, pour déterminer ses compatriotes à la résignation, il remplit avec tant de prudence et de dignité des fonctions si délicates, qu'on lui éleva plusieurs autres statues dans quelques endroits de l'Achaïe. Sur l'une d'elles, on lisoit l'inscription suivante :

« La Grèce n'eût point commis de fautes ; si, dès le commencement de la guerre, elle eût écouté les conseils de Polybe ; et après

qu'elle les a eu commises , lui seul a été son sauveur ».

Polybe mourut dans son pays natal , à 82 ans , d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Métellus et Mummius triomphèrent tous deux de la Grèce. Le premier exposa aux yeux du peuple romain les statues équestres des vingt-cinq gardes d'Alexandre tués au passage du Granique. Mummius , qui prit le nom d'*Achaïcus* , fit porter publiquement devant son char , les inappréciables monumens de la peinture et de la sculpture grecque , soustraits au désastre de Corinthe.

F I N.

TABLE

DES MATIÈRES

contenues dans cet ouvrage.

PRÉFACE.	<i>page</i> iij
Teins héroïques.	7
Homère. — Hésiode.	9
Lycurgue.	13
Sur les lois et les mœurs des Spartiates.	16
Guerres des Spartiates contre les Messéniens. — Aristodème.	28
Seconde guerre de Messénie. — Aristomène.	30
Des sept Sages de la Grèce, et principalement de Solon.	33
Sur les mœurs des Athéniens.	36
Pisistrate.	41
Hipparque et Hippias, fils de Pisistrate. — Harmodius et Aristogiton.	43
Invasion des armées de Darius en Grèce.	45
Bataille de Marathon. — Miltiade. — Thémistocles. — Aristide.	48
Invasion de Xercès en Grèce. Suite des détails sur Thémistocles et sur Aristide.	54
Léonidas. — Combat des Thermopyles. — Batailles de Salamine et de Platée. — Pausanias.	56
Cimon, fils de Miltiades.	62
Périclès. — Guerre du Péloponèse.	64
Aspasie.	66
Expédition des Athéniens en Sicile.	67
Alcibiade nommé généralissime des Athéniens. — Ses succès. — Son retour à Athènes.	79
Lysandre bat la flotte d'Alcibiade en l'absence de ce général, à qui les Athéniens ôtent le commandement.	85
Callicratidas est défait par les Athéniens près des Arginuses. — Les Athéniens condamnent à mort leurs généraux victorieux.	87
Lysandre remporte sur les Athéniens une victoire décisive à la bataille navale d' <i>Ægos Patomos</i> .	90

Siège et prise d'Athènes par Lysandre. — Établissement des trente tyrans. — Fin de la guerre du Péloponèse.	94
Mort d'Alcibiade.	97
Tyrannie des Trente à Athènes. — Ils font mourir Thérémène, l'un d'eux, et sont chassés par Thrasybule.	98
De la tragédie grecque. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide.	102
De la comédie. — Aristophane. — Ménandre.	104
Poésie lyrique et bucolique. — Alcée. — Sapho. — Anacréon. — Simonide. — Pindare. — Corinne. — Théocrite, etc.	107
Histoire. — Hérodote. — Thucydide.	111
Hippocrate.	114
Agésilas devient roi de Sparte.	116
Agésilas passe en Asie. — Ses démêlés avec Lysandre.	119
Expédition d'Agésilas contre les Perses. — Son rappel.	121
Entreprise du jeune Cyrus. — Bataille de Cunaxa. — Retraite des dix mille. — Xénophon.	126
Bataille navale de Cnide. — Bataille de Coronée.	132
Conon relève les murailles d'Athènes. — Sa mort.	136
Beaux arts.	138
Peinture. — Panénus. — Polygnote. — Xeuxis. — Euphranor. — Timanthe. — Pausias. — Pamphile. — Mélanthe. — Appèles. — Protogène. — Aristide.	139
Sculpture. — Phidias. — Alcamène. — Agoracrite. — Scopas. — Myron. — Polyclète. — Praxitèle. — Lysype, etc.	145
Des jeux olympiques. — Statue de Jupiter.	151
Quelques traits de Denys, tyran de Syracuse.	158
Denys le Jeune. — Dion. — Platon à Syracuse.	164
Denys le Jeune redevient maître de Syracuse. — Il en est chassé de nouveau, et se retire à Corinthe. — Timoléon.	175
Pélopidas rend la liberté à Thèbes. — Combat de Tégire.	180
Pélopidas attaque Alexandre, tyran de Phérès. — Sa captivité. — Epaminondas le délivre. — Il est tué dans une bataille.	184
Mort d'Alexandre, tyran de Phérès.	187
Epaminondas.	188
Agésilas est envoyé en Egypte. — Sa mort.	193
De quelques philosophes. — Pythagore. — Démocrite. — Héraclite. — Aristippe. — Épicure.	194
Quelques traits de Diogène.	197
Principaux traits de la vie de Socrate. — Sa naissance. — Son caractère.	200

Autres détails sur Socrate.	203
Du génie , ou démon familier de Socrate.	206
Accusation et mort de Socrate.	209
De Platon et d'Aristote.	219
Guerre des alliés contre Athènes. — Chabrias. — Iphicrate. — Timothée	223
Particularités sur Démosthènes.	226
Bataille de Chéronée.	230
Quelques traits de Philippe , roi de Macédoine.	234
Mort de Philippe.	238
Alexandre-le-Grand.	239
Commencement du règne d'Alexandre , jusqu'à son expédition de Perse.	244
Départ d'Alexandre pour son expédition. — Passage du Granique.	246
Alexandre coupe le nœud Gordien.	248
Alexandre et son médecin.	249
Alexandre à Sidon. — Abdolonyme.	250
Bataille d'Issus.	251
La famille de Darius aux pieds d'Alexandre.	252
Alexandre au temple de Jupiter Ammon.	254
Bataille d'Arbelles.	255
Alexandre à Babylone.	258
Incendie du palais du roi de Perse , à Persépolis.	260
Mort de Darius.	262
Condamnation de Philotas. — Meurtre de Parménion.	264
Prise et supplice de Bessus.	267
Meurtre de Clitus.	268
Alexandre prend le rocher dit Petra-Oxiana.	270
Alexandre et Porus.	272
Les murmures des Macédoniens engagent Alexandre à revenir sur ses pas.	277
Alexandre dans la ville des Oxydraques.	279
Singulière circonstance du retour d'Alexandre en Perse.	281
Nouvelle révolte des Macédoniens. — Intrépidité d'Alexandre.	282
Mort et funérailles d'Ephestion.	285
Maladie et mort d'Alexandre.	289
Traits divers qui honorent Alexandre.	293
Pompe funèbre d'Alexandre.	295
Eschine et Démosthènes.	298
Démosthènes est condamné à l'exil. — Son rappel.	300
— Il est de nouveau forcé de fuir.	303
Mort de Démosthènes.	304
Particularités sur Phocion.	304
Mort de Phocion.	308

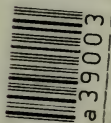
Agis entreprend de réformer Sparte, conjointement avec son collègue Cléombrote. — Beau dévouement de Chélonide. — Mort d'Agis.	311
Pyrrhus, roi d'Epire.	319
Pyrrhus attaque Sparte ; il est repoussé.	321
Tentative de Pyrrhus sur Argos. — Sa mort.	324
Archimède, par son génie, défend long-tems Syracuse contre les attaques des Romains.	326
Prise de Syracuse par Marcellus. — Mort d'Archimède. — Découverte de son tombeau par Cicéron.	329
Philopœmen. — Sa conduite à la bataille de Sélasie.	332
Victoire remportée à Mantinée par Philopœmen sur Machanidas, tyran de Sparte.	334
Philopœmen attaque Messène ; il est pris et mis à mort — Ses funérailles.	337
Prise de Corinthe par les Romains. — Polybe. — La Grèce est réduite en province romaine.	340



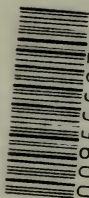
Si vous, nous trois
Nous. L'arrêter moi

1740
10 of the
Vatikan

Schemias
M. adernou



a39003



009566273b

